
Digitized by Google


8
10-c
2
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
10 G
34
8.-10.c.2



L'auteur de ce livre
c'est Boileau.


UT DEDUC
Pet. Landry sculp

ŒUVRES DIVERSES

Du Sieur D***

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de Longin.

Nouvelle Edition reveuë & augmentée.


BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

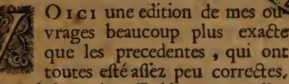
A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

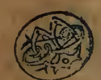

BIBL. DOM. PROF. ROM. IHS

PREFACE.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA



VOICI une edition de mes ouvrages beaucoup plus exacte que les precedentes, qui ont toutes esté assez peu correctes. J'y ay joint cinq Epistres nouvelles que j'avois composées long-temps avant que d'estre engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du mesme stile que mes autres écrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'emploiray point ici ma Préface, non plus que dans mes autres editions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-mesme. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les defauts de quantité d'Ecrivains de nostre siecle, je n'ay pas pretendu pour cela oster à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas pretendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi



qu'assés méchant Poëte, ne fust pas bon Grammairien ; & qu'il n'y eust point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Q** quoique fort éloignés de la perfection de Virgile. J'ajoûterai mesme sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous estions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation. Je veux bien aussi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi & de plusieurs autres que j'ai critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, tres-dignes de critique. En un mot, avec la mesme sincerité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prest à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ay jointes, J'ai aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques vers que j'ai retranchez

à l'Episode de l'Horlogere qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a esté composé à l'occasion d'un different assez leger qui s'émût dans une des plus celebres Eglises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vray. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction: & tous les Personnages y sont non seulement inventez; mais j'ai eu soin mesme de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui deservent cette Eglise, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a esté offensé de l'impression de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guere de s'offenser de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatele sur une espece de défi qui me fut

fait en riant par feu Monſeigneur le premier Preſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commencay à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un Homme d'un ſçavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque gouſt des Anciens. Comme ſa pieté eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vid en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de poëſie de la ſaleté qui lui avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le

bonheur de ne lui eſtre pas deſagreable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt à dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſme quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point? Quel treſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele! Bien que ſa vertu jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit toute autre choſe au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincerement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une tres-forte attache. Les ſoins que je lui rendis, ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire: & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je

ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourois m'empeſcher de moüiller peut-eſtre de larmes la Préface d'un livre de Satires & de plaiſanteries.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, en date du 31. Decembre 1683. Signé le Petit. Il eſt permis au Sieur D*** de faire imprimer divers Ouvrages qu'il a compoſés, ſçavoir *ſes Satires, l'Art Poëtique en vers, un Poëme intitulé le Lutrin, pluſieurs Dialogues, Diſcours, & Epiſtres en vers, & la Traduction de Longin.* Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer ou vendre leſdits ouvrages, pendant l'eſpace de quinze années, à compter du jour que le precedant Privilege ſera expiré, d'autres éditions que de celles qui ſeront imprimées par ceux qui auront droit dudit Sieur D*** ſous peine de trois mille livres d'amende, &c. ainſi qu'il eſt plus au long contenu dans ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. *Janvier* 1684 *ſuivant l'Arreſt du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *& celuy du Conſeil Privé du Roi, du* 27. *Fevrier* 1665.

Signé, C. ANGOT *Syndic.*

Ledit Sieur D*** a cedé ſon droit de Privilege à DENYS THIERRY.

DISCOURS



DISCOURS
AU ROI.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



J**EUNE** *& vaillant Heros, dont la haute sagesse*
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même & vois tout par tes yeux.
GRAND ROI, *si jusqu'ici, par un trait de prudence,*
J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur vainement suspendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sçai peu loüer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,

Et dans ce haut éclat, où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible genie.
Plus sage en mon respect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
L'un en stile pompeux habillant une eglogue,
De ses rares vertus te fait un long prologue,
Et mesle, en se vantant soi-mesme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil!
Dans la fin d'un sonnet te compare au Soleil.
Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te prometre en leur nom les faveurs du Parnasse;
On diroit qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le soin de ta gloire :

Et ton nom du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plûtost sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile,
Comme on void dans les champs un arbrisseau debile
Qui sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
Ce n'est pas que ma plume injuste & temeraire,
Veüille blâmer en eux le dessein de te plaire.
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoist qui te peuvent loüer.
Oui, je sçai, qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir, qu'un Esprit de travers
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne en te loüant une gesne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut estre un Virgile.
Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit souffrir, qu'un artisan grossier
Entreprist de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reservé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phebus & ses douceurs:
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs:

Attendant que pour toi l'âge ait meuri ma Muse,
Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les Méchans par la peur des supplices:
Moi, la plume à la main , je gourmande les vices ,
Et gardant pour moi-mesme une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dés qu'une fois ma verve se reveille ,
Comme on voit au printemps la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sottises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gesner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.
Le mal est, qu'en rimant, ma Muse un peu legere
Nomme tout par son nom, & ne sçauroit rien taire.
C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un Censeur que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.

Tous ces gens éperdus au ſeul nôm de ſatire,
Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux ;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux :
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la verité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revétu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu :
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliére.

Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter ?
GRAND ROI, *c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flater.*
Je ne ſçai point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule ;
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſme pour te loüer, déguiſer ma penſée :
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main ;

Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lors que je te voi, d'une si noble ardeur,
T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui sont accablez du faix de leur courone.
Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
D'une heureuse abondance enrichir tes sujets;
Foûler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre:
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers, secondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur:
La France sous tes loix maistriser la fortune;
Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux, où le Soleil le forme en se levant,
Alors, sans consulter si Phebus l'en avouë,
Ma Muse toute en feu me prévient, & te louë.
Mais bientost la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours:
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tost je m'effraye, & mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé:

Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.







SATIRE I.

AMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-temps, & la cour & la ville :
Mais qui n'estant vétu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hyver sans manteau :
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée;
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien;
Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais;
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'ici, la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie;
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'est un Penitent sur la fin d'un carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il distila sa rage en ces tristes adieux.

Puisqu'en ce lieu jadis aux Muses si commode
Le merite & l'esprit ne sont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu; [roche,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque
D'où jamais ni l'huissier, ni le sergent n'approche;
Et sans lasser le ciel par des vœux impuissans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années:
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor dequoy filer.
C'est là, dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y sçait vivre,
Qu'un million comptant par ses fourbes acquis
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre & la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aisément un Calepin complet.

Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris : Eh, qu'y voudroi-je faire?
Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages :
De mes ſonnets flateurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom :
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe :
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe ;
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoy, dira-t'on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage ?
La richeſſe permet une juſte fierté ;
Mais il faut eſtre ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le ſort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pedant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.

Ainsi de la Vertu, la Fortune se jouë.
Tel aujourd'huy triomphe au plus haut de sa rouë,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carosse où l'on le voit trainé,
Si dans les droits du Roi sa funeste science,
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sçai qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois disparoistre à nos yeux:
Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile:
On le verra bien-tost pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,
Et joüir du ciel même irrité contre lui.
Tandis que Pelletier crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine:
Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Il est vrai que du Roi la bonté secourable
Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
Et reparant du sort l'aveuglement fatal,
Va tirer desormais Phebus de l'hospital.
On doit tout esperer d'un Monarque si juste.
Mais sans un Mecenas, à quoi sert un Auguste?
Et fait comme je suis, au siecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui?

Et puis comment percer cette foule effroiable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable?
Qui, dés que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & sterile,
Aller piller le miel que l'Abeille distile.
Cessons donc d'aspirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que sa veine en partage:
L'habit, qu'il eut sur lui, fut son seul heritage:
Un lit & deux placets composoient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de trainer une vie importune
Il engagea ce rien, pour chercher la Fortune:
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée?
Il en revint couvert de honte & de risée;
Et la fiévre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poëte à la cour fut jadis à la mode:
Mais des Fous aujourd'hui, c'est le plus incommode:
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

Faut-il donc deſormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce ſeul penſer, je ſens que je m'égare.
Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes:
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier;
Et dont les Cicerons ſe font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janſeniſte, & Saint-Pavin bigot.

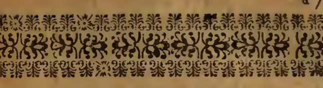
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur eſt en guerre avecque la Fortune:
Où le Vice orgueilleux s'érige en ſouverain,
Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main:
Où la Science triſte, affreuſe, & délaiſſée,
Eſt par tout des bons lieux comme infame chaſſée;
Où le ſeul art en vogue, eſt l'art de bien voler:
Où tout me choque: enfin, où... je n'oſe parler.

quel homme si froid ne seroit plein de bile,
l'aspect odieux des mœurs de cette Ville ?
ui pourroit les souffrir ? & qui, pour les blâmer,
algré Muse & Phebus n'apprendroit à rimer ?
on, non, sur ce sujet, pour écrire avec grace,
ne faut point monter au sommet du Parnasse :
t sans aller rêver dans le double Vallon,
a colere suffit, & vaut un Apollon.
Tout beau dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement je vous prie,
Ou bien montez en chaire, & là comme un docteur
Allez de vos sermons endormir l'auditeur.
C'est là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainsi parle un esprit qu'irrite la satire,
Qui contre ses defauts croit estre en seureté,
En raillant d'un censeur la triste austerité :
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse ;
Et toûjours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dés que l'air est calmé, rit des foibles humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au delà du trépas,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoüra pas.

Pour moi qu'en santé mesme un autre monde étõne,
Qui crois l'ame immortelle,&que c'estDieu qui tõne.
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.



SATIRE



SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.



ARE & fameux Eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
'our qui tient Apollon tous ſes tréſors ouverts ;
t qui ſçais à quel coin ſe marquent les bons vers.
)ans les combats d'eſprit ſçavant Maiſtre d'eſcrime,
nſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
)n diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :
amais au bout du vers on ne te voit broncher ;
t ſans qu'un long détour t'arreſte, ou t'embarraſſe,
peine as-tu parlé, qu'elle-meſme s'y place.
Iais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
our mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur ;
)ans ce rude métier, où mon eſprit ſe tuë,
n vain pour la trouver, je travaille, & je ſuë.
ouvent j'ai beau réver du matin juſqu'au ſoir :
)uand je veux dire *blanc*, la quinteuſe dit *noir*.

Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
Si je pense exprimer un Auteur sans defaut,
La raison dit Virgile, & la rime Kainaut.
Enfin quoi que je fasse, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:
Et maudissant vingt fois le Demon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phebus,
Je la voi qui paroist, quand je n'y pense plus.
Aussi-tost, malgré moi, tout mon feu se rallume :
Je reprens sur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
Ma Muse au moins souffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde* ;
Je trouverois bientost, *A nulle autre seconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ;
Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil*,

Enfin parlant toûjours d'*Astres* & de *Merveilles*,
De *Chef d'œuvre des Cieux*, de *Beautez sans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément, sans genie, & sans art,
Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon esprit tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne sçauroit souffrir, qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit soit le premier dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
Et donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant ;
Et comme un gras Chanoine, à mon aise & content,
Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
La nuit à b en dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
Sçait donner une borne à son ambition,

Et fuiant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette freneſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un demon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloüé ſur un ouvrage;
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir;

toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
vi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
is un Esprit sublime, en vain veut s'élever
ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
plaist à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.
tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
udroit pour son repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,
grace, enseigne-moi l'art de trouver la rime :
, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
oliere, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE





SATIRE III.

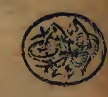
A. QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſevere,
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourrie ?
Où la joie en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque edit reformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.

P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez lui m'a forcé de diſner.

l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
ludois tous les jours sa poursuite obstinée.
ais hier il m'aborde, & me serrant la main :
! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles.
je gagerois bien que chez le Commandeur,
llandri priseroit sa séve, & sa verdeur.
oliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle :
Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
uoi Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'est assez.
Ce matin donc, seduit par sa vaine promesse
cours, midi sonnant, au sortir de la messe.
peine estois-je entré, que ravi de me voir,
on homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir :
montrant à mes yeux une allegresse entiere,
ous n'avons, m'a-t'il dit, ni Lambert ni Moliere,
ais puisque je vous voy, je me tiens trop content.
ous estes un brave homme: Entrez. On vous attend.
ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute :
le suis en tremblant dans une chambre haute,
ù malgré les volets, le Soleil irrité
rmoit un poësle ardent, au milieu de l'esté.

Le couvert estoit mis dans ce lieu de plaisance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
Deux nobles Cãpagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cirus dans leurs longs cõplimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui changeant sur ce plat & d'estat & de nom,
Par tous les Conviez s'est appellé chappon.
Deux assiettes suivoient, dont l'une estoit ornée
D'une langue en ragoust de persil couronnée :
L'autre d un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord, nostre troupe serrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de costé.
Jugez en cet estat, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chere ;
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Nôtre Hoste, cependant, s'adressant à la troupe :
Que vous semble, a-til dit, du goust de cette soupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œuf meslez dans du verjus ?

Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il appreste.
es cheveux cependant me dressoient à la teste :
ar Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
amais empoisonneur ne sceut mieux son métier.
'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
ensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.
our m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
n Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
'un Auvernat fumeux, qui meslé de Lignage,
e vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
t qui rouge en couleur, mais fade & doucereux,
'avoit riẽ qu'un goust plat,& qu'un déboire affreux,
peine ay-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mesiez j'ai reconnu l'adresse.
outefois avec l'eau que j'y mets à foison,
'esperois adoucir la force du poison.
Iais, qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace,
ar le chaud qu'il faisoit nous n'aviõs point deglace.
oint de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Esté.
u mois de Juin ! Pour moi, j'estois si transporté;
Que donnant de fureur tout le festin au Diable;
e me suis veu vingt fois prest à quitter la table;
t dûst-on m'appeller & fantasque & bourru,
'allois sortir enfin : quand le rost a paru.



Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes pressées,
Et sur les bords du plat, six pigeons étalez
Presentoient pour renfort leurs squeletes brûlez.
A costé de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes Sots à l'instant, changeant de contenance,
Ont loüé du festin la superbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui se voïoit priser,
Avec un ris mocqueur les prioit d'excuser.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée:
Et qui s'est dit Profés dans l'ordre des Costeaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
En lapins de garenne eriger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers:

t pour flater nostre Hoste, observant son visage,
omposer sur ses yeux, son geste & son langage.
uand nostre Hoste charmé, m'avisant sur ce point :
u'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
t les morceaux entiers restent sur vostre assiette.
imez-vous la muscade? on en a mis par tout.
h! Mõsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
es pigeons sont dodus; mangez sur ma parole.
aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
a foy, tout est passable, il le faut confesser;
Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
uand on parle de sauce il faut qu'on y raffine.
ur moi, j'aime sur tout que le poivre y domine:
n suis fourni, Dieu sçait, & j'ai tout Pelletier
oulé dans mon office en cornets de papier.
tous ces beaux discours, j'estois comme une pierre,
u comme la Statuë est au festin de Pierre;
sans dire un seul mot, j'avalois au hazard,
uelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
orte à mes Campagnards la santé de nostre Hoste:
ui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
vec un rouge bord acceptent son deffi.

Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton melancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bacchique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuiant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.

Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joie eſt redoublée:
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.

.e vin au plus müet fourniſſant des paroles,
hacun a debité ſes maximes frivoles,
.eglé les intereſts de chaque Potentat;
orrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
uis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,
. vaincu la Hollande; ou battu l'Angleterre.
nfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
)e propos en propos on a parlé de vers.
.à, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
)nt jugé des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.
Aais noſtre Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
levoit juſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
t ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
mpoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Aorbleu! dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
es vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
.a Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
t je ne ſçai pourquoi je baaille en la liſant.
.e Païs ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau François.

Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Kainaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine ſatire, [dire,
Qu'un jeune homme... Ah ! je ſçai ce que vous voulez
A répondu noſtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La raiſon dit Virgile, & la Rime Kainaut.
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate :
Et puis blâmer Kainaut... Avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere ;
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Kainaut eſt un Eſprit profond :
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en eſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foy, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eſtre, a dit l'Auteur paſliſſant de couroux :
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous ?

Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? Mon Dieu, mélez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un Sot? Moi? vous en avez menti:
Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, son assiette au visage:
L'autre esquive le coup, & l'assiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussi-tost sous leurs pieds les tables renversées,
Font voir un long débris de bouteilles cassées:
En vain à lever tout les Valets sont fort promts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrester cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les separe,
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,

Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'aoust l'on mange des pois
verds.



SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE' LE VAYER.



D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage :
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?
Un Pedant enyvré de sa vaine science,
Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa teste entassez, n'a souvent fait qu'un Sot ;
Croit qu'un livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goute, & le bon sens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer le beau monde ;

Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit :
Que c'eſt des gens de cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.

Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes defauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.

Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'eſt s'embaraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.

En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres :
Il conteroit plûtoſt, combien dans un printemps,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens :
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P * * *.
Mais ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots :
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.

Tous les hommes sont fous: & malgré tous leurs soins,
Ne different entre eux que du plus ou du moins.
Cõme on voit qu'en un bois, que cent routes separent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La mesme erreur les fait errer diversement.
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le jouë & le promene;
Et tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la Satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
Et se laissant regler à son esprit tortu,
De ses propres defauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connaître:
Le plus sage est celui qui ne pense point l'estre:
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-mesme en severe censeur,
Rend à tous ses defauts une exacte justice,
Et fait sans se flater le procés à son vice.
Mais chacun pour soi-mesme est toûjours indulgent.

Un Avare idolâtre, & fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,

Et met toute sa gloire, & son souverain bien,
A grossir un tresor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en sçait l'usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à soi-mesme importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?

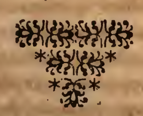
L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé;
Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin, d'un quatorze ou d'un sept;
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance;
Vous le verrez bien-tost les cheveux herissez,
Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,
Ainsi qu'un possedé que le prestre exorcise,
Fester dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.
Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.

Mais laissons-le plûtost en proye à son caprice,
Sa folie, aussi-bien, lui tient lieu de supplice.

Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon:
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie:
Mais bien que ſes durs vers d'epithetes enflez,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ſiflez:
Lui-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui deſiller les yeux:
Lui faiſant voir ces vers & ſans force, & ſans graces,
Mōtez ſur deux grands mots,cōme ſur deux échaſſes;
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé:
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard.
Mais voulant de ſes ſoins éxiger le ſalaire,
Moi? vous payer? lui dit le Bigot en colere,

Vous ? dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'oſte du Paradis.

J'approuve ſon courroux. Car puis qu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles;
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmãde, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon temps à preſcher.
En vain certains réveurs nous l'habillent en reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par elle à la felicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre.
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.





SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Noblesse, Dangeau, n'est pas une chimere;
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu severe,
n homme issu d'un sang fecond en Demi-dieux,
t, comme toi, la trace où marchoient ses ayeux.
Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la molesse
a rien pour s'appuier qu'une vaine noblesse,
pare insolemment du merite d'autrui,
me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
veux que la valeur de ses ayeux antiques,
fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
de trois fleurs de lis doté leur écusson.
e sert ce vain amas d'une inutile gloire?
le tant de Heros celebres dans l'histoire,

Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers:
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine :
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?

Cependant à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance ;
On diroit que le ciel est soûmis à sa loi,
Et que Dieu l'a paistri d'autre limon que moi.

Dites-nous, grand Heros, esprit rare & sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier, qui fier & plein de cœur
Fait paroistre en courant sa boüillante vigueur :
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la posterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est venduë au hazard,
Sans respect des ayeux dont elle est descenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?
On ne m'éblouït point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.

Si

us estes sorti de ces Heros fameux;
trez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
ele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
ectez-vous les loix? Fuiez-vous l'injustice?
ez-vous sur un mur repousser des assauts,
ormir en plein champ le harnois sur le dos?
ous connois pour Noble à ces illustres marques:
s soiez issu des plus fameux Monarques;
ez de mille ayeux; & si ce n'est assez,
lletez à loisir tous les siecles passez.
ez de quel Guerrier il vous plaist de descendre;
isissez de Cesar, d'Achille, ou d'Alexandre:
ain un lâche esprit voudroit vous démentir,
vous n'en sortez, vous en devez sortir.
s fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
ous ne faites voir qu'une bassesse indigne;
ong amas d'ayeux, que vous diffamez tous,
autant de témoins, qui parlent contre vous;
out ce grand éclat de leur gloire ternie,
sert plus que de jour à vostre ignominie.
ain tout fier d'un sang, que vous deshonorez;
s dormez à l'abri de ces noms reverez.
ain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
ne sont à mes yeux, que de vaines chimeres;

Je ne voy rien en vous, qu'un lâche, un impoſteur,
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.

Je m'emporte peut-eſtre : & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.
Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup: Mais enfin, les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres :
Leurs noms ſont échapez du naufrage des temps :
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles ?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?

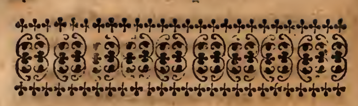
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance.
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence :

Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix :
Le merite y faiſoit la nobleſſe & les Rois ;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-meſme empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli ;
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons :
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint eſprit fecond en réveries,
Inventa le blazon avec les armories,
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segond dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il falut étaler le luxe & la dépence ;
Il falut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets,
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.

Bien-tôt pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des ſergens la timide cohorte,
Laiſſa le creancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le faix des procés vit tomber ſa maiſon.
Alors, pour ſubvenir à ſa triſte indigence,
Le Noble, du Faquin rechercha l'alliance;
Et trafiquant d'un nom jadis ſi precieux,
Par un lâche contract vendit tous ſes ayeux.
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne releve le ſang;
En vain on fait briller la ſplendeur de ſon rang.
L'amour de vos ayeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme eſt riche, il vaut toûjours ſon prix:
Et l'eût-on veu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de ſon vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'hiſtoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'apelle
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,

Et plus brillant par ſoi, que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis:
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune:
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;
Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'Univers, ce que c'eſt qu'eſtre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter ſon eſtime;
Sers un ſi noble Maiſtre; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des ſujets qui ſont dignes de lui.





SATIRE VI.



Ui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Rassemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant, comme un tigre en furie:
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats:
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage:

Qu'un affreux Serrurier, que le ciel en couroux
A fait pour mes pechez trop voisin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreste,
De cent coups de marteau me va fendre la teste.
J'entens déja par tout les charettes courir,
Les massons travailler, les boutiques s'ouvrir;
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës;
Et se meslant au bruit de la gresle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor, je benirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine:
Mais si seul en mon lit, je peste avec raison;
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns, qui fourmillent sans cesse:
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé:
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'eglise s'avance:
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste presage:

Et des couvreurs grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe, & la tuile à foiſon.
Là ſur une charette une poûtre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelez à à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant :
D'un caroſſe en paſſant, il accroche une roüe ;
Et du choc le renverſe en un grand tas de boüe.
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le meſme embarras ſe vient embarraſſer :
Vingt caroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille :
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paſſer : l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſitoſt cent chevaux dans la foule apellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez ;
Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix, font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément.
Dieu, pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,

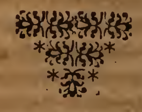
Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe.
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe,
Et n'oſant plus paroiſtre en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent, pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage:
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit precipite mes pas.
Car ſitoſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que retiré chez lui, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets & compter ſon argent;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille;
Les voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.

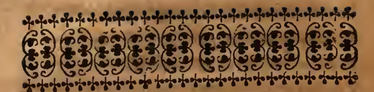
Le bois le plus funeſte & le moins frequenté,
Eſt au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bientoſt quatre Bandits lui ſerrant les coſtez :
La bourſe : il faut ſe rendre ; ou bien non, reſiſtez :
Afin que voſtre mort, de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'hiſtoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma feneſtre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine ;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye ;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.
Enfin, ſous mille crocs la maiſon abyſmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.

Je me retire donc encor paſle d'effroi :
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer ŭn effort inutile :
Ce n'eſt qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville;
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.

Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne :
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans ſon jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers :
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries
Aller entretenir ſes douces réveries.

Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.





SATIRE VII.



Use, changeons de ſtile, & quittons la Satire :
C'eſt un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.

Un diſcours trop ſincere aiſément nous outrage,
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage,
Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muſe, c'eſt donc en vain que la main vous demange;
S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers,
Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
Je ne puis, pour loüer, rencontrer une rime.
Dés que j'y veux réver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
Je penſe eſtre à la geſne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier reſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je ſouhaite.
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phebus, dés que je parle, eſt preſt à m'exaucer.
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette ville?
Ma main, ſans que j'y rêve, écrira Raumaville.

Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent, coulent sur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Bursaut, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussi-tost je triomphe, & ma Muse en secret,
S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-mesme.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et si-tost qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le merite pourtant m'est toûjours precieux :
Mais tout Fat me déplaist & me blesse les yeux.
Je le poursuis par tout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais, qu'aussi-tost je n'aboie.
Enfin sans perdre temps en de si vains propos,
Je sçai coudre une rime au bout de quelques mots:
Souvent j'habille en vers une maligne prose :
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

Ainsi, soit que bien-tost, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deust ma Muse par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie.
Modere ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
Hé quoi? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bon mots les vapeurs de sa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oster le masque aux vices de son temps:
Ou bien quand Juvenal de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin;
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur si vaine?
Personne ne connoist ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Grossir impunément les feüillets d'un recüeil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la satire:

Qui me flatte peut-estre, & d'un air imposteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'est mon plaisir, je me veux satisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne sçaurois me taire;
Et dés qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit.
Je ne resiste point au torrent qui m'entraine.
  Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à se lasser.
Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.



SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**

Docteur de Sorb.



DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'Homme de la nature est le chef & le Roi,
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot :
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répon-moi donc, Docteur; & mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité, dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des tresors de Cerés;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal tapi dans son obscurité
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'esté :
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Belier.
Mais l'Homme sans arrest, dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée;

Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi ? j'irois épouſer une femme coquette ?
J'irois par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi ?
Aſſez de Sots ſans moi feront parler la ville :
Diſoit, le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arreſté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coſte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-méme ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la nature eſt la baſe & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il eſt, dit-il le maiſtre.
Qui pourroit le nier ? pourſuis-tu. Moi peut-eſtre.

Mais ſans examiner de quel air au paſſant,
L'Ours preſſé de la faim ſe montre obeïſſant :
Et combien un Lion ou Gétule ou Numide,
Craint d'eſtre recherché de vol & d'homicide.
Ce maiſtre pretendu qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois ?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit a la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher :
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques ?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, léve-toi. Pour quoi faire aprés tout ?
Pour courir l'ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure :
Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet :
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.

Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un heritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? il faut partir les matelots sont prests.
Ou si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-tost, l'ambition, & toute son escorte,
Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
Se faire estropier sur les pas des Cesars,
Et cherchant sur la bréche une mort indiscrette,
De sa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre?
Ce fougueux l'Angely qui de sang alteré,
Maistre du monde entier, s'y trouvoit trop serré ?
L'enragé qu'il estoit, né Roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
S'en alla follement, & pensant estre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.

Heureux ! si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macedoine eust eu des petites-Maisons,
Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.
Mais sans nous égarer dans ces digressions;
Traiter, comme Senaut, toutes les passions;
Et les distribuant par classes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laissons-en discourir la Chambre ou Coëffeteau :
Et voions l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honnestes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magistrats, des Rois,
Observe une police, obeït à des lois.
Il est vrai. Mais pourtant, sans lois & sans police,
Sans craindre Archers, Prevost, ni suppost de Justice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans sa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours ?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,

Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tyrans ?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modere les accés,
Vit sans bruit, sans debats, sans noise, sans procés.
Un aigle sur un champ pretendant droit d'aubeine,
Ne fait point apeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf a l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrests.
On ne connoist chez eux ni placets, ni Requestes,
Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des Enquestes.
Chacun l'un avec l'autre en toute seureté
Vit sous les pures loix de la simple équité.
L'Homme seul, l'Homme seul en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'estoit peu que sa main conduite par l'enfer,
Eust paistri le salpestre, eust aiguisé le fer :
Il faloit que sa rage à l'univers funeste,
Allast encor de loix embroüiller un Digeste ;

Cherchast pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
Accablast l'équité sous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportast dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuieuse éloquence.
Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter;
L'Homme a ses passions, on n'en sçauroit douter,
Il a comme la mer ses flots & ses caprices;
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices,
N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux?
Dont la vaste science embrassant toutes choses,
A foüillé la nature, en a percé les causes?
Les animaux ont-ils des Universitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endosser l'écarlate, & se fourer d'hermine?
Non sans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoisonna les bois de son art assassin:
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.
Mais sans chercher au fond, si nôtre esprit deceu
Sçait rien de ce qu'il sçait, s'il a jamais rien sceu,
Toi-même, répon-moi. Dans le siecle où nous sômes,
Est-ce au pié du sçavoir qu'on mesure les hommes?
Veux-

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ;
Dit un pere, à son fils dont le poil va fleurir.
Pren-moi le bon parti. Laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sçais tout ce qu'il faut sçavoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences.
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle province enrichit les Traitans :
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le genereux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Aussi-tost tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Astronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-mesme en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu sçais de leur art, & le fort & le fin.

Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or meſme à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils, un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, oſtez deux, reſte ſept.
Aprés cela, Docteur, va paſlir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin.
Débroüille des vieux temps les querelles celebres.
Eclairci des Rabins les ſçavantes tenebres.
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;

Et prenant desormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot.
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un sot.
Un Docteur? diras-tu, parlez de vous, Poëte,
C'est pousser un peu loin vostre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le temps hors de saison,
L'Homme, venez au fait, n'a-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele?
Oüi: Mais dequoi lui sert, que sa voix le rappelle,
Si sur la foi des vents tout prest à s'embarquer,
Il ne voit point d'écüeil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à C*** la raison qui lui crie,
N'écry plus; gueri-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroistre en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
Car lors que son Demon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prest à deserter.
Un asne pour le moins instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obeit sans murmure:
Ne va point follement de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.

Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute;
Reglé par ſes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige:
Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Pantheres,
S'effraier ſottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la beſte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Hõme hypochondre,
Adorer le metal que lui-même il fit fondre:
A vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbeciles,
L'encenſoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?

Quoi ; me prouverez-vous par ce discours profane,
Que l'homme, qu'un Docteur est au dessous d'un asne?
Un asne, le joüet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux;
Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
Oüi d'un asne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous mocquõs de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, sur nos defauts s'exprimer à son tour :
Si, pour nous reformer, le ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage :
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il se dit tout bas,
Ah ! Docteur, entre nous que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene sa veuë :
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse
Courir chez un malade un assassin en housse :
Qu'il trouve de Pedans un escadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Justice en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie ?
Que pense-t-il de nous ? lors que sur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;

Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La chicane en fureur mugir dans la grand'Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huissiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
O ! que si l'asne alors, à bon droit misanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Esope ;
De tous costez, Docteur, voiant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, sans en estre jaloux,
Content de ses chardons, & secoüant la teste,
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'est qu'une beste.





SATIRE IX.



C'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Assez & trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'estant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois,
Qui conte tous les jours vos defauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordāt
Qu'une femme en furie, où Gaûtier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte.
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phebus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré.
Et qu'à moins d'estre au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.

Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer, [veilles;
Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain vostre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée.*

Peindre

Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuiant sur ses ramparts.
Sur un ton si hardi, sans estre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere,
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard :
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art :
Quoi qu'un tas de grimauds vante nostre éloquence,
Le plus seur est pour nous, de garder le silence.
Un poëme insipide & sottement flateur
Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur :
Enfin de tels projets passent nostre foiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrestien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire ?
Vous vous flattez peut-estre en vostre vanité :
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déja vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.

Mais combien d'Ecrivains d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre ?.
Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimez ,
Courir de main en main par la ville ſemez :
Puis delà tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard ?
Mais je veux que le ſort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſperer la malice :
Et qu'enfin voſtre livre, aille au gré de vos vœux ,
Faire ſifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public , & la haine des ſots ?
Quel demon vous irrite , & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire ?

Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté ?
Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les defendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cẽdre,
Que vous ont fait Perrain, Bardin, Mauroy, Burſaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Hainaut, [niches
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour ;
Sans que le moindre edit, ait pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſuprimé la rime.
Eſcrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient envelopez d'affiches.

Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir, & ſans nom,
Viendrez regler les droits, & l'eſtat d'Apollon.
Mais vous qui rafinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les voſtres ?
Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups ;
Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet Eſprit critique :
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique :
Mais c'eſt un jeune Fou qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on ſi bien preſcher qu'il ne dorme au ſermon ?
Mais lui qui fait ici le Regent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'eſtoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime :
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs:mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere
Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traite: & le monde effraié
Vous regarde déja comme un homme noié.
En vain quelque Rieur prenant voſtre defenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroi;
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuier des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Eſprit ; ce n'eſt plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous : pourquoi cette furie ?
Quoi?pour un maigre Auteur,que je gloze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui voiant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuieux Eſcrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient a chercher, pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere.

Alidor, dit un Fourbe, il est de mes amis.
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fust Commis.
C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adresse, & médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans;
De choquer un Auteur qui choque le bon sens:
De railler d'un plaisant qui ne sçait pas nous plaire;
C'est ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et si le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'Auteur, ni copiste à Paris,
Qui la balance en main ne pese les écrits.
Dés que l'impression fait éclore un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achete.

Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procés de pleine autorité.

Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a preſché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre:
C'eſt une ombre au tableau qui lui donne du luſtre;
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.

Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon homme:
Balſac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'euſt creu, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?

En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité :
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel orgâne,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'aſne.

Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégouſt d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

L'Academie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere.
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere. * *Fameux Auteur qui a écrit contre Chapelain.
En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son livre en paroissant dément tous ses flateurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phebus desavouë,
Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, est un mestier funeste,
Qui plaist à quelques gens, & choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse :
A de plus doux emplois occupez vostre Muse :
Et laissez à Feüillet * reformer l'Univers. *Fameux Predicateur.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :
Délivrer de Sion le peuple gemissant ;
Faire trembler Memphis, ou paslir le Croissant ;
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, *les palmes Idumées ?*

Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des haistres,
Faire dire aux echos des sottises champestres ?
Faudra-t-il de sens froid, & sans estre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un esprit de mollesse hebeté.

La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire paslir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile appuié de Lelie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dés quinze ans la haine d'un sot livre,

Et ſur ce Mont fameux, où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas & m'apprit à marcher.
C'eſt pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Haynaut eſt un Virgile.
Burſaut comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes ſermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs, pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phenix des eſprits relevez.
Perrin.... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez?
Mais ne voiez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu ſçait, auſſi-toſt que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous;
Vous les verrez bien-toſt feconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'eſtat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondrez-vous: Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne pretens pas?
Non, pour loüer un Roi, que tout l'Univers louë,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénouë,
Et sans esperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'est un trop digne prix.
On me verra toûjours sage dans mes caprices,
De ce mesme pinceau, dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon respect & tracer ses vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? je m'étens. Mais encor? Taisez-vous.





DISCOURS
SUR
LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'estois bien preparé au tumulte que l'impression de mon Livre a excité sur le Parnasse. Je sçavois que la nation des Poëtes, & sur tout des mauvais Poëtes, est une nation farouche qui prend feu tres-aisément ; & que ces Esprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pûst estre. Aussi, oserai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux assez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir ; quelques faux bruits qu'on ait semez de ma personne ; j'ai pardonné sans peine ces petites vangeances, au déplaisir

d'un Auteur irrité, qui se voioit attaqué par l'endroit le plus sensible d'un Poëte, je veux dire, par ses ouvrages.

Mais j'avouë, que j'ai esté un peu surpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de se divertir d'une querelle du Parnasse, dont ils pouvoient estre spectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de se réjoüir avec les honnestes gens. C'est pour les consoler que j'ai composé la Satire precedente, où je pense avoir montré assez clairement, que sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un sot livre. Mais, puisque ces Messieurs ont parlé de la liberté que je me suis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & sans exemple, & que des exemples ne se peuvent pas mettre en rimes; il est bon d'en dire ici un mot, pour les instruire d'une chose qu'eux seuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaison de tous mes Confreres les Satiriques j'ai esté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plûtost quelle licence, ne s'est-il point donnée dans ses ouvrages? Ce n'estoit

pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'eſtoit des gens de la premiere qualité de Rome : c'eſtoit des perſonnes conſulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il eſtoit, indigne de leur amitié, & vrai-ſemblablement dans les occaſions ils ne lui refuſerent pas leurs conſeils ſur ſes écrits non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviſerent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires, & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſſâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluere Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus ?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent des Nobles & des Patriciens, il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple,

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces ſortes de libertez

peuvent eſtre permiſes. Voions donc Horace qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque, n'eſtoient pas des gens connus d'ailleurs: comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius eſtoit un Chevalier Romain qui avoit compoſé un livre de Droit: que Tigellius fut en ſon temps un Muſicien cheri d'Auguſte: que Naſidienus Rufus eſtoit un ridicule celebre dans Rome: que Caſſius Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchés de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il

parle

parle d'Aufidius Luſcus Preteur de Fondi :

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus , inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum , &c.

Nous abandonnaſmes , dit-il , *avec joie , le bourg de Fondi , dont eſtoit Preteur un certain Aufidius Luſcus, mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de ce Preteur , auparavant Commis , qui faiſoit le Senateur & l'homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus preciſément , & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-eſtre , qu'Aufidius eſtoit mort alors : mais Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulăt dum Memnona , dumque
Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

Pendant , dit Horace , *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ſon Poëme , & s'embourbe dans la deſcription du Rhin , je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en

ces Satires ; & si Alpinus en cet endroit, est un nom supposé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoître ? Horace, dira-t-on, vivoit sous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous sous un regne moins poli ? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguste, soit moins dégoûté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment ?

Examinons pourtant Perse, qui écrivoit sous le regne de Neron. Il ne raille pas simplement les ouvrages des Poëtes de son temps : il attaque les vers de Neron mesme. Car enfin tout le monde sçait & toute la Cour de Neron le sçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perse fait une raillerie si amere dans sa premiere Satire, estoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il estoit, ait fait punir Perse ; & ce Tyran ennemi de la raison, & amoureux, comme on sçait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, & ne creut pas que l'Empereur, en cette occasion, deust prendre les interests du Poëte.

Pour Juvenal qui florissoit sous Trajan ;

Il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires, ſur ceux du regne precedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeïde* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-ci, & *le Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes ; Regnier qui eſt preſque noſtre ſeul Poete Satirique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empeſche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur qui *aſſignoit ſes creanciers ſur ſept & quatorze*, & du ſieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court*, & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la reparer*, & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Censeurs ? Pour peu qu'on les presse, ils chasseront de la Republique des lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le sage, le discret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'est pas question de Satire, tourne d'un seul vers deux Poëtes de son temps en ridicule ?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:

dit un berger Satirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me dise point que Bavius & Mevius en cet endroit sont des noms supposez : puisque ce seroit donner un trop cruel démenti au docte Servius qui assure positivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Censeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas usé avec plus de discretion que Virgile ? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoi qu'également recommandable par l'antiquité de sa barbe, & par la nouveauté de sa Poësie ? Le banniront-ils du Parnasse, lui & tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la seureté des Sots & des Ridicules ? Si

cela est, je me consolerai aisément de mon exil : il y aura du plaisir à estre relegué en si bonne compagnie. Raillerie à part, ces Messieurs veulent-ils estre plus sages que Scipion & Lelius, plus delicats qu'Auguste, plus cruels que Neron ? Mais eux qui sont si rigoureux envers les Critiques ; d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas estre détrompez. Il leur fâche d'avoir admiré serieusement des ouvrages, que mes Satires exposent à la risée de tout le monde, & de se voir condamnez à oublier dans leur vieillesse, ces mesmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur, comme des chef-d'œuvres de l'art. Je les plains, sans doute : mais quel remede ? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goust particulier, renoncer au sens commun ? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës sur le papier ? & au lieu qu'en certains païs on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils desormais un azile inviolable, où toutes les sottises auront droit de bourgeoisie, où l'on n'osera toucher sans profanation ? J'aurois bien d'autres choses à dire sur ce sujet. Mais

comme j'ai déja traité de cette matiere ; dans ma derniere Satire ; il eſt bon d'y renvoier le Lecteur.



EPISTRES.





EPISTRE I.

AU ROI.



GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire
Pour toi ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arreſte ; inſenſé que fais-tu ?
Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas que ma main, cõme une autre *à ton char,*
GRAND ROI, ne pûſt lier *Alexandre* & *Ceſar*;
Ne pûſt, ſans ſe peiner, dans quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens, & *de Mars* & *d'Alcide.*

Te livrer *le Bosphore*, & d'un vers incivil
Proposer au *Sultan* de te ceder le *Nil*.
Mais pour te bien loüer, une raison severe
Me dit, qu'il faut sortir de la route vulgaire.
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,
Phebus mesme auroit peur, s'il entroit sur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,
Il faut de mes dégousts justifier l'audace ;
Et si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je preste aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucele,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele,
Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous ?
Quoi? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous,
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Bizance*.
Sur les bords de *l'Euphrate* abattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban* ?
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revestir encor de nos phrases usées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique.

Quelque orgueil en ſecret dont s'aveugle un Auteur,
Il eſt fâcheux, GRAND ROI, de ſe voir ſans
Lecteur :
Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le ſucre & la canelle.
Ainſi, craignant toûjours un funeſte accident,
J'imite de Conrart le ſilence prudent :
Je laiſſe aux plus hardis l'honneur de la cariere,
Et regarde le champ, aſſis ſur la bariere.

Malgré moi toutefois, un mouvement ſecret
Vient flater mon eſprit qui ſe tait à regret.
Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer ?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, GRAND ROI, laiſſons-là les ſieges, les ba-
tailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles,
Et ſouvent ſur tes pas marchant ſans ton aveu
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere, & de feu.

* Fameux Epicier.

A quoi bon, d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée.
Joüiſſons à loiſir du fruit de tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tous preſts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus, un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous:
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout? La Sicile
Delà nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
En demeurez-vous là? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe:
Les chemins ſont ouverts: qui peut nous arreſter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverſer les ſables de Libye;
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie;
Courir de là le Gange en de nouveaux païs;
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;

Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
Alors, chez Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter;
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.

Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs;
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux temeraires.
Chaque climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Ceſars.
On a veu mille fois des fanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,

Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre conte peu de ces Rois bienfaisans.
Le Ciel à les former se prepare long-temps.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vid renaistre les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux:
Qui soûpiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bien-faits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais, où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
GRAND ROI, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-mesme te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire?
Ce sont là les exploits que tu dois avoüer:
Et c'est par là, GRAND ROI, que je te veux loüer.
Assez d'autres, sans moi, d'un stile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:

Tront de ta valeur effraïer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moi loin des combats,ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paiſible.
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans :
Les oppreſſeurs du Peuple à leur tour gemiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoiance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main reformés ;
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimés :
Du débris des Traitans ton épargne groſſie :
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie :
Le Soldat dans la paix ſage & laborieux :
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux ;
Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantoſt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entens déja fremir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous coſtez la Chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles lois.
O que ta main par là va ſauver de pupilles !
Que de ſçavans plaideurs deſormais inutiles !

Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux ?
L'Univers ſous ton regne a-t-il des mal-heureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe ,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies ,
De leur longue diſette à jamais affranchies .
GRAND ROI ,pourſui toûjours , aſſure leur repos.
Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bientoſt, quoi qu'il ait fait,la mort d'une ombre noire
Envelope avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exemter de l'oubli du cercüeil ,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer , tu fais de vains efforts.
Apollon te la doit : ouvre lui tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.

Que d'illustres témoins de ta vaste bonté,
Vont pour toi déposerà la posterité !
  Pour moi, qui sur ton nom , déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-estre pour ta gloire aura-t-il son usage:
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs
Seront à peine creus sur la foi des Auteurs ;
Si quelque Esprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croiables:
B*** qui dans ses vers pleins de sincerité
Jadis à tout son siecle a dit la verité ;
Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.





EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBE' DES ROCHES.



A Quoi bon réveiller mes Muses endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?
Penſe-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient preſcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe.
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici L*** furieux
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voions qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers.
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,

Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice ?
Attens-tu qu'un Fermier payant quoi qu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
Vas-tu, grand defenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe ?
Croi moi, dûſt Auſanet t'aſſurer du ſuccés,
Abbé n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,
Qui toûjours aſſignans, & toûjours aſſignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits : Sot eſt celui qui donne.
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toi qui nourri bien en deça de l'Oiſe
As ſuccé la vertu Picarde & Champenoiſe;
Non, non, tu n'iras point ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe ;

Consulte moi d'abord ; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huitre.
Tous deux la contestoient, lors que dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux
Demande l'huitre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrest terminant la bataille :
Tenés voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais :
Messieurs, l'huitre estoit bonne. Adieu. Vivez en paix.







EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAUD.



Ui, sans peine au travers des sophismes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur desille les yeux ?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Prests d'embrasser l'Eglise, au Presche les rappelle.
Non, ne croi pas que Claude habile à se tromper
Soit insensible aux traits dont tu le sçais frapper :
Mais un Demon l'arreste, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rens, sçais-tu ce qu'on va dire ?
Dans son heureux retour lui montre un faux malheur:
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu mesme en son ame flottante,
Fait mourir dans son cœur la verité naissante.

Des ſuperbes mortels, le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnaud, c'eſt la honte du bien:
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide
Qui prêche contre un Dieu, que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la verité qu'il voit:
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.

C'eſt là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſerables joüets de noſtre vanité,
Faiſons au moins l'aveu de noſtre infirmité!
A quoi bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de noſtre mal un ſecret ridicule?
Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez,
Voſtre pouls inégal marche à pas redoublez:
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien vous, dis-je.

Répondra

Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps cangrené.
Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un benitier aux piés, va l'étendre à la porte.
Prevenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grace il nous donne;
Hastons-nous; le temps fuit, & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déja loin de moi.

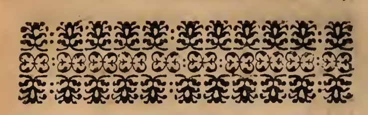
Mais quoi? toûjours la honte en esclaves nous lie.
Oüi, c'est toi qui nous pers, ridicule folie.
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au Demon par pudeur il vendit la Nature.
Helas! avant ce jour qui perdit ses Neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses voeux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
Le blé, pour se donner sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un boeuf pressé de l'éguillon
Traçast à pas tardifs un penible sillon.
La vigne offroit par tout des grapes toûjours pleines,
Et des ruisseaux de laict serpentoient dans les plaines.

Mais dés ce jour Adam déchu de ſon état
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il falut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçaſt la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets ;
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts :
La canicule en feu deſola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il falut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en meſme temps, la guerre, & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruïne :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors, conta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroiſtre.
La pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point veu de cœur ſi détaché
Qui par quelque lien ne tinſt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes :
Moi-meſme, Arnaud, ici qui te preſche en ces rimes,

Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainsi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & sors en m'agitant;
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.
Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geste, d'un regard je me sens alarmer;
Et mesme sur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.







EPISTRE IV.

AU ROI.


EN vain, pour te loüer, ma Muse toûjours preste,
Vingt fois de la Holande a tenté la conqueste :
Ce païs, où cent murs n'ont pû te resister,
GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à domter.
Des Villes que tu prens les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres.
On a beau s'exciter : il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oüi, par tout de son nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut sans fremir aborder Vvoerden ?
Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden ?

Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée
Oſeroit approcher des bords du Zuiderzée ?
Comment en vers heureux aſſieger Doëſbourg,
Zutphen, Vvagheninghen, Harderviick, Knotzebourg ?
Il n'eſt Fort entre ceux que tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines :
Et par tout ſur le Vvhal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.

Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides ;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y réver,
Par quelque coup de l'art nous pourriõs nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere ;
Pegaze s'effarouche & recule en arriere ;
Mon Apollon s'eſtonne, & Nimegue eſt à toi,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage ;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Le malheur ſera grand, ſi nous nous y noyons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroiable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuier.

Vous sçavez des grands vers les disgraces tragiques:
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ses eaux,
Appuié d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante:
Lors qu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, & par tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naiades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un recit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rimberg & Vesel terrassez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempeste
De cent foudres d'airain tournez contre sa teste.
Il marche vers Tholus, & tes flots en couroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le visage;
Et depuis ce Romain, * dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

* Montagne d'où le Rhin prend sa source.

* Jules Cesar.

Le Rhin tremble & fremit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles loix :
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves sans nom suivra la destinée.
Ah ! perissent mes eaux ! ou par d'illustres coups,
Montrons qui doit ceder des mortels ou de nous.
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincele en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pasles defenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se defendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix ;
Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Est-ce ainsi que vostre ame aux perils aguerrie
Soûtient sur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Vostre Ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin prés de Tolhus fend les flots écumeux.

Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée ?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras :
Et la faux à la main, parmi vos mareſcages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages.
Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.

Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflâme
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne
Déja preſt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont * le premier dans les flots
S'avance ſoûtenu des regards du Heros.
Son courſier écumant ſous ſon Maiſtre intrepide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de prés : ſous ce Chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indomté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant L'Eſdiguiere, *
Vivonne, Nantoüillet, & Coëſlin, & Salart :
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.

* Monſieur le Comte de Guiche.

* Monſieur le Comte de Saux.

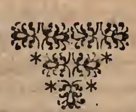
Vendosme que soûtient l'orgueil de sa naissance,
Au mesme instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
LOUIS les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant, trente legers vaisseaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpestre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave est atteint,
Sous les fougueux Coursiers l'onde écume & se plaint.
De tant de coups affreux la tempeste orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais LOUIS d'un regard sçait bien-tost la fixer.
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bien-tost avec Grammont courent Mars & Bellonne.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passez:

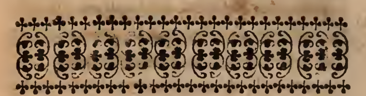
Condé dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, & gagne les batailles :
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dés ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'Ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-meſme cede au torrent qui l'entraîne,
Et ſeul, deſeſperé, pleurant ſes vains efforts
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.

Du Fleuve ainſi domté la déroute éclatante
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante :
Wurts l'eſpoir du païs, & l'appui de ſes murs,
Wurts ... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
Bien-toſt on eut veu Skinq dans mes vers emporté
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-toſt.... mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps : auſſi bien, ſi la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.

O ! que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voiſins de l'Aſie ?

Bien-toſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir ! de te ſuivre aux rives du Scamandre :
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſperer ma veine ?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles ;
Puis qu'ainſi dans deux mois tu prens quarante villes,
Aſſuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'atten dans deux ans au bord de l'Helleſpont.





EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.



Esprit né pour la Cour, & maistre
en l'art de plaire,
Guilleragues, qui sçais &
parler & te taire,
Appren-moi, si je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me signaler,
Et dans ce champ fecond en plaisantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on m'y vit éclater:
Quand mon esprit plus jeune & prompt à s'irriter
Aspiroit moins au nom de discret & de sage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon vi-
sage.
Maintenant que le temps a meuri mes desirs,
Que mon âge amoureux de plus sages plaisirs

Bientost s'en va frapper à son neuviéme lustre,*
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguisent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout jusqu'à Pinchesne & m'insulte & m'accable;
Aujourd'hui vieux Lion je suis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carriere.

Ainsi donc Philosophe à la raison soûmis,
Mes defauts desormais, sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis : c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me cõnoistre,& me cherche en moi-même.
C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement seche pour concevoir,
Comment tout estant plein, tout a pû se mouvoir:
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer, qu'ici bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons,

*A la quarante & unieme année.

A regler mes desirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval, pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Possedé d'un ennui, qu'il ne sçauroit domter,
Il craint d'estre à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naist l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et se trouve à Paris, de mesme qu'à Cusco. *
On ne le tire point des veines du Potose. *
Qui vit content de rien, possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

* Capitale du Perou.
* Montagne où sont les mines d'argent.

O ! que si cet hyver, un rhûme salutaire
Guerissant de tous maux mon avare beau-pere
Pouvoit bien confessé l'étendre en un cercüeil,
Et remplir sa maison d'un agreable deüil !
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !
Disoit, le mois passé, doux, honneste & soûmis,
L'heritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui preparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catherreux.
Voilà son Gendre riche. En est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déja, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
Quoi-que fils de Meusnier, encor blanc du moulin,
Il est prest à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Réveur, sombre, inquiet, à soi-mesme ennuieux.
Il vivroit plus content, si comme ses Ayeux,
Dans un habit conforme à sa vraye origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste éblouït d'un bon-heur apparent.

L'argent, l'argent, dit-on ; Sans lui tout est sterile.
La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
L'argent en honneste homme érige un scelerat.
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe sans foi, sans honneur & sans ame ?
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en loüis bien contés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne sçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'esprit & le sçavoir,
J'estime autant Patru, mesmes dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.

Non que je sois du goust de ce Sage * insensé, * Crates Philosophe Cynique.
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je suis libre.
De la droite raison, je sens mieux l'equilibre :
Mais je tiens qu'ici bas sans faire tant d'apprests,
La vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon Pere soixante ans au travail appliqué

En mourant me laissa pour rouler & pour vivre ;
Un revenu leger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tost amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La Famille en paslit, & vit en fremissant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naissant.
On vid avec horreur une Muse effrenée
Dormir chez un Greffier la grasse matinée.
Deslors à la richesse il falut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en passer ;
Et sur tout redoutant la basse servitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eust creu ? que pour moi le sort dûst se fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toûjours preste à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchise un merite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adversaires,
Ne purent, dans leur course arrester ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.

Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit lors que je dors, en ſurſaut me réveille;
Me dit : que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont deu ſe meriter.
C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur ;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere :
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi;







EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON,

Avocat General.


Ui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit Village, * ou plûtost un Hameau
Basti sur le penchant d'un long ràng de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pié des monts que son flot vient laver
Void du sein de ses eaux vingt isles s'élever
Qui partageant son cours en diverses manieres
D'une riviere seule, y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au dessus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoist ni la chaux, ni le plastre,

* *Hautisse proche la Roche-Guion.*

Et dans le roc qui cede & se coupe aisément,
Chacun sçait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se presente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naissant la regarde d'abord :
Et le mont la defend des outrages du Nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantost un livre en main errant dans les préries
J'occupe ma raison d'utiles resveries.
Tantost cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous presente un repas agreable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du B * * * [sain.
Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat * l'appetit l'assaizonne.

* Fameux Traiteur.

O fortuné ſejour ! ô champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,
Chés vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chés le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en couroux :
P*** a mis au jour un livre contre vous,
Et chés le chapelier du coin de noſtre place
A l'entour d'un caſtor j'en ay leu la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna,
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous voſtre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.

Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans sont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toûjours depuis ce temps en proie aux sots discours
Contre eux la verité m'est un foible secours.
Vient-il de la Province une satire fade,
D'un Plaisant du païs insipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
Et le sot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoist vostre stile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien cousté ?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?
Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de loüanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, si toûjours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon j'ai le temps de courtiser les Muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque evenément
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valenciene est entré comme un foudre ;
Que

Que Cambrai des François l'épouvantable écueil
A veu tomber enfin ses murs & son orgueil :
Que devant Saint-Omer Nassau par sa défaite
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu sçait, comme les vers chés vous s'en vont couler;
Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers, cõme l'on prend les villes.
Mais moi dont le genie est mort en ce moment,
Je ne sçai que répondre à ce vain compliment,
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le Mortel qui du monde ignoré,
Vit content de soi-mesme en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul conte de son loisir !
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nourris,
Nous ne sçaurions briser nos fers, & nos entraves;
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.

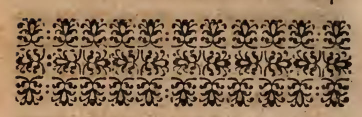
Du rang où nostre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne sçaurions déchoir.
Le public enrichi du tribut de nos veilles
Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroist, & moi-mesme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma Muse qui se plaist dans leurs routes perduës,
Ne sçauroit plus marcher sur le pavé des ruës.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quel humeur sauvage,
Tout l'Esté loin de toi demeurant au village
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;

Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un reſveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti Cavalier galoper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels ſont les biens veritables & faux:
Si l'honneſte homme en ſoi doit ſouffrir des defaux:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.

* Fontaine à une demie lieuë de Baville, ainſi nommée par feu Monſeigneur le premier Préſident de Lamoignon.

C'est ainsi que chés toi tu sçauras m'attacher.
Heureux ! si les Fâcheux promts à nous y chercher
N'y viennent point semer l'ennuieuse tristesse.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute espece,
Que sans cesse à Baville attire le devoir;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées
Qui du parc à l'instant assiegent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui sçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.





EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.



Ue tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
N'a cousté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croi pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages.
Si tost que d'Apollon un genie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses Rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumiere importunant les yeux
De ses propres amis lui fait des envieux.

La mort seule ici bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du droit sens pezer tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots Esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pieces
En habits de Marquis, en robes de Comtesses
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la teste à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un defenseur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais si-tost que, d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eust rayé du nombre des humains;
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comedie avec lui terrassée
En vain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

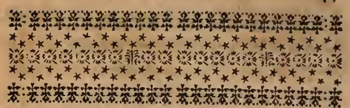
Tel fut chés nous le ſort du Theatre Comique.
Toi donc, qui t'élevant ſur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'Envie animée
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le Merite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté, Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-meſme, dont la gloire ici moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la veuë,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourveu d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empeſche de broncher.

Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde ;
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçais ſur leurs avis corriger mes erreurs
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en m'en gueriſſant que je ſçais leur répondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.
Imite mon exemple : & lors qu'une cabale.
Un tas de vains Auteurs follement te ravale;
Profite de leur haine, & de leur mauvais ſens :
Ri du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnaſſe françois annobli par ta veine
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toi l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles
Vid naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles ?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire ?
Pourveu qu'ils sçachent plaire au plus puissant des
Rois :
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert, & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marsillac, & Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits delicats se laissent penetrer.
Et pleust au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulust leur donner son suffrage.
C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits,
Admirateurs zelés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place, où Brioché preside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le sçavoir de P***.







EPISTRE VIII.

AU ROI.


Rand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.
Tu sçais bien, que mon stile est né pour la Satire :
Mais mon esprit contraint de la desavoüer
Sous ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantost, dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je songe à mesurer les syllabes d'une ode.
Tantost, d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainsi toûjours flatté d'une douce manie,
Je sens de jour en jour deperir mon genie,
Et mes vers en ce stile, ennuieux, sans appas,
Deshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.

Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée
Nous laissoit pour le moins respirer une année.
Peut-estre mon esprit promt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sçauroit se r'aquiter.
Le Parnasse François non exemt de tous crimes
Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.
Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.
Ton courage affamé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un seul jour te void executer,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.

Que si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes Sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus.
Te voyant de plus prés je t'admire encor plus.
Dãs les nobles douceurs d'un sejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,
Tu sçais recompenser jusqu'aux Muses critiques.
Ah ! croi moi, c'en est trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nès, pour estre mécontens,

Nostre Muse souvent paresseuse & sterile
A besoin pour marcher de colere & de bile.
Nostre stile languit dans un remerciment: [gamment.
Mais, Grand Roi, nous sçavons nous plaindre éle-
O : que si je vivois sous les regnes sinistres
De ces Rois nés valets de leurs propres Ministres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs tēps ne prestoiēt que leur nom;
Que, sans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine
Mais toûjours sous ton regne il faut se récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus en ecrivant de maligne pensée,
Et mes chagrins sans fiel & presque évanoüis,
Font grace à tout le siecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharsale * approuvée
Sans crainte de mes vers va la teste levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ses esprits
Songe à nous redonner des poëmes Epiques,
S'empare des discours mesmes Academiques.
Perrin a de ses vers obtenu le pardon :
Et la Scene françoise est en proye à P***

* La Pharsale de Brebeuf.

Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le penible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que toi.

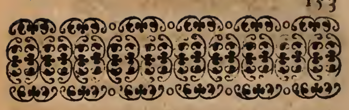
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaiſir de le dire
Vint m'aprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, Grand Roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du meſme prix.
J'ai peur que l'Univers, qui ſçait ma recompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes preſens mon vers decredité
N'ait moins de poids pour toi dans la poſterité.

Toutefois, je ſçai vaincre un remords qui te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?

Ah ! plûtost de nos sons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon esprit tiendra lieu de geni.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en son temps, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de sa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois sçût égayer sa bile.
Mais de la mesme main qui peignit Tullius, *
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, *
Il sceut fléchir Glycere, il sceut vanter Auguste,
Et marquer sur la lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un si noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour toi, je suis prest d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipités :
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arrestés.
Horace eut cent talens : mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizare.
Vous passés en audace & Perse & Juvenal :
Mais sur le ton flateur Pinchesne est vostre égal.
A ce discours, GRAND ROI, que pourroi-je répondre?
Je me sens sur ce point trop facile à confondre,
Et sans trop relever des reproches si vrais,
Je m'arreste à l'instant, j'admire, & je me tais.

* Senateur Romain.
* Fameux Musicien, le plus estimé de son temps, & fort chéri d'Auguste.





EPISTRE IX.

A MONSEIGNEUR LE M. DE SEIGNELAY, SECRETAIRE D'ESTAT.



DANGEREUX Ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur
Preſt à porter ton nom, de *l'Ebre juſqu'au Gange*
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit promt à ſe revolter
S'échappe, & rompt le piege où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain ſonnet placés au rang des Dieux
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage, où Laſerre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.

Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non, que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flatte.
Tu souffres la loüange adroite & delicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son Heros, dans un bizare ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage:
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turene repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.
Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant justement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene.
Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis
Bientost dans ce tableau reconnoistroient LOUIS,
Et, glaçant d'un regard la Muse & le Poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'aplaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade,
Si dans cet instant mesme un feu seditieux
Fait boüillonner mon sang, & petiller mes yeux.
Rien n'est beau que le Vrai. Le Vrai seul est aimable.
Il doit regner par tout, & mesmes dans la fable,
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sçais-tu, pourquoi mes vers sont lûs dans les Provin-[ces,
Sont recherchés du Peuple, & receus chés les Princes?
Ce n'est pas que leurs sons agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gesne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.
Mais c'est qu'en eux le Vrai du Mensonge vainqueur
Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur:
Que le Bien & le Mal y sont prisés au juste.
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguste,
Et que mon cœur toûjours conduisant mon esprit
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à soi-mesme il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque chose.

C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soûtien,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.
Mais peut-estre enyvré des vapeurs de ma Muse
Moi-mesme en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est Esprit si droit
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque,& quittant la Nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincere assés souvent déplaît.
Rarement un Esprit ose estre ce qu'il est.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme a toûjours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit: mais né triste, & pezant,
Il veut estre folâtre, évaporé, plaisant.
Il s'est fait de la joye une loi necessaire,
Et ne déplaist enfin, que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaist sans étude & sans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarassée
Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Le faux eſt toûjours fade, ennuieux, languiſſant :
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un Eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable.
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur.
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriés il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité.
C'eſt par elle qu'on plaiſt, & qu'on peut long-temps [plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.
En vain par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenés le teſte-à-teſte, oſtés-lui ſon theâtre,

Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin tenebreux.
Son viſage eſſuié n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté.
Le Vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroiſtre au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eſtoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand meſme alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arangeant le diſcours
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté,
Pour éblouïr les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,
Et mettant la ceruſe, & le plâtre en uſage
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la Bonne-foi.
Le Courtizan n'eut plus de ſentimens à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,
On vid par tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs
Diffama le papier par ſes propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux, on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toi des verités connuës:

Décrire ton esprit ami de la raison,
Ton ardeur pour ton Roi puisée en ta maison,
A servir ses desseins ta vigilance heureuse,
Ta probité sincere, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin void tracer ses veritables traits.
Condé mesmes Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redoutable
Ne s'offenseroit pas, si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidele tableau:
Et dans Seneffe en feu contemplant sa peinture
Ne desavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte insipide, odieux
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuieux.
Il auroit beau crier; *Premier Prince du monde,* *
Courage sans pareil, lumiere sans seconde,
Ses vers jettés d'abord, sans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet. *

** Commencement du Poëme de Charlemagne.*

** Fameux valet de pié de Monseigneur le Prince.*

Fin des Epistres.



LETTRE
A MONSEIGNEUR LE DUC
DE VIVONE
SUR SON ENTRE'E
dans le Fare de Messine.



ONSEIGNEUR,

Sçavés-vous bien qu'un des plus seurs moyens pour empescher un homme d'estre plaisant, c'est de lui dire ; Je veux que vous le soiés ? Depuis que vous m'avés defendu le serieux, je ne me suis jamais senti si grave, & je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs vostre derniere action a quelque chose de si grand, qu'en verité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en stile heroïque. Cependant je ne sçaurois me resoudre à ne vous pas obeïr en

tout ce qui vous m'ordonnés. Ainsi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un serieux fade, ou de vous ennuier par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin, & dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux Lettres, qui au defaut de la mienne pourront peut-estre vous amuser agreablement. Elles sont datées des champs Elysées. L'une est de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du recit de vostre dernier Combat, vous écrivent de l'autre monde, pour vous en feliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoistrés aisément à son stile qui ne sçauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Le bruit de vos actions ressuscite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un sommeil eternel. Il fait parler le silence mesme. La belle! l'éclatante! la glorieuse conqueste que vous avés faite sur les Ennemis de la France! Vous avés redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à

toutes les autres. Vous avés nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte qui vous fermoit les avenuës de son port, n'ont fait que saluer vostre entrée. Sa resistance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vostre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de vôtre marche. Vous avés contraint à sa veuë le Sud & le Nord de vous obeïr. Sans châtier la mer comme Xerxés, vous l'avés renduë disciplinable. Vous avés plus fait encore, vous avés rendu l'Espagnol humble. Aprés cela que ne peut-on point dire de vous? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune & du temps qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de LOUIS quatorziéme. Elle a donné aux François sur son declin ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vostre siecle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes Heroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-de-là du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vostre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une

commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le sejour mesmes de l'oubli. Il trouve des partizans zelés dans le païs de l'indifference. Il met l'Acheron dans les interests de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous si prevenuë des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zenon, si fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme, & qui ne soit preste de dire avec vostre Malherbe,

A la fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite sans cesse dans mon repos ; je m'occupe tout entier de vostre idée, dans les longues heures de nostre loisir : je crie continuellement, le grand Personnage ! & si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumiere, que pour joüir de la souveraine felicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche avec combien de respect je suis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, & tres-obeïssant serviteur BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagerations vous plairont, & ſi vous ne trouverés point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous à en juger. Mais auparavant liſés, je vous prie, la Lettre de Voiture;

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elyſées 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intereſt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portés à rire, je ne ſçaurois pourtant m'empécher de me réjouïr des grandes choſes que vous faites au deſſus de noſtre teſte. Serieuſement, vôtre dernier combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoiſtre voſtre gloire dans un païs où l'on ne connoiſt point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y eſtoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſçai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens, & le Roi depuis quelque temps nous les envoye ici fort doux & fort honneſtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR,

vous avés bien fait des vostres depuis peu. A voir de quel air vous courés la Mer Mediterranée, il semble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il est dans toute son étenduë un seul Corsaire en seureté ; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulés que Thunis & Alger subsistent. Nous avons ici les Césars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avés assés attrapé leur air dans vôtre maniere de combatre. Sur tout César vous trouve tres-César. Il n'y a pas jusqu'aux Alarics, aux Genserics, aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *ics* qui ne parlent fort bien de vostre action: & dans le Tartare même, je ne sçai si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confesse ingenûment, qu'à la teste d'une armée vous estes beaucoup plus diable que lui. C'est une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Neanmoins à voir le bien que vous avés fait à Messine, j'estime pour moi, que vous tenés plus de l'Ange que du Diable : hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer est extrémement déchainé en vostre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à vostre conduite; c'est le peu de soin que vous prenés

quelquefois de voſtre vie. On vous aime aſſés en ce païs-ci, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croiés moi, MONSEIGNEUR, je l'ai déja dit en l'autre Monde, C'eſt fort peu de choſe qu'un Demidieu, quand il eſt mort. Il n'eſt rien tel que d'eſtre vivant. Et pour moi, qui ſçais maintenant par experience ce que c'eſt que de ne plus eſtre ; je fais ici la meilleure contenance que je puis ; Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fuſt-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein mêmes que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant à ces ſept Maîtreſſes que je ſervois, comme vous ſçavés, ſi fidelement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayés, on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir aumoins l'enjoûment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de vôtre façon que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels je donnerois volontiers le panegyrique de Pline & deux de mes meilleures Lettres. Suppoſé donc que vous l'ayés, je vous prie de me le renvoyer au plûtoſt. Car en verité, vous ne ſçauriés

croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit. Sur tout lors qu'on écrit à un homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt ſi changé. Sans cela vous me verriés encore rire comme autrefois avec mon Compere le Brochet, & je ne ſerois pas reduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur VOITURE.

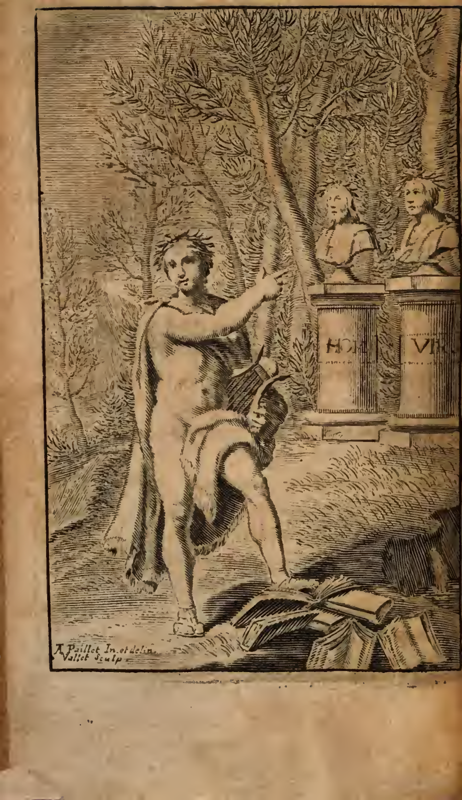
Voila les deux Lettres telles que je les ai receuës. Je vous les envoye écrites de ma main: parce que vous auriés eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allés donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit & une imitation du ſtile de ces deux Ecrivains. Vous ſçavés bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pour tant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort? & ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriés jamais ſouffertes autrement? En un mot pourois-je mieux faire voir avec quelle ſincerité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

L'ART

L'ART POËTIQUE EN VERS.


A. Paillet In. et delin.
Vallet Sculp



L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.



'Est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur
Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte.
Dans son genie estroit il est toûjours captif.
Pour lui Phebus est sourd, & Pegaze est retif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuse
Courés du bel esprit la cariere épineuse,
N'allés pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour genie une amour de rimer.

Craignés d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces ;
Et conſultés long-temps voſtre eſprit & vos forces.

La nature fertile en Eſprits excellens ,
Sçait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits :
Racan, chanter Philis, les Bergers ,& les bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flate , & qui s'aime,
Méconnoiſt ſon genie , & s'ignore ſoi-meſme.
Ainſi * Tel autrefois , qu'on vid avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret ,
S'en va mal-à-propos , d'une voix inſolente ,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
Et pourſuivant Moïſe au travers des deſerts ,
Court avec Pharaon ſe noier dans les mers.

* Saint Amant. Moïſe Sauvé.

Quelque ſujet qu'on traite ou plaiſant, ou ſublime,
Que toûjours le Bon ſens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr ,
La Rime eſt une eſclave , & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'eſprit a la trouver aiſément s'habituë,
Au joug de la Raiſon ſans peine elle fléchit ,
Et loin de la geſner, la ſert & l'enrichit.

Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper, le ſens court aprés elle.
Aimés donc la Raiſon. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.

La plûpart emportés d'une fougue inſenſée
Toûjours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.
Evitons ces excés. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon ſens : mais pour y parvenir
Le chemin eſt gliſſant & penible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-toſt on ſe noye.
La Raiſon pour marcher n'a ſouvent qu'une voye.

Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me proméne aprés de terraſſe en terraſſe :
Ici s'offre un perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or :
Il conte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales. *Vers de Scuderi.*
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.

Fuiés de ces Auteurs l'abondance ſterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop, eſt fade & rebutant.
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçeut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers eſtoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'eſtre long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé, mais ſa Muſe eſt trop nuë;
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.

Voulez-vous du Public meriter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuier
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Heureux, qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere!
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoi-que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, pleut par ſa nouveauté.

On ne vid plus en vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes.
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aiſée,
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſoüille voſtre ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brebeuf,
Meſme en une Pharſaje, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives
Prenés mieux voſtre ton. Soiés ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agreable ſans fard.
N'offrés rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayés pour la cadence une oreille ſevere.
Que toûjours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche, en marque le repos.

Gardés qu'une voyele à courir trop hastée,
Ne soit d'une voyele en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuiez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots assemblez sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.
Villon sçût le premier, dans ces siecles grossiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tost aprés fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades,
A des refrains reglez asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre methode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à sa mode:
Et toutefois long-temps eut un heureux destin:
Mais sa Muse en François parlant Grec & Latin,
Vid dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de si haut
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-toſt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours promt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.

Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre idée eſt plus, ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grands excez vous ſoit toûjours ſacrée.
En vain vous me frappés d'un ſon melodieux ;
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux.
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoi qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.

Travaillés à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant
Marque moins, trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau qui ſur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent debordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage
Vingt fois ſur le meétier remettez voſtre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoûtez quelquefois & ſouvent effacez.

C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu :

Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties :
Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique?
Soyez-vous à vous-meſme un ſevere Critique.
L'Ignorance toûjours eſt preſte à s'admirer.

Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais ſçachez de l'Ami, diſcerner le Flateur.
Tel vous ſemble aplaudir, qui vous raille & vous joüe.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.

Un Flateur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend, le fait extazier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe,
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cét air impetueux.

Un ſage Ami toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangez.

Il reprime des mots l'ambitieuſe emphaze.
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phrazé.
Voſtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir:
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les proteger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid,
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaiſt pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toûjours conſtant à ne ſe point dédire;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Auſſi-toſt il vous quitte, & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Auteurs,
Noſtre ſiecle eſt fertile en ſots Admirateurs,

Et ſans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtiſans
De tout temps rencontré de zelez partiſans ;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.



CHANT II.



Elle qu'une Bergere, au plus beau
jour de feste,
De superbes rubis ne charge point sa
teste,
Et sans méler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit éclater sans pompe une élegante Idylle :
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers presomptueux.
Il faut que sa douceur flate, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le hautbois,
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
Au milieu d'une eglogue entonne la trompete.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.

Au

Au contraire, cet Autre abject en son langage
Fait parler ses Bergers, comme on parle au village.
Ses vers plats & grossiers dépoüillez d'agrément,
Toûjours baisent la terre, & rampent tristement.
On diroit que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierot, & Phylis en Thoinon.

Entre ces deux excés la route est difficile.
Suivés, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
Ne quittent point vos mains jour & nuit feüilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art sans bassesse un Auteur peut descendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers,
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois. Virg. Ecl. 4.
Telle est de ce Poëme & la force & la grace.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,

La plaintive Elegie en longs habits de deüil
Sçait les cheveux épars gemir sur un cercueil.
Elle peint des Amans la joie, & la tristesse,
Flate, menace, irrite, appaise une Maistresse :
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'estre Poëte, il faut estre amoureux.

Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux toûjours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis
S'érigent, pour rimer, en Amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vai-
Ils ne sçavent jamais que se charger de chaînes,[nes.
Que benir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereler les sens & la raison.
Ce n'estoit pas jadis, sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soûpiroit Tibule :
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Elegie.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Pise, elle ouvre la bariere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la cariere,

Mene Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louïs.
Tantost comme une Abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses, & les ris,
Vante un baiser cueilli sur les lévres d'Iris.
Qui mollement resiste, & par un doux caprice, Horat. Ode 12. liv. 2.
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son stile impetueux souvent marche au hazard.
Chez elle un beau desordre est un effet de l'art. [que
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmati-
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que l'Isle soit renduë,
Et que leur vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les rempars de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toûjours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizare
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de mesure pareille
La Rime avec deux sons frappast huit fois l'oreille,

Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-meſme en meſura le nombre & la cadence:
Defendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſâſt s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans defauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver,
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.

L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe.

Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-mesme en fut frappé.
La Tragedie en fit ses plus cheres delices.
L'Elegie en orna ses douloureux caprices.
Un Heros sur la Scene eut soin de s'en parer,
Et sans Pointe un Amant n'osa plus soûpirer.
On vid tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux visages divers.
La prose la receut aussi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en herissa son stile,
Et le Docteur en chaire en sema l'Evangile.
La Raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours serieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame,
Par grace lui laissa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que sa finesse éclatant à propos
Roulast sur la pensée, & non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les desordres cesserent.
Toutefois à la cour les Turlupins resterent,
Insipides Plaisans, bouffons infortunez,
D'un jeu de mots grossiers partisans surannez.
Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine
Sur un mot en passant ne jouë & ne badine,

Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccés :
Mais fuïez ſur ce point un ridicule excés,
Et n'allés pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.
La Balade aſſervie à ſes vieilles maximes
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe, & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir :
Aux vices des Romains preſenta le miroir :
Vangea l'humble Vertu, de la Richeſſe altiere,
Et l'honeſte Homme à pié, du Faquin en litiere.
Horace à cette aigreur meſla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément :
Et, malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Pût entrer dans un vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Pouſſa juſqu'à l'excés ſa mordante hyperbole.

Ses ouvrages tout pleins d'affreuses veritez
Etincellent pourtant de sublimes beautez :
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée Satire 10.
Il brise de Sejan la statuë adorée :
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs, Satire 4.
D'un Tyran soupçonneux, pâles adulateurs :
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline. Satire 6.
Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

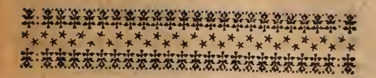
De ces Maistres sçavans disciple ingenieux
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux! si ses Discours craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où frequentoit l'Auteur;
Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Le Latin dans les mots brave l'honesteté :
Mais le lecteur François veut estre respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,

Agreable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroiſt en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploie.
Cet enfant de plaiſir veut naiſtre dans la joie.
Toutefois n'allés pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'atheïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Greve.
Il faut meſme en chanſons du bon ſens & de l'art;
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiere,
Et fournir ſans genie un couplet à Lo * * *
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardés qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette
Au même inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-toſt imprimant ſes ſottes reſveries,
Il ne ſe fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.

CHANT III.



CHANT III.



IL n'est point de Serpent, ni de Monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau delicat l'artifice agreable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris,
Venés en vers pompeux y disputer le prix,
Voulés-vous sur la scene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils sont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?
Que dans tous vos discours la passion émuë
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.

Si d'un beau mouvement l'agreable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,
Ou n'excite en nostre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une ſcene ſçavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiedir
Un Spectateur toûjours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Que dés les premiers vers l'action preparée
Sans peine du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débroüillant mal une penible intrigue
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinaſt ſon nom,
Et diſt : je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez toſt expliqué.

Que le Lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans peril, delà les Pirenées
Sur la ſcene en un jour renferme des années,

Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage :
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Theatre rempli.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroiable.
Le Vrai peut quelquefois n'eſtre pas Vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expoſe.
Les yeux en le voiant ſaiſiroient mieux la choſe ;
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Que le trouble toûjours croiſſant de ſcene en ſcene
A ſon comble arrivé ſe débroüille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frapé,
Que lors qu'en un ſujet d'intrigue envelopé,
D'un ſecret tout à coup la verité connuë
Change tout, donne a tout une face imprevuë.

La Tragedie informe & groſſiere en naiſſant
N'eſtoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc estoit le prix.
Thespis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuse folie.
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les Passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le Chœur jetta les personnages,
D'un Masque plus honneste habilla les visages,
Sur les ais d'un theatre en public exhaussé,
Fit paroistre l'Acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et sottement zelée en sa simplicité
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu, par pieté.
Le sçavoir à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.

On chassa ces Docteurs preschans sans mission.
On vid renaistre Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de musique.

Bien-tost l'Amour fertile en tendres sentimens
S'empara du Theatre, ainsi que des Romans.
De cette Passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignés donc, j'y consens, les Heros amoureux:
Mais ne m'en formés pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrsis & Philene.
N'allés pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour souvent de remors combattu
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des Heros de Roman fuiés les petitesses:
Toutefois aux grands cœurs donnés quelques foiblesses.
Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoist la nature.
Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, interessé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
Conservés à chacun son propre caractere.

Des Siecles, des Païs, étudiés les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
  Gardés donc de donner, ainsi que dans Clelie,
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,
Et, sous des noms Romains faisant nostre portrait,
Peindre Caton galant & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assés qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la Scene demande une exacte raison.
L'étroite bienseance y veut estre gardée.
  D'un nouveau Personnage inventés-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-mesme il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
  Souvent, sans y penser, un Escrivain qui s'aime,
Forme tous ses Heros semblables à soi-mesme.
Tout a l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon.
Calprenede & Juba * parlent du mesme ton.
  La nature est en nous plus diverse & plus sage.
Chaque passion parle un different langage.
La Colere est superbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
  Que devant Troye en flamme Hecube desolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,

* Heros de la Cleopatre.

Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiés.
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriés.
Ces grāds mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.

Seneque Tragique Troade Sc. 1.

Le Theatre fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conqueſtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toûjours preſtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie:
Que tantoſt il s'éleve, & tantoſt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fecond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agreables, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragedie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,

Dans le vaste recit d'une longue action,
Se soûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage :
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve est la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre :
C'est Jupiter armé pour effraier la Terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en couroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toûjours écloses.
Qu'Enée & ses vaisseaux par le vent écartés
Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon constante en son aversion
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion :
Qu'Eole en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les prisons d'Eolie :

Que Neptune en couroux, s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air;
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache:
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur:
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.

C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs deceus,
Banniſſant de leurs vers ces ornemens receus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints, & ſes Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un Chreſtien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.
L'Evangile à l'eſprit n'offre de tous coſtés
Que penitence à faire, & tourmens merités:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Meſme à ſes veritez donne l'air de la Fable.

Et quel objet enfin à preſenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux;
Qui de voſtre Heros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succés.
Je ne veux point ici lui faire son procés :
Mais quoi que nostre Siecle à sa gloire publie,
Il n'eut point de son Livre illustré l'Italie ;
Si son sage Heros toûjours en oraison,
N'eust fait que mettre enfin Sathan à la raison,
Et si Renaud, Argant, Tancrede, & sa Maistresse
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet Chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oser de la Fable emploier la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'oster à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empescher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le Berger, ne passe le Monarque ;
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire sans agrément.
Bien-tost ils defendront de peindre la Prudence :
De donner à Themis ni bandeau, ni balance :
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main :
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chasser l'Allegorie.

Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur:
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur,
Et n'allons point parmi nos ridicules ſonges,
Du Dieu de verité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers,
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idomenée,
Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en lui, juſqu'aux defauts, tout ſe montre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre ouïs:
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre, ou Louïs,
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul couroux d'Achille avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Soiez vif & pressé dans vos narrations.
Soiez riche & pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élegance.
N'y presentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouvers
L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes Maistres,
Met pour le voir passer les poissons aux fenestres.
Peint le petit Enfant qui *va*, *saute*, *revient*,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrester la veuë.
Donnez à vostre ouvrage une juste étenduë.

Les poissons ébahis les regardent passer. Moyse Sauvé.

Que le debut soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord sur Pegaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur, aprés tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Alaric, l. 1.

Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu :
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu,
Bien-toſt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles,
De Styx, & d'Acheron peindre les noirs torrens,
Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.

De Figures ſans nombre égayez voſtre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un Sublime ennuieux & peſant.
J'aime mieux Arioſte & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & melancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire af-
Si les Graces jamais leur déridoient le front.]front

On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture,
Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor,
Tout ce qu'il a touché, ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoi-meſme & s'arrange & s'explique,

Tout, ſans faire d'apreſts, s'y prepare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'une amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.

Un Poëme excellent où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins, & ce penible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la trompette heroïque.
Sa Muſe dereglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,
Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture
S'eſteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le Public promt à le mépriſer
De ſon merite faux le veut deſabuſer:
Lui-meſme applaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile au prix de lui n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſterité d'abord il en appelle.

Mais attendant qu'ici le Bon ſens de retour
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin cachez à la lumiere
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.

Des ſuccés fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une boufonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie.
On vid, par le public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joüé,
Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*, *Les Nuées Comedie d'Ariſtoph.*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat, des lois emprunta le ſecours,
Et rendant par edit les Poëtes plus ſages,
Defendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Theatre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſceut inſtruire & reprendre,
Et plût innocemment dans les vers de Ménandre.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vid avec plaisir, on crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare souvent tracé sur son modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-mesme formé.

Que la Nature donc soit vostre étude unique,
Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.
Quiconque void bien l'Hōme, & d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachez a penetré le fond:
Qui sçait bien ce que c'est qu'un Prodigue, un Avare,
Un honneste Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une scene heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Presentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La Nature fecondé en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de differens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroistre:
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoistre.

Le Temps qui change tout, chāge aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit, & ses mœurs.

Un jeune Hōme toûjours boüillant dans ses caprices
Est promt à recevoir l'impression des vices;

Un

Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Retif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus meur, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprés des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du ſort, ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le preſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoi, les treſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toûjours plaint le preſent, & vante le paſſé,
Inhabile aux plaiſirs, dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en [vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toûjours en modeles fertile.
C'eſt par là que Moliere illuſtrant ſes écrits
Peut-eſtre de ſon Art eut remporté le prix;
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

* Comedie de Moliere.

Le Comique ennemi des ſoûpirs & des pleurs
N'admet point en ſes vers de tragiques douleurs :
Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place,
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement :
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément :
Que l'Action marchant où la raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Scene vuide :
Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos ;
Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées ;
Et les ſcenes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du Bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air, un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence :
De quel air cet Amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa Maiſtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable,
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime ſur le Theatre un agreable Auteur
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaiſt par la raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiere équivoque,

Qui pour me divertir n'a que la ſaleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornetes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Maſcarades.



CHANT IV.



Ans Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.
Le rhûme à son aspect se change en pleuresie;
Et par lui la migraine est bien-tost phrenesie.
Il quitte enfin la ville en tous lieux detesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté
Le mene en sa maison de superbe structure;
C'estoit un riche Abbé fou de l'architecture.
Le Médecin d'abord semble né dans cet art:
Déja de bâtimens parle comme Mansard:
D'un salon qu'on éleve il condamne la face:
Au vestibule obscur, il marque une autre place;

Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit & mande son Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & se corrige.
Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,
Nostre Assassin renonce à son art inhumain,
Et desormais la regle & l'équierre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.

Son exemple est pour nous un precepte excellent.
Soiez plûtost Maçon, si c'est vostre talent,
Ouvrier estimé dans un art necessaire,
Qu'Ecrivain du commun & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre Art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du mediocre au pire.
Les vers ne souffrent point de médiocre Auteur
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du Lecteur,
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billaine * à regret les endurent. * Fameux Libraire.
Un Fou du moins fait rire & peut nous égaier:
Mais un froid Ecrivain ne sçait rien qu'ennuier.
J'aime mieux Bergerac * & sa burlesque audace, * Cyrano Bergerac Auteur du voyage de la Lune.
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.

Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits promps à crier, merveille!
Tel écrit recité se soûtient à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soûtient pas des yeux le regard penetrant.
On sçait de cent Auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.

Ecoutez tout le monde, assidu consultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussi-tost ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le saluë,
Et poursuit de ses vers les Passans dans la ruë.
Il n'est Temple si saint des Anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de seureté.

Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la raison corrigez sans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un Sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil Ignorant
Par d'injustes dégousts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.

On a beau refuter ses vains raisonnemens :
Son esprit se complaist dans ses faux jugemens,
Et sa foible raison de clarté dépourveuë,
Pense que rien n'échape à sa debile veuë.
Ses conseils sont à craindre, & si vous les croyés,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyés.
Faites choix d'un Censeur solide & salutaire,
Que la raison conduise, & le sçavoir éclaire,
Et dont le crayon seur d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules :
De vostre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux,
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
Trop resserré par l'Art, sort des regles prescrites,
Et de l'Art mesme apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement.
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prestez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en sçavantes leçons vostre Muse fertile
Par tout joigne au plaisant, le solide & l'utile.

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que voſtre ame & vos mœurs peints dans tous vos [ouvrages
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames deſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits
Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scene :
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honneſte exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gemir & m'étaler ſes charmes ;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les ſens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourriſſés-en voſtre ame.
En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.
Fuïés ſur tout, fuiés ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phreneſies.

Un ſublime Ecrivain n'en peut eſtre infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Mediocrité.
Du Merite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale,
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.

Que les vers ne ſoient pas voſtre eternel emploi.
Cultivés vos amis : ſoiés homme de foi.
C'eſt peu d'eſtre agreable & charmant dans un livre;
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.

Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçai qu'un noble Eſprit peut ſans honte & ſans cri-
Tirer de ſon travail un tribut legitime : [me
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommés
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix
Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des loix :
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature,
Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.

La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du Diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe :
Raſſembla les Humains dans les foreſts épars ;
Enferma les cités de murs & de rempars :
De l'aſpect du ſupplice effraia l'inſolence,
Et ſous l'apui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
Delà ſont nés ces bruits receus dans l'Univers,
Qu'aux accens,dont Orphée emplit les mõts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naiſſant produiſit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles.
Du ſein d'un Preſtre émû d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala ſa fureur.
Bien-toſt reſſuſcitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages.
Heſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint haſter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée
Fut à l'aide des vers aux Mortels annoncée,

Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reverées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées,
Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A sa gloire en cent lieux vid dresser des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Bassesse,
Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers soüilla tous les écrits,
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.
Ne vous flétrissés point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuiés ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.
Aux plus sçavãs Auteurs,cõme aux plus grands Guer-
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers. [riers,
Mais, quoi ? dans la disette une Muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un Auteur qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul quand il void les Ménades,

Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le ſuccés d'un Sonnet.

Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiecle,où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards ?
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence.

Muſes , dictés ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les rueles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour lui l'Epigramme aiguize tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur , dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage ,
Soi-mêſme ſe noiant pour ſortir du naufrage :

Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrés,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairés ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide, aux Alpes vous appelle.
Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues ?
Eſt-ce encore en fuiant, qu'ils penſent l'arreſter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſceu l'éviter ?
Que de rampars détruits ! Quede villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace,
Seconder voſtre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.

Mais auſſi pardonnez, ſi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidele,

Quelquefois du bon or, je ſepare le faux,
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les defaux,
Cenſeur un peu facheux, mais ſouvent neceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

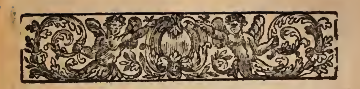


LE
LUTRIN
POEME HEROIQUE.




P. Landry fec.





LE
LUTRIN.

POËME HEROÏQUE.

CHANT PREMIER.



JE chante les combats, & ce Prelat terrible
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'est en vain que le Chantre, appuié d'un vain titre,
Deux fois l'en fit oster par les mains du Chapitre.
Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier,

Muse, redi moi donc, quelle ardeur de vengeance
De ces Hommes-ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?

Et toi fameux Heros, dont la ſage entremiſe
De ce ſchiſme naiſſant débaraſſa l'Egliſe ;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.

Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voioit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oyſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermi-[nes,
Ces pieux Faineans faiſoient chanter Matines,
Veilloient à bien diſner, & laiſſoient, en leur lieu,
A des Chantres gagés le ſoin de loüer Dieu.

Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arreſta prés d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, elle meſme s'admire.
Elle y void par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normans.

Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par tout, des Plaideurs les eſcadrons épars
Faire autour de Themis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde, au ſein du tumulte, une aſſiete tranquille.
Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procez
De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accez.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.

Quoi ? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins ?
J'aurai fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins.
Et cette Egliſe ſeule à mes ordres rebelle
Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle ?
Suis-je donc la Diſcorde ? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes autels ?

A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa teſte énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Treſorier.

Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe Indolence.
C'eſt là que le Prelat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le diſner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gemir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Deeſſe en entrant, qui void la nappe miſe
Admire un ſi bel ordre & reconnoiſt l'***
Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,
Au Prelat ſommeillant, elle adreſſe ces mots.
Tu dors? Prelat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grands flots les benedictions.
Tu dors? attens-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oyſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Eveſché.

Elle dit : & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſoufle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prelat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la benediction.
Tel qu'on void un Taureau, qu'une Gueſpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie :
Le ſuperbe Animal agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prelat, que ce ſonge épouvante,
Querele en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Meſme avant le diſner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidele,
En vain par ſes conſeils ſagement le rapelle :
Lui montre le peril : Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diſner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diſner eſt preſt, vous appelle à l'Office ;
De voſtre dignité ſoûtenés mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous eſtes Prelat ?
A quoi bon ce dégouſt & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-temps, ou Vigile ?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un diſner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainsi dit Gilotin, & ce Ministre sage
Sur table, au mesme instant, fait servir le potage.
Le Prelat void la soupe, & plein d'un saint respect
Demeure quelque temps muët à cet aspect.
Il cede, il disne enfin : mais toûjours plus farouche,
Les morceaux trop hastez se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gemit, & sortant de fureur,
Chez tous ses Partisans va semer la terreur.
On void courir chez lui leurs troupes éperduës :
Comme l'on void marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pygmée altier redoublant ses efforts
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agreable,
Le Prelat radouci veut se lever de table.
Son visage n'a plus cet air si furibon.
Il fait par Gilotin raporter un jambon.
Lui-mesme le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vuide en un instant.
Si-tost que du nectar la troupe est abreuvée,
On dessert : & soudain la nappe estant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à son malheur,
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur.

Illustres

Illustres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez soûtenu par vos pieuses ligues,
Et par qui, maistre enfin d'un Chapitre insensé;
Seul à *Magnificat* je me vois encensé.
Souffrirez-vous toûjours qu'un orgueilleux m'outrage,
Que le Chantre à vos yeux détruise vostre ouvrage,
Usurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à vostre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin mesme encor, ce n'est point un mensonge;
(Une Divinité me l'a fait voir en songe)
L'insolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement poursuivre son discours.
Ses sanglots redoublez en arrestent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baston à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges;
Il sçait de tous les temps les differens usages:
Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chefficier. *

* C'est celui qui a soin des Chapes et de la Cire.

A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs :

Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire :
Ecoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez qui forment sa closture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale structure;
Dont les flancs élargis de leur vaste contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
A peine sur son banc on discernoit le Chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Demon fatal à cette ample machine;
Soit qu'une main la nuit eust hasté sa ruine,
Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnast le destin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
Il falut l'emporter dans nostre Sacristie,
Où depuis trente hyvers sans gloire enseveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.

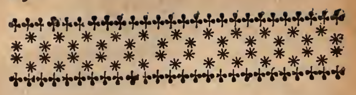
Enten-moi donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille
Viendra d'un crespe noir envelopper la ville :
Il faut que trois de nous sans tumulte, & sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et du Lutrin rompu reünissant la masse,
Aillent d'un zele adroit le remettre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent arrests tu le peux terrasser.
Pour soûtenir tes droits, que le Ciel authorise,
Abisme tout plûtost, c'est l'esprit de l'Eglise.
C'est par là qu'un Prelat signale sa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent estre en usage :
Mais dans Paris, plaidons: c'est là nostre partage.
Tes benedictions dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en son orgueil extrême,
Les répandre à ses yeux, & le benir lui-mesme.

Ce discours aussi-tost frappe tous les esprits;
Et le Prelat charmé l'approuve par des cris:
Il veut que sur le champ dans la troupe on choisisse
Les trois que Dieu destine à ce pieux office.
Mais chacun pretend part à cet illustre emploi.
Le sort, dit le Prelat, vous servira de loi.

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obeït, on se presse d'écrire.
Aussi-tost trente noms sur le papier tracez
Sont au fond d'un bonnet par billets entassez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de chœur prête sa main novice:
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honneste pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire: & Brontin
Est le premier des noms qu'apporte le Destin.
Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On se taist; & bien-tost on void paroistre au jour
Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Est l'unique souci d'Anne son Horlogere.
Ils s'adorent l'un l'autre; & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement:
Mais depuis trois moissons, à leur saint assemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Cet Horloger superbe est l'effroi du cartier,
Et son courage est peint sur son visage altier.

Un des noms reste encor, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les ressasse.
Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
Boirude Sacristain, cher apui de ton Maistre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paraistre?
On dit, que ton front jaune, & ton teint sans couleur
Perdit en ce moment son antique pasleur,
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere
Pour sauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
Aussi-tost on se leve, & l'assemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prelat resté seul calme un peu son dépit,
Et jusques au souper se couche & s'assoupit.





CHANT II.



Cependant cet Oyseau qui prosne
les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas,
La Renommée enfin, d'une course legere,
Va porter la terreur au sein de l'Horlogere:
Lui dit que son Epoux d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste recit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée,
Et trop seure d'un mal, qu'on pense lui celer:
Oses-tu bien encor, Traistre, dissimuler?
Dit-elle, & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée,
Ni ton Epouse enfin toute preste à perir,
Ne sçauroient donc t'oster cette ardeur de courir?

Perfide, si du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle;
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entreprise
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Eglise?
Où vas-tu, cher Epoux? Est-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits?
Quoi? d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur de tout temps facile à tes desirs
N'a jamais d'un moment differé tes plaisirs;
Si pour te prodiguer mes plus tendres caresses
Je n'ai point exigé ni sermens ni promesses;
Si toi seul à mon lit enfin eus toûjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeste départ.

En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-pasmée.
Son Epoux s'en émeut, & son cœur éperdu
Entre deux passions demeure suspendu;
Mais enfin rappellant son audace premiere.

Ma Femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére;
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits;

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire,
Avant que tes faveurs sortent de ma memoire.
Mais ne presume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eust mis ma destinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée:
Et sans nous opposer ces devoirs pretendus,
Nous goûterions encor des plaisirs deffendus.
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'oste pas l'honneur d'élever un Pupitre:
Et toi-mesme donnant un frein à tes desirs,
Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes soûpirs.
Que te dirai-je enfin? c'est le Ciel qui m'appelle:
Une Eglise, un Prelat m'engage en sa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Dissipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint pasle, & la veuë égarée;
La force l'abandonne, & sa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant son visage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage;
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa servante Alizon la rattrape, & la suit.

Les

Les ombres cependant ſur la ville épanduës
Du faiſte des maiſons deſcendent dans les rues :
Le ſoupet hors du chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prevoir,
Au ſortir du conſeil eut ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude,
Il eſt bien-toſt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi ? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche & ſui-nous du moins où l'honneur nous attend.
L'Horloger indigné rougit en l'écoutant.
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.

Il fort au mesme instant, il se met à leur teste.
A suivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreste.
Leur cœur semble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel void leur démarche altiere,
Retire en leur faveur sa paisible lumiere.
La Discorde en soûrit, & les suivant des yeux,
De joie, en les voiant, pousse un cri dans les Cieux,
L'air qui gemit du cri de l'horrible Deesse,
Va jusques dans Cisteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son sejour.
Les Plaisirs nonchalans folastrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embõpoint des Chanoines;
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la sert avec des yeux devots,
Et toûjours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeste recit vient encor la frapper:
Lui conte du Prelat l'entreprise nouvelle.
Aux piez des murs sacrez d'une Sainte Chapelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.

La Discorde en ce lieu menace de s'accroistre.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroistre,
Qui doit y soûlever un peuple de mutins.
Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.

A ce triste Discours, qu'un long soûpir acheve,
La Mollesse en pleurant sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Demon sur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Helas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honnoroient du nom de Faineans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou
d'un Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit : On dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps, quand Flore dans les plai-
nes
Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus. Le Ciel impitoiable
A placé sur leur Trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs : il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir :
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croiois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi,
Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.
J'ai vû dans Saint Denis la reforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux :
Et la Regle déja ſe remet dans Clervaux.
Ciſteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidele ;
Et voici qu'un Lutrin preſt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O Toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits preſteras-tu ton ombre ?

Ah ! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas.... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.





CHANT III.



Ais la Nuit aussi-tost de ses ailes affreuses,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses :
Revole vers Paris, & hastant son retour,
Déja de Monlheri void la fameuse tour.
Ses murs dont le sommet se dérobe à la veuë,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
Et presentant de loin leur objet ennuieux,
Du Passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effraians, mille corbeaux funebres
De ces murs desertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge assuré.
Des desastres fameux ce Messager fidele
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout prest d'en semer le présage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces sauvages lieux.

Aux cris qu'à ſon abord vers le Ciel il envoie,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en fremit :
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oyſeau plein d'allegreſſe
Reconnoiſt à ce ton la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il la ſuit : & tous deux, d'un cours precipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la veuë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle void l'Horloger, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aisée.
Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée,
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place :
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépoſt
L'amas toûjours entier des écrits de Burſoſt.
Quand Boirude, qui void que le peril approche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au meſme inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant :
Et bien-toſt au brazier d'une meſche enflammée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Quand l'Horloger, qui tient les momens precieux;
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,

Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt là qu'il faut demain qu'un Prelat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-meſme ſe courbant s'appreſte à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroiable !
Que du Pupitre ſort une voix effroiable.
Brontin en eſt émû : le Sacriſtain paſlit :
Et l'Horloger commence à regreter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oyſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner l'Horloger paſiſſant.
De ſes ailes dans l'air ſecoüant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il eſteint la lumiere.
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps trẽblotãs leurs genoux s'affoibliſſent,
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent,
Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.

Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu :

Si du veillant Argus la figure effraiante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se presente;
Le jeu cesse à l'instant, l'azile est deserté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.

La Discorde qui void leur honteuse disgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace:
Et malgré la fraieur dont leurs cœurs sont glacez,
S'appreste à reünir ses Soldats dispersez.
Aussi-tost de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un baston noüeux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts,
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.

Lasches, où fuiés-vous? Quelle peur vous abbat?
Aux cris d'un vil Oiseau vous cedez sans combat.
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace?
Que feriez-vous, helas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un Magistrat glacé soûtenir la presence:
Ou d'un nouveau procés, hardi Solliciteur,
Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur?

Croiez-moi, mes Enfans : je vous parle à bon titre.
J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre :
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trébler j'aſſiegeois leurs paſſages.
L'Egliſe eſtoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous ſans argent, ſans appui,
Euſt plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbattus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller voſtre gloire ?
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Voſtre ame à ce penſer de colere murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincele.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appele.
Que le Prelat ſurpris d'un changement ſi prompt
Apprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.

En achevant ces mots, la Deesse guerriere
De son pié trace en l'air un sillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons poussez
Furent presque à tes yeux ouverts & renversez:
Ta valeur arrestant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oyseau sort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tost dans le chœur la Machine emportée
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
Et l'Orgue mesme en pousse un long gemissement.
Que fais-tu Chantre, helas! dans ce triste moment

Tu dors d'un profond sôme,& ton cœur ſans alarmes
Ne ſçait pas qu'on baſtit l'inſtrument de tes larmes.
O ! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil ;
Avant que de ſouffrir qu'on en poſaſt la maſſe ;
Tu viendrois en Apoſtre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teſte au marteau.

Mais déja ſur ton banc la Machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot ;
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.



CHANT IV.



Es Cloches dans les airs de leurs voix
 argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres
 à Matines :
Quand leur Chef agité d'un sommeil effraiant,
Encor tout en sueur, se réveille en criant.
Aux élans redoublez de sa voix douloureuse,
Tous ses Valets tremblans quittent la plume oysseuse.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'est d'un Maistre si saint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à sa garde est commise :
Valet souple au logis, fier Huissier à l'Eglise.
 Quel chagrin, lui dit-il, trouble vostre sommeil ?
Quoi ? voulez-vous au Chœur prevenir le Soleil ?
Ah ! dormez : & laissez à des Chantres vulgaires,
Le soin d'aller si-tost meriter leurs salaires.
 Ami, lui dit le Chantre encor pasle d'horreur,
N'insulte point, de grace, à ma juste terreur.

Meſle plûtoſt ici tes ſoûpirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux:
Quand l'eſprit enyvré d'une douce fumée
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens:
Lorſque du fond caché de noſtre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bluaſtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une teſte ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout heriſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide en ſifflant il s'avance:
Contre moi ſur mon banc, je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain: & fuiant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur,
Le Chantre s'arreſtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effraiez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur,

Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,
Lui defend de parler, sort du lit en furie.
On apporte a l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'oüate molle éclate le tabis ?
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tost d'un bonnet ornant sa teste grise,
Déja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise,
Et hastant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.
O Toi, qui sur ces bords qu'une eau dormãte moüille, *
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille :
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau : *
Muse, préte à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc.
D'abord passe & muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille :
Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.

Homere a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.

La Secchia rapita. Poëme Ital.

Là

Là voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, helas ! trop veritable.
Je le voi ce Dragon tout preſt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prelat, que t'ai-je fait ? Quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuſe ?
Quoi ? meſme dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas ?
O Ciel ! quoi ? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Egliſe, inviſible en ce lieu
Je ne pourrai donc plus eſtre vû que de Dieu ?
Ah ? plûtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'Office,
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voions plus un Chœur, où l'on ne nous void plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moi, Girot. Je veux que mon bras m'en délivre.
Periſſons s'il le faut : mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il alloit terrasser la Machine ennemie :
Lors qu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriste, & le Sonneur Girard
Qui de tout temps pour lui brûlant d'un mesme zele
Gardent pour le Prelat une haine fidele.
A l'aspect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur,
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abbattons, disent-ils, sa superbe machine :
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine,
Et que tantost aux yeux du Chapitre assemblé
Il soit sous trente mains en plein jour acablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Sus donc, allez tous deux, par de saints hurlemens,
Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.
Partez. Mais à ce mot, les Champions paslissent :
De l'horreur du peril leurs courages fremissent.
Ah ! Seigneur ; dit Girard, que nous demandez-vous?
De grace moderez un aveugle couroux.
Nous pourrions réveiller des Châtres & des Moines.
Mais mesme avant l'Aurore éveiller des Chanoines!
Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oseroit tenter ?
Est-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puisse executer ?

Hé ! Seigneur : quand nos cris pourroient du fond des ruës
De leurs appartemens percer les avenuës :
Apeller ces valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et penetrer ces lits au bruit inacceſſibles :
Penſez-vous, au moment que ces Dormeurs paiſibles
De la teſte une fois preſſent un oreiller,
Que la voix d'un Mortel puiſſe les réveiller ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?
Ah ! je voy bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois ſous ſa main beniſſante
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſés les genoux.
Je ſçaurai réveiller les Chanoines ſans vous.
Vien, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele.
Prenons du ſaint Jeudi la bruiante Creſſelle. *
Suy-moi. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.

* Inſtrument dont on ſe ſert le Jeudi ſaint au lieu des Cloches

Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroi, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'Sale.
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Demon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeil-
lent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe bruſle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres
Penſe eſtre au Jeudi ſaint, croit que l'on dit Te-
nebres,
Et déja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoi-meſme fremit de n'avoir point diſné.
Ainſi, lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déploier ſes drapeaux:
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroier,
Et le Batave encore eſt preſt à ſe noier.

Mais en vain dans leurs lits un juste effroi les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquietant
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence,
Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant,
Flate d'un doux espoir son appetit naissant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre desolé lamentant son malheur,
Fait mourir l'appetit, & naistre la douleur.
Le seul Chanoine Evrard d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais on a beau presser, aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce silence profond,
Alain tousse, & se leve, Alain ce sçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois à leu toute la Somme,
Qui possede Abely, qui sçait tout Raconis,
Et mesme entend, dit-on, le Latin d'Akempis.
N'en doutez point, leur dit ce sçavant Canoniste,
Ce coup part, j'en suis seur, d'une main Janseniste,
Mes yeux en sont témoins : j'ai vû moi-mesme hier
Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.

Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire ;
Par ce Ministre adroit tente de le seduire.
Sans doute il aura leu dans son Saint Augustin
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de sa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Consultons sur ce point quelque Auteur signalé.
Voions si des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Estudions enfin, il en est temps encore;
Et pour ce grand projet, tantost dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enseveli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abeli.
Ce conseil impreveu de nouveau les étonne
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en frissonne.
Moi ? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaisant conseil ! non non, songeons à vivre.
Va maigrir, si tu veux, & secher sur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je sçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangez chez moi font ma bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabbaisser,
Mon bras seul sans Latin sçaura le renverser.

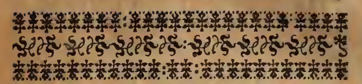
* Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologique. Medulla Theologica.

Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprests ?
Du reste déjeunons, Messieurs, & beuvons frais.
Ce discours, que soûtient l'embonpoint du visage,
Rétablit l'appetit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre sur tout en paroist rassuré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons sur sa ruïne assurer ma vengeance:
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence,
Et qu'au retour tantost un ample déjeuner
Long-temps nous tienne à table, & s'unisse au disner.
Aussi-tost il se leve, & sa Troupe fidele,
Par ces mots attirans sent redoubler son zele.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bien-tost le Lutrin se fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils sappent le pivot qui se deffend en vain.
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
Enfin sous tant d'efforts la Machine succombe,
Et son corps entr'ouvert chancele, éclate, & tombe.

Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un cheſne battu des voiſins Aquilons,
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.



CHANT V.



CHANT V.



L'Aurore cependant d'un juste effroi troublée

Des Chanoines levés void la troupe assemblée,

Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chés Sidrac aussi-tost Brontin, d'un pié fidele,
Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succés,
Et sur un bois détruit bastit mille procés.
L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage;
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chés le Tresorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprevû de l'horrible insolence,
Le Prelat hors du lit impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.

Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'appreste.
L'yvoire trop hasté deux fois rompt sur sa teste,
Et deux fois de sa main le bouïs tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.
Il sort demi paré. Mais déja sur sa porte
Il void de saints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prests pour le servir à deserter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos destins sont, dit-il, écrits chés la Sibylle,
Son antre n'est pas loin. Allons la consulter,
Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit : à ce conseil, où la raison domine,
Sur ses pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tost dans le Temple entend, non sans fremir,
De l'Antre redouté les soupiraux gemir.

Entre ces vieux appuis, dont l'affreuse Grand'Sale
Soûtient l'énorme poids de sa voute infernale,
Est un Pilier fameux des Plaideurs respecté,
Et toûjours de Normans à midi frequenté.
Là sur des tas poudreux de sacs & de pratique
Heurle tous les matins une Sibylle etique :
On l'appelle Chicane, & ce monstre odieux
Jamais, pour l'équité, n'eut d'oreilles ni d'yeux.

La Disette au teint bléme, & la triste Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemissemens.
Sans cesse feüilletant les loix & la Coûtume,
Pour consumer autrui le Monstre se consume,
Et devorant maisons, palais, chasteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence
Themis a veu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou souvent il se dérobe au jour.
Tantost les yeux en feu c'est un Lion superbe,
Tantost humble Serpent il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juste des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuses Loix;
Ses griffes vainement par Pussort * accourcies
Se ralongent déja toûjours d'encre noircies,
Et ses ruses perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le saluë,
Et faisant, avant tout, briller l'or à sa vûë.
Reine des longs procés, dit il, dont le sçavoir
Rend la force inutile, & les loix sans pouvoir.

* *Monsieur Pussort Conseiller d'Estat est celui qui a le plus contribué a faire le Code.*

Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dés mes premiers ans heurtant tous les mortels,
L'encre a toûjours pour moi coulé ſur tes autels.
Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere,
D'un Prelat qui t'implore exauce la priere.
Un Rival orgueilleux de ſa gloire offenſé
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale :
Du Digeſte & du Code ouvre nous le Dédale,
Et montre nous cet art connu de tes Amis
Qui dans ſes propres loix embaraſſe Themis.

La Sibylle à ces mots déja hors d'elle-meſme
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême,
Et pleine du Demon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots etonnans taſche à le repouſſer.
Chantres, ne craignés plus une audace inſenſée.
Je vois, Je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arreſt du Sort :
Et ſur tout évités un dangereux accord.
Là bornant ſon diſcours encor toute écumante,
Elle ſoufle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la ſoif de plaider
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.

Pour tracer à loisir une longue requeste,
A retourner chés soi leur brigade s'appreste.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoist,
Et le Pilier loin d'eux déja baisse & décroist.

Loin du bruit cependant les Chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appetit fougueux par l'objet excité
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pasté.
Par le sel irritant la soif est allumée.
Lorsque d'un pié leger la promte Renommèe
Semant par tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se leve enflammé de muscat & de bile,
Et pretend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deserté,
Lui-mesme est au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique
Ils gagnent les degrez & le Perron antique,
Où sans cesse étalant bons & méchans écrits
Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prelat & sa Troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.

L'un & l'autre Rival s'arrêstant au passage
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux de jalousie épris,
Auprés d'une Genisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pasturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrazés, furieux,
Déja, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard en passant coudoié par Boirude
Ne sçait point contenir son aigre inquietude.
Il entre chés Barbin, & d'un bras irrité
Saisissant du Cirus un volume écarté,
Il lance au Sacristain le tôme épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroiable
Lui raze le visage, & droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene
Tombe aux piés du Prelat sans pouls & sans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empressé,
Se croit frappé du coup dont il le void blessé.
Aussi-tost contre Evrard vingt Champions s'élancent:
Pour soûtenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroiable signal.

Chés le Libraire absent tout entre, tout se mesle,
Les Livres sur Evrard fondent comme la gresle
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme, au hazard, du livre qu'il rencontre.
L'un tiẽt le Nœud d'amour, l'autre en saisit la Montre,
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique,
Les volumes sans chois à la teste jettés
Sur le Perron poudreux volent de toûs costés.
Là, prés d'un Guarini Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre vn la Serre;
O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fustes tirés Almerinde & Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure,
Déja plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure.
D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
Marineau d'un Brebœuf à l'épaule blessé,

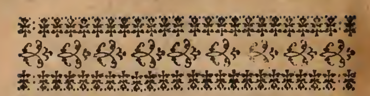
En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pincheſne *in quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint paſle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme, effet prodigieux!)
Tout preſt à s'endormir baaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier dans l'Egliſe aux querelles nouri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſceu l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effraiés une troupe bêlante:
Ou Tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.

Illustre Porte-croix, par qui nostre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine lui seul triomphant du Prelat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non, pour te couvrir de sa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaisseur favorable.
Vien, & sous ce rempart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce G** qui me reste à la main.
A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage:
Le Sacristain boüillant de zele & de courage
Le prend, se cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :
Mais c'est pour l'ébranler une foible tempeste.
Le livre sans vigueur mollit contre sa teste.
Le Chanoine les void de colere embrazé.
Attendés, leur dit-il, Couple lâche & rusé,
Et jugés si ma main aux grands exploits novice
Lance à mes Ennemis un livre qui mollisse.
A ces mots il saisit un vieil *Infortiat*
Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.

Sur l'ais qui le soûtient auprés d'un Avicenne
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve sans effort,
Et sur le Couple pasle, & déja demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroiable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont mesurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
Long-temps, loin du Perron, roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprevûë
Le Prelat pousse un cri qui penetre la nûë.
Il maudit dans son cœur le Demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas.
Mais bien-tost rappellant son antique prouësse
Il tire du manteau sa dextre vangeresse,
Il part, & de ses doigts saintement alongés
Benit tous les Passans en deux files rangés.
Il sçait que l'Ennemi, que ce coup va surprendre,
Desormais sur ses piés ne l'oseroit attendre,
Et déja void pour lui tout le Peuple en courroux
Crier aux Combattans: Profanes, A genoux.
Le Chantre qui de loin void approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage;
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,
Le long des sacrés murs sa brigade le suit,

Tout s'écarte à l'inſtant : mais aucun n'en reéchappe,
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les rattrappe.
Evrard ſeul en un coin prudemment retiré
Se croioit à couvert de l'inſulte ſacré :
Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite.
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine ſurpris de la foudre mortelle
Se dreſſe, & leve en vain une teſte rebelle :
Sur ſes genoux tremblans, il tombe à cet aſpect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
  Dans le Temple auſſi-toſt le Prelat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de ſa ſainte victoire.
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chés eux éperdus, & benis.





CHANT VI.



TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincere aux * Alpes retirée

* La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſperance au front gay l'appuie & la conduit;
Et la bourſe à la main la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.

Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels,
Qui la balance en main regles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs & pleurer mes miſeres?
Ce n'eſt donc pas aſſés, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix,

Que sous ce nom sacré par tout ses mains avares
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares ?
Faudra-t-il voir encor cent Monstres furieux
Ravager mes Estats usurpés à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naissant Empire
Au sortir du Baptesme on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi.
Le Fidele attentif aux regles de sa loi,
Fuiant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
Ces cœurs que les Boureaux ne faisoient point tremir
A l'offre d'une mitre estoient prests à gemir;
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Eglise eut aux yeux des Mortels
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,
Le calme dangereux succedant aux orages,
Une lasche tiedeur s'empara des courages :
De leur zele brulant l'ardeur se ralentît :
Sous le joug des pechés leur foi s'appesantît ;
Le Moine secoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne sceut plus qu'abuser d'un ample revenu,

Et pour toutes vertus fit au dos d'un carosse ;
A costé d'une mitre armorier sa crosse.
L'Ambition par tout chassa l'Humilité,
Dans la crasse du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloistres sacrés la Discorde introduite
Y bastit de mon bien les plus seurs arsenaux,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux :
Envain à ses fureurs j'opposai mes prieres,
L'insolente à mes yeux marcha sous mes Bannieres;
Pour comble de misere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les pechés de discours imposteurs,
Infectant les Esprits d'execrables maximes.
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes;
Une servile Peur tint lieu de Charité.
Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté,
Et chacun à mes piés, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats
Je vins chercher le calme au sejour des frimats ;
Sur ces monts entourés d'une eternele glace,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place:
Mais jusques dans la nuit de mes sacrés Deserts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.

Aujourd'hui mesme encore, une voix trop fidele
M'a d'un triste desastre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple ou * le plus saint des [Rois
Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
L'implacable Discorde & l'infame Mollesse
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir
Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
Soufriras-tu, ma Sœur, une action si noire ?
Quoi ? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theatre honteux ?
Non, non, il faut enfin que ma vangeance éclate.
Assés & trop long-temps l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant sur ces Audacieux,
Vien, aux yeux des Mortels justifier les Cieux.

* S. Louis fondateur de la sainte Chapelle.

Ainsi parle à sa Sœur cette Vierge enflammée,
La grace est dans ses yeux d'un feu pur allumée,
Themis sans differer lui promet son secours,
La flatte, la rassure, & lui tient ce discours.

Chere & divine Sœur, dont les mains secourables
Ont tant de fois seché les pleurs des Miserables,
Pourquoi Toi mesme en proie à tes vives douleurs
Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?

Envain de tes Sujets l'ardeur est ralentie,
D'un ciment eternel ton Eglise est bastie,
Et jamais de l'Enfer les noirs fremissemens
N'en sçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des quereles
Ton nom encor cheri vit au sein des Fideles.
Croi moi, dans ce Lieu-même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne est facile à calmer;
Et pour y rappeller la Paix tant desirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route asseurée.
Preste-moi donc l'oreille, & retien tes soupirs.
Vers ce Temple fameux si cher à tes desirs
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
Est un vaste sejour des Mortels reveré,
Et de Clients soûmis à toute heure entouré.
Là sous le faix pompeux de ma pourpre honorable
Veille au soin de ma gloire un Hõme incomparable,
Ariste dont le Ciel, & Loüis ont fait choix
Pour regler ma balance, & dispenser mes loix.
Par lui dans le Barreau sur mon trône affermie
Je vois heurler envain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus l'Imposteur,
Et l'Orphelin n'est plus devoré du Tuteur.

Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connois assés, Ariste est ton ouvrage.
C'est Toi qui le formas dés ses plus jeunes ans,
Son merite sans tache est un de tes presens.
Tes divines leçons avec le laict sucées
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur pour Toi, brûlant d'un si beau feu
N'en fit point dans le monde un lâche desaveu,
Et son zele hardi toûjours prest à paroistre,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un Cloistre.
Va le trouver, ma Sœur, à ton auguste nom
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison,
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille,
Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arreste Themis. La Pieté charmée
Sent renaistre la joie en son ame calmée.
Elle court chés Ariste, & s'offrant à ses yeux :

Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zele & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage :
Deux puissans Ennemis par elle envenimés,
Dans ces murs autrefois, si saints, si renommés,

A mes sacrés autels font un profane insulte ;
Remplissent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va t'en peindre l'horreur,
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.
Elle sort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeste Fille il reconnoist l'éclat,
Et mande au mesme instant le Chantre & le Prelat.
Muse, c'est à ce coup que mon Esprit timide
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide,
Pour châter par quels soins, par quels nobles travaux ;
Un Mortel sceut fléchir ces superbes Rivaux.
Mais plûtost, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariste, c'est à toi d'en instruire nostre âge.
Seul, tu peux reveler, par quel art tout-puissant,
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïssant.
Tu sçais par quel conseil rassemblant le Chapitre
Lui-mesme, de sa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prelat de ses respects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'instant.
Parle donc : c'est à Toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me suffit pour moi d'avoir sceu, par mes veilles,
Jusqu'au sixiéme Chant pousser ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un second Ilion,

Finiſſons. Auſſi-bien,quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Heros qu'il me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.

Ariſte, c'eſt ainſi, qu'en ce Senat illuſtre
Où Themis par tes ſoins reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient cōbattre en champ clos aux jouſtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte preſence
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche envain ſon diſcours ſur ſa langue égaré.
Envain, pour gagner temps, dans ſes tranſes affreuſes,
Traine d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il heſite, il begaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

FIN.



EPIGRAMME.

Sur une méchante Satire que l'Abbé Kautain avoit faite, & qu'il faisoit courir sous mon nom.

En vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs ouvrages
Ont creu me rendre affreux aux yeux de l'Univers;
Kautain, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.



AUTRE

Contre le meſme.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Kaûtain, pour faire oſter ton nom de mes ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages;
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

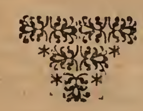
AUTRE.

Contre un Athée.

Alidor aſſis dans ſa chaize,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foi.

EPIGRAMME.

Dans le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Menage,
Qu'il estoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnaud eust fait un ouvrage,
Il en a fait, j'en sçay le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendés... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piece n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout est encor dans ma boutique.



AUTRE.

A Monsieur Racine.

Racine, plain ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophete Des-Marais
Armé de cette mesme foudre
Qui mit le Port-Roial en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë.
Non que ma Muse soûtenuë
De tes judicieux avis
N'ait assés de quoi le confondre:
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Helas! il faut lire Clovis. *

* Poëme de Des-Marais ennuieux à la mort.



REMERCIMENT



REMERCIMENT A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE.



ESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois aujourd'hui est quelque chose pour moi de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu, & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment mesme où je vous en fais mes remercîmens, je ne sçai encore ce que je dois croire. Est-il possi-

ble, Eſt-il bien vrai, que vous m'ayés en effet jugé digne d'eſtre admis dans cette illuſtre Compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choſes merveilleuſes qui ont eſté executées ſous ſon miniſtere ? Et que penſeroit ce grand Homme ? Que penſeroit ce ſage Chancelier qui a poſſedé aprés lui la dignité de voſtre Protecteur, & aprés lequel vous aves jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi meſme ? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voioient aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi celebre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit eſtre receu qui ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, En un mot, ſemblable à vous ? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccede dans la place que vous m'y donnés ? N'eſt-ce pas à un Homme également conſiderable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires ; à un Magiſtrat qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a eſté honnoré de la plus étroite confiance de ſon Prince, non moins ſage,

Mõſieur de Bezõs Conſeiller d'Eſtat.

qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de voſtre ſçavante Aſſemblée, vous n'avés égard ni au rang ni à la dignité: que la politeſſe, le ſçavoir, la connoiſſance des belles lettres ouvrent chés vous l'entrée aux honneſtes gens, & que vous ne croiés point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élevation, en lui ſubſtituant un Poëte celebre, un Ecrivain illuſtre par ſes ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité meſmes d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui ſoit digne de la grace dont vous m'honnorés? Seroit-ce un foible recüeil de Poëſies qu'une temerité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plûtoſt que la beauté des penſées ni la richeſſe des expreſſions? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chef-d'œuvres que vous nous donnés tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les

Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la ſçavante antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoiſſés trop bien la juſte valeur des choſes, pour payer d'un ſi grand prix des ouvrages auſſi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-meſmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi leger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir, & j'oſe me flater que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'emploiaſſe avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles, cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée m'a tenu lieu auprés de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entierement déterminés en ma faveur. Oüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dûſt pour jamais m'interdire l'entrée de voſtre Academie, vous n'avés pas creu qu'il fuſt de voſtre équité, de ſouffrir qu'un Homme deſtiné à

parler de si grandes choses fust privé de l'utilité de vos leçons, ni instruit en d'autre Ecole qu'en la vostre. Et en cela vous avés bien fait voir que lorsqu'il s'agit de vostre auguste Protecteur, quelqu'autre consideration qui vous pust retenir d'ailleurs, vostre zele ne vous laisse plus voir que le seul interest de sa gloire.

Permettés pourtant que je vous desabuse, si vous vous estes persuadés que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de soûtenir en quelque sorte par la beauté du stile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vostres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres, & il n'a jamais conceu de moi une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'apprestent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'eloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plûtost de trop de sincerité que de flaterie, contribuast de son travail & de ses conseils à bien faire mettre en jour, &

dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple la verité de ces actions, qui eſtant ſi peu vrai-ſemblables d'elles-meſmes, ont bien plus beſoin d'eſtre fidelement écrites que fortement exagerées.

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens meſme auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déploier ſur une matiere ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'antiquité, qu'il a lui ſeul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre: Quand ils aſſureront, qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe eſtre, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel oſe lui demander autant de proſperités & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince: Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maiſtreſſe des évenemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins: Quand ils le peindront à la teſte de ſes armées marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroiant les ramparts, bri-

ſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroiſtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité ſous ces ornemens pompeux pourra aiſément eſtre deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice ſe contentant de rapporter fidelement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plûtoſt meſmes que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre, les loix, la diſcipline : Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoûtées à ſon Roiaume, toutes les villes qu'il a conquiſes, tous les avantages, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes ennemis, l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toûjours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe. Quand, dis-je des plumes ſinceres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés

dans l'ordre des temps, & accompagnés de leurs veritables circonstances; Qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis mesmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord; leurs puissances diminuées, leurs Estats resserrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mesmes ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que, l'année mesme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrestienté, il a tout à coup, & lorsqu'ils le publioient entierement épuisé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarente mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourages, & la secheresse de la saison. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faisoit assieger Luxembourg, lui-mesme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuse, ou plûtost par une espece d'enchantement semblable à celui de cette Teste si celebre dans les fables,

dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante où ils avoient mis leur derniere ressource : Que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, cét opiniâtre Ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis si long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-mesme dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous costés, & reduit pour toute vangeance à semer des libelles, à pousser des cris & des injures? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choses? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au mesme temps que ces merveilles s'executoient dans les Pays-bas, nostre armée navale sur la mer Mediterranée, aprés avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies, ensevelissoit sous la ruine de ses Palais & de ses Maisons cette superbe ville plus aisée à détruire qu'à humilier. Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des verités si reconnuës; sur tout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air sim-

ple & naïf & dans ce caractere de sincerité & de vrai-semblance, qu'au defaut des autres choses, je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité mesme, toute ennemie qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son art, sa methode, ses agrémens ; où pourrois-je mieux puiser cet art & ces agrémens que dans la source mesme de toutes les delicatesses, dans cette Academie qui tient depuis si long-temps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de nostre langue? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens étudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux! si par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore! si par mes respects, & par mes sinceres soûmissions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance que j'aurai toute ma vie de l'honneur inesperé que vous m'avés fait.

TABLE

DES NOMS PROPRES

& des principales Matieres.

A.

Ce

L.

M.

O.

P.

FIN.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, en date du 31. Decembre 1683. Signé le Petit. Il est permis au Sieur D*** de faire imprimer divers Ouvrages qu'il a composés, sçavoir *ses Satires, l'Art Poëtique en vers, un Poëme intitulé le Lutrin, plusieurs Dialogues, Discours, & Epistres en vers, & la Traduction de Longin.* Et defenses sont faites à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer ou vendre lesdits ouvrages, pendant l'espace de quinze années, à compter du jour que le precedant Privilege sera expiré, d'autres éditions que de celles qui seront imprimées par ceux qui auront droit dudit Sieur D*** sous peine de trois mille livres d'amende, &c. ainsi qu'il est plus au long contenu dans ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. Janvier 1684 suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roi, du 27. Fevrier 1665.

Signé, C. ANGOT *Syndic.*

Ledit Sieur D*** a cedé son droit de Privilege à DENYS THIERRY.

TRAITÉ
DU
SUBLIME
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

PREFACE.

CE petit traité, dont je donne la traduction au Public, est une piece échapée du naufrage de plusieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'est-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits defectueux, & nous avons perdu le traité des passions, dont l'Auteur avoit fait un livre à part qui estoit comme une suite naturelle de celui-ci. Neanmoins tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ses autres ouvrages. Le nombre n'en estoit pas mediocre. Suidas en conte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'estoient tous ouvrages de critique. Et certainement on ne sçauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient estre autant de chef-d'œuvres

de bon ſens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis, d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas contenté, comme Ariſtote & Hermogene, de nous donner des preceptes tout ſecs & dépoüillez d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut, qu'il reproche à Cecilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile-bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploié toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne, & en parlant du Sublime, il eſt lui-meſme tres-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos & avec tant d'art, qu'on ne ſçauroit l'accuſer en pas-un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon livre cette haute reputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Sçavans, qui l'ont tous regardé comme un des plus precieux reſtes de l'antiquité ſur les matieres de rhetorique. Caſaubon l'appelle un Livre d'or, *voulant marquer par là le poids de ce petit ouvrage, qui malgré ſa petiteſſe peut eſtre mis en balance avec les plus gros volumes.*

Auſſi jamais homme, de ſon temps meſme, n'a eſté plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre qui avoit eſté ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement eſtoit la regle du bon ſens, ſes deciſions en matiere d'ouvrages

passoient pour des arrests souverains, & rien n'estoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, & ne sçauroit se resoudre à parler en stile raisonnable d'un merite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un critique habile. Ce fut un Ministre d'estat considerable: & il suffit, pour faire son eloge, de dire, qu'il fut fort consideré de Zenobie cette fameuse reine des Palmyreniens, qui osa bien se declarer reine de l'orient aprés la mort de son mari Odenat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprés d'elle pour s'instruire dans la langue Grecque. Mais de son Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette reine à soûtenir la qualité de reine de l'orient, qui lui rehaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurelian, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en cousta la vie à nostre Auteur: Mais sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurelian, dont on peut dire, qu'elle a pour jamais flétri la memoire. Comme

cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps-là, le Lecteur ne sera peut-estre pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiscus en a écrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zenobie & de ses alliés ayant esté mise en fuite prés de la ville d'Emesse, Aurelian alla mettre le siege devant Palmyre où cette Princesse s'estoit retirée. Il y trouva plus de resistance qu'il ne s'estoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-semblablement de la resolution d'une femme. Ennuié de la longueur du siege, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une lettre à Zenobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourveu qu'elle se rendist dans un certain temps. Zenobie ajoûte Vopiscus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'estat de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par là donner de la terreur à Aurelian. Voici sa réponse.

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. Personne jusques-ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu, Aurelian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains : comme si tu ne sçavois pas que Cleopatre aima mieux

mourir avec le titre de reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarazins arment pour nous. Les Armeniens se sont declarés en nostre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge, ce que tu dois atrendre, quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabatras de cet orgueil avec lequel, comme maistre absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette Lettre, ajoûte Vopiscus, donna encore plus de colere que de honte à Aurelian. La ville de Palmyre fut prise peu de jours aprés, & Zenobie arrestée, comme elle s'enfuioit chés les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurelian ne voulut pas deshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il reserva donc Zenobie pour le triomphe, & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux-là, continuë cet Historien, le Philosophe Longin fut extrémement regreté. Il avoit esté appellé auprés de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurelian le fit mourir pour avoir écrit la lettre precedente. Car bien qu'elle fust écrite en langue Syriaque, on le soupçonnoit d'en estre l'Auteur. L'Historien Zosime témoigne que ce*

fut Zenobie elle-mesme qui l'en accusa. Zenobie, dit-il, se voiant arrestée rejetta toute sa faute sur ses Ministres qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs écrits si utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoiast au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, souffrit la mort avec une constance admirable jusqu'à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas seulement un habile Rheteur, comme Quintilien & comme Hermogene, mais un Philosophe digne d'estre mis en paralele avec les Socrates & avec les Catons. Son livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractere d'honneste homme y paroist par tout; & ses sentimens ont je ne sçai quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir emploié quelques-unes de mes veilles à débroüiller un si excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir esté entendu jusqu'ici que d'un tres-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin à la sollicitation de Manuce : mais il n'acheva pas cet ouvrage, soit parce que les

difficultés l'en rebuterent, ou que la mort le ſurprit auparavant. Gabriel de Petra à quelque temps de là fut plus courageux, & c'eſt à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et meſme celle de Petra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veüille accuſer un ſi ſçavant Homme d'ignorance, ni établir ma reputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de débroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que ſon ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi bien que les petites notes de Langbaine & de Monſieur le Fevre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'eſtre échapées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'eſtre. A dire vrai je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il eſt aiſé à un Traducteur Latin de ſe tirer d'affaire aux endroits meſme qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec

mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins ſoupçonner d'eſtre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien ſouvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtoſt à ſoi-meſme qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en eſt pas ainſi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'apelle un galimathias dont le Traducteur tout ſeul eſt reſponſable. On lui impute juſqu'aux fautes de ſon Auteur; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, ſans neanmoins qu'il oſe s'en écarter.

Quelque petit donc que ſoit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un mediocre preſent au Public ſi je lui en avois donné une bonne traduction en noſtre langue. Je n'y ai point épargné mes ſoins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une verſion timide & ſcrupuleuſe des paroles de Longin. Bien que je me ſois efforcé de ne me point écarter en pas-un endroit des regles de la veritable traduction: Je me ſuis pourtant donné une honneſte liberté, ſur tout dans les paſſages qu'il raporte. J'ai ſongé qu'il ne s'agiſſoit pas ſimplement ici de traduire Longin: mais de donner au Public un traité du Sublime, qui puſt eſtre utile. Avec tout cela neanmoins il ſe trouvera peut-eſtre des gens qui non ſeulemnet n'approuveront pas

ma traduction ; mais qui n'épargneront pas mesme l'original. Je m'attens bien qu'il y en aura plusieurs qui declineront la jurisdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loüeront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de nostre siecle. Ces Hommes accoûtumés aux débauches & aux excés des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veuë ; ces petits esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons & des Demosthenes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-estre se mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que tres-sublimes, ne laissent pas d'estre simples & naturels, & qui saisissent plûtost l'ame qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque asseurance pourtant que ces Messieurs ayent de la netteté de leurs lumieres : Je les prie de considerer que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Aprenti que je leur offre : mais le chef-d'œuvre d'un des plus sçavans critiques de l'antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tost venir de la foiblesse de leur veuë, que du peu

d'éclat dont elles brillent. Au pis aller je leur conseille d'en accuser la traduction : puis qu'il n'est que trop vrai, que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens originaux ; & je leur declare par avance que, s'il y a quelques defauts, ils ne sçauroient venir que de moi.

Il ne reste plus pour finir cette Preface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere aprés Cecilius qui avoit presque emploié tout son livre à montrer ce que c'est que Sublime, il n'a pas crû devoir rebatre une chose qui n'avoit esté déja que trop discutée par un autre. Il faut donc sçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le stile Sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le Discours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, transporte. Le stile Sublime veut toûjours de grands mots : mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut estre dans le stile Sublime, & n'estre pourtant pas Sublime ; c'est à dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant. Par exemple, le souverain Arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumiere. *Voilà qui est dans le stile Sublime : cela*

n'est pas neanmoins Sublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'un autre ne pust aisément trouver. Mais, Dieu dit: Que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit. *Ce tour extraordinaire d'expression qui marque si bien l'obeïssance de la Creature aux ordres du Createur est veritablement sublime & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant ; & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le discours.*

J'ai raporté ces paroles de la Genese, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en jour, & je m'en suis servi d'autant plus volontiers que cette expression est citée avec éloge par Longin mesme, qui au milieu des tenebres du Paganisme n'a pas laissé de reconnoistre le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus sçavans Hommes de nôtre siecle, qui, quoi qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'est pas apperceu de la beauté de cet endroit, a osé, dis je, avancer dans un livre qu'il a fait pour démontrer la religion Chrestienne, que Longin s'estoit trompé lorsqu'il avoit cru que ces paroles estoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que des personnes non moins considerables par leur pieté que par leur profonde erudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la

Geneſe, n'ont pas eſté de l'avis de ce ſçavant Homme, & dans leur Preface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'eſt l'Eſprit ſaint qui a dicté ce livre, ont allegué le paſſage de Longin, pour monstrer combien les Chreſtiens doivent eſtre perſuadés d'une verité ſi claire, & qu'un Payen meſme a ſentie par les ſeules lumieres de la raiſon.

Au reſte dans le temps qu'on travailloit à cette derniere edition de mon livre, Monſieur d'Acier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il a cherché de nouveaux ſens inconnus juſqu'ici aux Interpretes. J'en ai ſuivi quelques-unes; mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'eſtre trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette veuë que je les ai miſes à la ſuite de mes remarques; Monſieur d'Acier n'eſtant pas ſeulement un homme de tres-grande erudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a eſté diſciple du celebre Monſieur le Fevre pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François, qui

vient

vient de nous donner tout nouvellement celle des trois plus agreables Comedies de Plaute, & qui travaille maintenant à nous faire voir Ariſtophane, Sophocle & Euripide en la meſme langue.




A. Paillet In. et delin.
Vallet Sculp.



TRAITÉ DU SUBLIME OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Preface à tout l'ouvrage.



OUS sçavez bien, mon cher Terentianus, que quand nous leûmes ensemble le petit traité que Cecilius a fait du Sublime; nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet : que les principaux points de cette matiere n'y estoient pas

touchés, & qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est neanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toûjours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moiens ce que nous enseignons se peut acquerir. Cecilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'estoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moiens qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne sçai pourquoi, comme une chose absolument inutile. Aprés tout, cet Auteur peut-estre n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à loüer pour son travail, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulés que j'écrive aussi du Sublime, voions, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matiere quelque observation raisonnable, & dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos Amis. Car, comme un Sage * dit fort bien : ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux ; c'eſt de *faire du bien* & de *dire la verité*.

* Pythagore.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt à dire à un homme inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arreſterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'euſt fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours : que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, & rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration meſlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire, elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du

Sublime; il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Oeconomie* & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite mesme du Discours. Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut; il renverse tout comme un foudre, & presente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable seroit fort inutile pour vous, qui sçavez ces choses par experience, & qui m'en feriez au besoin à moi-mesme des leçons.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui lui sont opposez.

IL faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent, que c'est une erreur de le vouloir reduire en art, &

d'en

d'en donner des preceptes. Le Sublime, disent-ils, naiſt avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul art pour y parvenir, c'eſt d'y eſtre né. Et meſmes, à ce qu'ils pretendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute ſeule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſechereſſe qui les rend maigres & décharnés. Mais je ſoûtiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoi que la nature ne ſe montre jamais plus libre que dans les diſcours ſublimes & pathetiques, il eſt pourtant aiſé de reconnoiſtre qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des regles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toûjours ſuppoſer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que noſtre eſprit a beſoin d'une methode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu, & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule legereté, & qu'on ne ſçait pas leur

donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule impetuosité d'une nature ignorante & temeraire. Nostre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. Demosthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est *d'estre heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sçauroit subsister, qui est de *Sçavoir se conduire avec prudence.* Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours. La nature est ce qu'il y a de plus necessaire pour arriver au Grand : toutefois si l'art ne prend soin de la conduire, c'est une aveugle qui ne sçait où elle va. * * * * * * * * * *

L'Auteur avoit parlé du Stile enflé, & citoit à propos de cela les sottises d'un Poëte tragique, dont voici quelques restes. Voi les Remarques.

Telles sont ces pensées : *Les Torrens de flamme entortillés. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée son joüeur de flûtes*, & toutes les autres façons de parler dont cette piece est pleine. Car elles ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations troublent & gâtent plus un discours, qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de prés & au grand jour, ce qui paroissoit d'abord si terrible devient tout-à-coup

ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un defaut inſupportable dans la Tragedie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal à propos; A plus forte raiſon doit-il eſtre condamné dans le diſcours ordinaire. Delà vient qu'on s'eſt raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxés, *le Jupiter des Perſes*, & les Vautours, *des Sepulcres animés.* On n'a pas eſté plus indulgent pour Calliſthene, qui en certains endroits de ſes écrits ne s'éleve pas proprement, mais ſe guinde ſi haut qu'on le perd de veuë. De tous ceux-là pourtant je n'en vois point de ſi enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, il reſſemble à un homme *qui*, pour me ſervir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour ſoufler dans une petite flûte.* Il faut faire le meſme jugement d'Amphicrate, d'Hegeſias & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne font que niaizer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure.* Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout

d'eſtre accuſez de ſechereſſe ou de peu de force, il arive, je ne ſçai comment, que la plûpart tombent dans ce vice : fondés ſur cette maxime commune ;

Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas moins vicieuſe dans le Diſcours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus ſec qu'un Hydropique.*

Au reſte le defaut du Stile enflé, c'eſt de vouloir aller au delà du Grand. Il en eſt tout au contraire du Puerile. Car il n'y a rien de ſi bas, de ſi petit, ni de ſi oppoſé à la nobleſſe du Diſcours.

Qu'eſt-ce donc que Puerilité? Ce n'eſt viſiblement autre choſe qu'une penſée d'écolier, qui pour eſtre trop recherchée devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant : mais ſur tout ceux qui cherchent avec tant de ſoin le plaiſant & l'agreable. Parce qu'à la fin, pour s'attacher trop au Stile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.

Il y a encore un troiſiéme defaut op-

pofé au Grand, qui regarde le Patheti-que. Theodore l'appelle une *fureur hors de fa'fon* : lors qu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, quand le fujet ne permet que de s'échauffer mediocrement. En effet, on voit tres-fouvent des Orateurs, qui comme s'ils eftoient yvres, fe laiffent emporter à des paffions qui ne conviennent point à leur fujet, mais qui leur font propres & qu'ils ont apportées de l'Ecole: fi bien que comme on n'eft point touché de ce qu'ils difent, ils fe rendent à la fin odieux & infupportables. Car c'eft ce qui arrive neceffairement à ceux qui s'emportent & fe debattent mal à propos devant des gens qui ne font point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les paffions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui eft de ce Froid ou Puerile dont nous parlions, Timée en eft tout plein. Cet Auteur eft affez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime : il

ſçait beaucoup, & dit meſme les choſes d'aſſez bon ſens : ſi ce n'eſt qu'il eſt enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ſes propres defauts, & ſi curieux au reſte d'étaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere Puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples : parce que Cecilius en a déja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand. *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de temps, qu'Iſocrate n'en a emploié à compoſer ſon Panegyrique.* Voilà ſans mentir une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacedemoniens le doivent ceder à Iſocrate : puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire ſon Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui eſtoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve : il dit : *Que c'eſtoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impieté envers le Dieu Hermés autrement Mercure, & pour avoir mutilé ſes ſtatuës. Veu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, qui tiroit ſon nom d'Hermés de pere en fils, ſça-*

Hermés en Grec veut dire Mercure.

voir Hermocrate fils d'Hermon. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'estonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran : que les Dieux permirent qu'il fust chassé de son Royaume par *Dion* & par *Heraclide,* à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclés*, c'est à dire, de *Jupiter* & d'*Hercule.*

Ζεὺς, Διὸς, *Iupiter.* Ἡρακλῆς, *Hercule.*

Mais pourquoi m'arrester aprés Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, sortis de l'Ecole de Socrate ; s'oublient bien quelquefois eux-mesmes, jusqu'à laisser échaper dans leurs écrits des choses basses & puériles. Par exemple ce premier dans le livre qu'il a écrit de la Republique des Lacedemoniens. *On ne les entend, dit-il, non plus parler, que si c'estoient des pierres : ils ne tournent non plus les yeux, que s'ils estoient de bronze : Enfin, vous diriés qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'œil que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'estoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'appeller les prunelles des Vierges pleines de pudeur. Quelle pensée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Coré* qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie aussi une vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des vierges pleines de modestie : veu qu'il n'y a peut-

estre point d'endroit sur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux : & c'est pourquoi Homere, pour exprimer un impudent. *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien*. Cependant Timée n'a pû voir une si froide pensée dans Xenophon, sans la revendiquer comme vn vol qui lui avoit esté fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'estre mariée à un autre ; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain mesme de ses nopces ? Car qui est-ce qui eust voulu faire cela ; s'il eust eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprés, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée ; *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les temples ces monumens de cyprés.* Et ailleurs, à propos des murs ; *Pour ce qui est des murs, dit-il, Megillus, je suis de l'avis de Sparte, de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, *le mal des yeux*. Ceci neanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est : parce que ce

Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & la débauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne faloit pas pour rapporter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſterité.

CHAPITRE IV.

De l'Origine du Stile Froid.

TOUTES ces affectations cependant ſi baſſes & ſi pueriles ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du meſme endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voions-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occaſions à embellir nos Ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela meſme en d'autres rencontres eſt quelquefois cauſe du contraire; comme on le peut aiſément reconnoiſtre dans les *Hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *Plurɩels*. En effet nous montrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir

maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquerons d'abord une connoissance nette & distincte du veritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile: puis qu'enfin de sçavoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut estre que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais par avance, voici peut-estre un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moiens en general pour connoistre le Sublime.

IL faut sçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une chose ait rien de Grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-mesme du Grand. Telles sont les richesses, les dignitez, les honneurs, les empires & tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour

de veritables biens dans l'esprit d'un Sage: puis qu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir méprifer. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possedent. que ceux qui les pouvant posseder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le mesme jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur bastie ordinairement sur de grands mots assemblez au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car tout ce qui est veritablement Sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-mesme, la remplissant de joie & de je ne sçai quel noble orgueil, comme si c'estoit elle qui eust produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon sens & habile en ces matieres nous recitera quelque ouvrage; si aprés avoir oüi cet ouvrage plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit mesme

au dessus de ses paroles : mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne se soûtienne pas ; il n'y a point là de Grand : puis qu'enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, qu'il fait d'abord un effet sur nous auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible de resister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est veritablement Sublime, quand vous voiez qu'elle plaist universellement & dans toutes ses parties. Car lors qu'en un grand nombre de personnes differentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à estre frappé également de quelque endroit d'un discours ; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.



CHAPITRE VI.

Des cinq sources du Grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime : mais ces cinq Sources présupposent, comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere & la plus considerable est *une certaine Elevation d'esprit qui nous fait penser heureusement les choses* : comme nous l'avons déja montré dans nos commentaires sur Xenophon.

La seconde consiste dans le *Pathetique* : j'entens par *Pathetique*, cet Enthousiasme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Au reste à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troisiéme n'est autre chose, que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures sont de deux sortes : les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la noblesse de l'expression*, qui a deux par-

ties, le chois des mots, & la diction elegante & figurée.

Pour la cinquiéme qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand & qui renferme en ſoi toutes les autres, c'eſt *la Compoſition & l'arangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces eſpeces en particulier : mais nous avertirons en paſſant que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathetique. Et certainement s'il l'a fait, pour avoir crû que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un, il ſe trompe: puis qu'il y a des Paſſions qui n'ont rien de Grand, & qui ont meſme quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe: & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe en parlant des Aloïdes. *

* *C'étoient des Geans, qui croiſſoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils ſe mirent en eſtat d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuerent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane.* Odyſſ. lib. xi.

Pour dethroner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Osse sur Pelion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose les panegyriques & tous ces discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par tout du Grand & du Sublime : bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte qu'entre les Orateurs mesme ceux-là communément sont les moins propres pour le Panegyrique, qui sont les plus Pathetiques ; & au contraire ceux qui reüssissent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si Cecilius s'est imaginé que le Pathetique en general ne contribuoit point au Grand, & qu'il estoit par consequent inutile d'en parler ; il ne s'abuse pas moins. Car j'ose dire qu'il n'y a peut-estre rien qui releve davantage un Discours, qu'un beau mouvement & une Passion poussée à propos. En effet c'est comme une espece d'enthousiasme & de fureur noble qui anime l'oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.



CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

BIen que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus considerable, je veux dire cette *Elevation d'esprit naturelle*, soit plûtost un present du Ciel, qu'une qualité qui se puisse acquerir ; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir nostre esprit au Grand, & le tenir toûjours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & genereuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre ; j'ai déja écrit ailleurs que cette Elevation d'esprit estoit une image de la grandeur d'ame : & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voions. Par exemple le silence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyssée. Car ce silence a je ne sçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

C'est dans l'onziéme liv. de l'Odyssée, où Ulysse fait des soûmissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

La premiere qualité donc qu'il faut supposer en un veritable Orateur ; c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet il n'est pas possible qu'un homme qui n'a

toute

toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux ni digne de la Posterité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées qui puissent faire des discours élevez ; & c'est particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. Voiez par exemple ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parmenion, *si j'estois Alexandre j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'estois Parmenion.* N'est-il pas vrai qu'il faloit estre Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description de la Deesse Discorde qui a, dit-il,

La Teste dans les Cieux, & les piés sur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Homere. Hesiode a mis un vers bien different de celui-ci dans son Bouclier ; s'il est vrai que ce Poëme soit

de lui ; quand il dit à propos de la Deesse des tenebres,

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet il ne rend pas proprement cette Deesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire voiés quelle majesté

Iliade l. 5. Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers,
Void d'un roc élevé d'espace dans les airs :
Autant , des Immortels les coursiers intrepides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étenduë de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison , en voiant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut , ils ne trouveroient pas assés d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

Iliade l. 21. *Le ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.*

Et ailleurs.

Iliade l. 20. *L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,*
Pluton sort de son throne, il pâlit, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée:
Ne découvre aux Vivans cet empire odieux:
Abhorré des Mortels , & craint même des Dieux.

Voiez-vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prest à paroistre, & toute la machine du monde sur le point d'estre détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fust en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allegorique : autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la majesté des Dieux. Et pour moi lorsque je voi dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege de Troye, & qu'au contraire, des Dieux mesmes il en fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port asseuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miserables.

Il a donc bien mieux reüſſi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté, & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres : comme dans cet endroit qui a eſté remarqué par pluſieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune :

Iliade l.13. *Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes*
Fait trembler ſous ſes piés & foreſts & montagnes.

Et dans un autre endroit.

Il attelle ſon char, & montant fierement
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes balaines.
L'eau fremit ſous le Dieu qui lui donne la loi,
Et ſemble avec plaiſir reconnoiſtre ſon Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainſi le Legiſlateur des Juifs, qui n'eſtoit pas un Homme ordinaire, ayant fort bien conceu la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles. *Dieu dit : Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit. Que la Terre ſe faſſe, la Terre fut faite.*

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerés pas fâché que je vous rapporte encore ici un paſſage de noſtre Poëte, quand il parle des hommes ; afin

de vous faire voir combien Homere est heroïque lui-mesme, en peignant le caractere d'un Heros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empeschoit de combattre. En cet endroit Ajax ne sçachant plus quelle resolution prendre, s'écrie :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux, Iliad. l. 17.
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Voilà les veritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'estoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : il demande donc en haste que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter mesme. En effet Homere en cet endroit est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des combattans ; car il ne ne se remuë pas avec moins de violence, que s'il estoit épris aussi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles: Iliad. l. 15.
Ou comme on voit un feu, dans la nuit & l'horreur,
Au travers des forests promener sa fureur,
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet que c'est le propre d'un grand Esprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est certain qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier ouvrage, comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. Ajoûtés que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorés souvent par les Heros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long-temps. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

*Ce sont des paroles de Nestor dans l'Odyssée.

**La git le grand Ajax & l'invincible Achille.*
Là de ses ans Patrocle a veu borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

De là vient à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit estoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est dramatique & plein d'action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse; tel-

ſément qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il ſe couche, qui a toûjours ſa meſme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du meſme ton : on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arreſte, ni ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Il n'a plus cette meſme force, & s'il faut ainſi parler, cette meſme volubilité de diſcours ſi propre pour l'action, & mêlée de tant d'imaginations naïves des choſes. Nous pouvons dire que c'eſt le reflus de ſon eſprit,qui comme un grand ocean ſe retire & deſerte ſes rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroiables. Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions de tempeſtes qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulyſſe chez Polypheme, & quelques autres endroits qui ſont ſans doute fort beaux. Mais cette vieilleſſe dans Homere, aprés tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homere ; joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me ſuis étendu là-deſſus ; comme j'ai déja dit : afin de vous faire voir que

les genies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du ſac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyſſe changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits Cochons larmoians.* Il en eſt de meſme des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un pigeon: de la diſette d'Vliſſe qui fut dix jours ſans manger aprés ſon naufrage, & de toutes ces abſurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt que ce ſont d'aſſés beaux ſonges, &, ſi vous voulez, des ſonges de Jupiter meſme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyſſée, c'eſt pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains celebres, quand leur eſprit manque de vigueur pour le Pathetique, s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt ce que fait Homere; quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maiſon d'Vlyſſe. En effet toute cette deſcription eſt proprement une eſpece de Comedie où les differens caracteres des hommes ſont peints.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

De la Sublimité qui se tire des circonstances.

VOions si nous n'avons point encore quelqu'autre moien par où nous puissions rendre un discours Sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toûjours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infaillible pour arriver au Grand, si nous sçavons faire à propos le choix des plus considerables, & si en les liant bien ensemble nous en formons comme un corps. Car d'un costé ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous côtez les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion : mais où son adresse paroist principalement, c'est à choisir de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excés & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soûpire;
Qui joüit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui soûrire.
Les Dieux, dans son bon-heur peuvent-ils l'égaler?



Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir partout mon corps, si-tost que je te vois:
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue, ni de voix,



Un nuage confus se répand sur ma veuë.
Je n'entens plus: je tombe en de douces langueurs;
Et pasle, sans haleine, interdite, éperduë,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.



Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'oüie, la langue, la yeuë, la couleur,

comme ſi c'eſtoient autant de perſonnes differentes,& preſtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée. Elle gele, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage; ou elle eſt entierement hors d'elle-meſme,ou elle va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion,mais que ſon ame eſt un rendés-vous de toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voiés donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos,&ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homere veut faire la deſcription d'une tempeſte, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempeſte. Car par exemple l'Auteur du Poëme des Arimaſpiens *penſe dire des choſes fort étonnantes quand il s'écrie:

O prodige étonnant! ô fureur incroiable!
Des hommes inſensés, ſur de freſles vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux:
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paiſible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'eſprit ſur les flots:
Et les bras étendus, les entrailles émuës,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a perſonne, comme je

* *C'étoient des peuples de Scythie.*

penſe, qui ne voie bien que ce diſcours eſt en effet plus fardé & plus fleuri que grand & ſublime. Voions donc comment fait Homere, & conſiderons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots ſoûlevés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage.
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit.
Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enrichir ſur ce dernier vers, en diſant :

Un bois mince & leger les défend de la mort.

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a renduë baſſe & fleurie, de terrible qu'elle eſtoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plûtoſt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les matelots ; il les repreſente, comme en un tableau, ſur le point d'eſtre ſubmergez à tous les flots qui s'élevent, & imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes, l'image du peril. Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage ; non plus que Demoſthene dans cét endroit

Voy les Remarques.

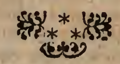
où il décrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit: *Il estoit déja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours de particularitez basses & superfluës, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrê-ter aux petites choses, cela gâte tout, & c'est comme du moëlon ou des platras qu'on auroit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moiens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification*. Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des periodes plus étenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toûjours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou

pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Passion. En effet l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'especes; mais l'Orateur doit sçavoir que pas-une de ces especes n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime: si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ostez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dés que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le chapitre precedent; & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on reünit ensemble: Et voions par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.



CHAPITRE X.

Ce que c'est qu'Amplification.

JE ne ſçaurois approuver la definition que lui donnent les Maiſtres de l'art. L'Amplification, diſent-ils, eſt un *Diſcours qui augmente & agrandit les choſes.* Car cette definition peut convenir tout de meſme au Sublime, au Pathetique & aux Figures; puiſqu'elles donnent toutes au Diſcours je ne ſçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'élevation, au lieu que l'Amplification conſiſte auſſi dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoi le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée: mais l'Amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée generale, eſt *un accroiſſement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'oraiſon, qui remplit le diſcours, & le fortifie, en appuiant ſur ce qu'on a déja dit.* Ainſi elle differe de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la queſtion, Voi les Remarques.

au lieu que l'Amplification ne sert qu'à étendre & à exagerer. *****

La mesme difference, à mon avis, est entre Demosthene & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un auteur Latin. En effet Demosthene est grand en ce qu'il est serré & concis, & Ciceron au contraire en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempeste & à un foudre. Pour Ciceron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement il devore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages; & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste le Sublime de Demosthene vaut sans doute bien mieux dans les exagerations fortes, & dans les violentes passions: quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire l'abondance est meilleure, lors qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agreable dans les esprits. Et certainement un discours diffus

eſt bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraiſons, les Digreſſions, & generalement pour tous ces diſcours qui ſe font dans le Genre demonſtratif. Il en eſt de même pour les hiſtoires, les traitez de Phyſique & pluſieurs autres ſemblables matieres.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POUR retourner à noſtre diſcours, Platon dont le ſtile ne laiſſe pas d'eſtre fort élevé, bien qu'il coule ſans eſtre rapide & ſans faire de bruit, nous a donné une idée de ce ſtile que vous ne pouvés ignorer ſi vous avés lû les livres de ſa Republique. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſageſſe ni de vertu, & qui ſont continuellement plongez dans les feſtins & dans la débauche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de ſolide plaiſir. Ils ſont comme des beſtes qui regardent toûjours en bas, & qui ſont courbées vers la terre. Ils ne ſongent*

qu'à manger, & à repaistre, qu'à satisfaire leurs passions brutales; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.

Au reste ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le negliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illustres qui ont vêcu devant nous. Car c'est le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mesmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prestresse d'Apollon sur le sacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où sort un souffle, une vapeur toute celeste qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De mesme ces grandes beautez que nous remarquons dans les ouvrages des anciens, sont comme autant de sources sacrées d'où il s'éleve des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits mesmes naturellement les moins échauf-

fez : si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportez de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voions-nous qu'Herodote & devant luy Stesichore & Archiloque ont esté grands imitateurs d'Homere. Platon neanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : & j'en donnerois des exemples si Ammonius n'en avoit déja raporté plusieurs.

Au reste on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention & les ouvrages d'autrui. En effet jamais, à mon avis, il n'eust meslé tant de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, passant comme il fait du simple discours à des expressions & à des matieres poëtiques, s'il ne fut venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est à dire à celui qui avoit déja receu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-estre qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas neanmoins de lui servir beaucoup; puis qu'enfin, selon Hesiode,

La noble Jalousie est utile aux Mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combatre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précedés ? puisque dans ces sortes de combats on peut mesme estre vaincu sans honte.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'Imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide mesme, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile Sublime ? Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nostre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous élevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçuë de leur genie. Sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mesmes. Que penseroient Homere

ou Demosthene de ce que je dis, s'ils m'écoutoient, & quel jugement feroient-ils de moi? En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement, rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal, & sur un theatre où nous avons de tels Heros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la posterité fera de nos écrits. Car si un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la derniere posterité.



CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres apellent *Peintures ou Fictions*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au discours. Ce mot d'*Image* se prend en general, pour toute pensée propre à produire une expresion, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque maniere que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré; pour ces discours que l'on fait, *lorsque par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voyons les choses dont nous parlons, & que nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reste vous devez sçavoir que les *Images* dans la Rhetorique, ont tout un autre usage que parmi les Poëtes. En effet le but qu'on s'y propose dans la poësie, c'est l'étonnement & la surprise : au lieu que dans la prose c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

** Mere cruele, arréte, éloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent : je les voy: mon supplice s'appreste.
Quels horribles serpens leur siflent sur la teste?

* Paroles d'Oreste dans Euripide.

Et ailleurs.

Où fuirai-je? Elle vient. Je la voi. Je suis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voiyoit pas les Furies: cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et veritablement je ne sçaurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulierement, & il y a fort bien reüssi. Et mesme en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'estre tragique & relevé, principalement dans les grands sujets : de sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du Poëte.

A l'aspect du peril, au combat il s'anime :
Et le poil herissé, les yeux étincelans,
De sa queuë il se bat les costez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les resnes de ses chevaux.

Pren garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Libye ;
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraichit mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces vers suivans.

Aussitost devant toi s'offriront sept étoiles.
Dresse par là ta course, & suy le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les resnes en main,
De ses chevaux ailez il bat les flancs, agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne , & plus promt qu'un éclair,
Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeste,
Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
Lui montre encor sa route , & du plus haut des Cieux,
Le suit, autant qu'il peut , de la voix & des yeux.
Va par là, lui dit-il : revien : détourne: arreste.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton , qu'elle partage tous ses perils , & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les suivoit dans les Cieux , s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe ; pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de mesme de cet endroit de sa Cassandre qui commence par

Mais ô braves Troyens , &c

Eschyle

Eſchyle a quelquefois auſsi des hardieſſes & des imaginations tout-à-fait nobles & heroïques : comme on le peut voir dans ſa Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort ; s'explique ainſi.

Sur un Bouclier noir ſept Chefs impitoiables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroiables :
Prés d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang, jurent de ſe vanger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reſte, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſsieres & mal polies : Toutefois Euripide, par une noble émulation, s'expoſe quelquefois aux meſmes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la veuë de Bacchus.

Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.

Euripide emploie cette meſme penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant neanmoins.

La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans

ſ

la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant lui-meſme au milieu d'une tempeſte prodigieuſe; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neanmoins pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions raporter à ce propos.

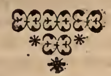
Pour retourner à ce que nous diſions; les *Images* dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui paſſent toute ſorte de créance, au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images*, c'eſt de repreſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & telle qu'elle eſt dans la verité. Car une invention poëtique & fabuleuſe dans une oraiſon traîne neceſſairement avec ſoy des digreſsions groſsieres & hors de propos, & tombe dans une extrême abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs. Ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que quand Oreſte dit dans Euripide :

Toi qui dans les Enfers me veux precipiter,
Deesse, cesse enfin de me persecuter;

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique? C'est qu'outre plusieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'estant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement; mais elles domtent, pour ainsi dire, elles soûmettent l'Auditeur. *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à mesme temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'auteur de ce desordre: c'est fait de ce malheureux; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne lui donne pas le temps de parler.*

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, aprés la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette loi; c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au mesme temps qu'il prouve la chose par raison, il fait une

Image, & par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arreſte naturellement à ce qui brille & éclate davantage ; l'eſprit de l'auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui preſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empeſche d'examiner de ſi prés la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le diſcours. Au reſte il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlez enſemble celui qui a le plus de force, attire toûjours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette Sublimité qui conſiſte dans les penſées, & qui vient, comme j'ai dit, ou *de la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.



CHAPITRE XIV.

Des Figures & premierement de l'Apostrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime : seulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Demosthene veut justifier sa conduite,& prouver aux Atheniens, qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel estoit l'air naturel d'énoncer la chose ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples*

qu'on ne sçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platées. Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il estoit inspiré d'un Dieu, & possedé de l'esprit d'Apollon mesme, il s'écrie en jurant par ces vaillans defenseurs de la Grece. *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la mesme cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il deïfie ces anciens Citoiens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres morts, & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathetique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses auditeurs comme une espece de contre-poison & d'antidote qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur éleve le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir qu'ils ne

doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine; & par tous ces differens moiens renfermez dans une seule figure, il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui pretendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit:

On ne me verra plus affligé de leur joie.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en quelle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoûtez que dans ce serment il ne jure pas, comme Demosthene, par des Hommes qu'il rende immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Atheniens, des sentimens dignes de la vertu de leurs ancestres: veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athe-

niens vaincus, & pour empescher qu'ils ne regardassent d'orenavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De sorte que, comme j'ai déja dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des sermens ; il fait leur éloge ; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre Orateur : il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniés les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Ancestres ont remportées. Afin donc de marcher seurement, il a soin de regler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses ; faisant voir, que mesme dans les plus grands emportemens il faut estre sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancestres, il dit, *ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille prés d'Artemise & de Platées.* Il se garde bien de dire *ceux qui ont vaincu.* Il a soin de taire l'évenement qui avoit esté aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Cheronée ; & prévient même l'auditeur en poursuivant ainsi. *Tous ceux, ô Eschine, qui sont peris en ces rencontres ont esté enterrez*

terrez aux dépens de la Republique, & non pas ſeulement ceux dont la fortune à ſecondé la valeur.

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoûtenir.

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoûtiennent le Sublime, le Sublime de ſon coſté ſoûtient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un diſcours où les Figures ſont emploiées toutes ſeules, eſt de ſoi-meſme ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie. Principalement lors qu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un General d'Armée. Car il conçoit en lui-meſme une certaine indignation contre l'Orateur, & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt meſme à crain-

dre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpece de mépris, il ne s'effarouche entierement: & bien qu'il retienne ſa colere, & ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours, il a toûjours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lorſqu'on ne reconnoiſt point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remede plus merveilleux pour l'empeſcher de paroiſtre, que le Sublime & le Pathetique, parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja raporté. *J'en jure par les manes de ces grands Hommes*, &c. Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la figure dont il ſe ſert? N'eſt-il pas aiſé de reconnoiſtre que c'eſt par l'éclat meſme de ſa penſée? Car comme les moindres lumieres s'évanoüiſſent, quand le Soleil vient à éclairer; de meſme toutes ces ſubtilitez de Rhetorique diſparoiſſent à la veuë de cette grandeur qui les environne de tous coſtez. La meſme choſe à peu prés arrive dans la peinture. En effet, qu'on tire pluſieurs lignes

paralleles ſur un meſme plan, avec les jours & les ombres, il eſt certain que ce qui ſe preſentera d'abord à la veuë, ce ſera le lumineux à cauſe de ſon grand éclat qui fait qu'il ſemble ſortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathetique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de noſtre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage & ſemblent toucher de plus prés nôtre eſprit que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui * peut nier que ces ſortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au diſcours ? *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe*, dit Demoſthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Que peut-on vous apprendre de plus nouveau, que ce que vous voiés ? Un*

homme de Macedoine se rend maistre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. Philippe est-il mort? dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé, que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrez, vous vous feriez bien-tost vous mesme un autre Philippe. Et ailleurs. *Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre mesme, Messieurs, nous découvrira par où Philippe est facile à vaincre.* S'il eust dit la chose simplement, son discours n'eust point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit: au lieu que par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations & de se répondre sur le champ à soi-mesme, comme si c'estoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vrai-semblable. Car le Pathetique ne fait jamais plus d'effet que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naistre. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de réponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion qui fait que sur le champ ils se precipitent de répondre, & de dire ce qu'ils sçavent de

vrai, avant mesme qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus meditez pour des choses dites sur l'heure & dans la chaleur **** Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au Discours que d'en oster les liaisons. En effet un Discours que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soi-mesme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viste que la pensée mesme de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble.* Il en est de mesme de ces paroles d'Euryloque à Ulysse dans Homere.

Voi les Remarques.

Nous avons par ton ordre à pas precipitez
Parcouru de ces bois les sentiers écartez :
Nous avons dans le fond d'une sombre vallée
Découvert de Circé la maison reculée.

Car ces periodes ainsi coupées & prononcées neanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empesche en mesme temps & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait oster où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées entrant par ce moien dans une espece de societé se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut voir dans ce passage de l'oraison de Demosthene contre Midias, où en mesme temps il oste les liaisons de son Discours & mesle ensemble les Figures de Repetition & de Description. *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a esté outragé ne sçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la suite, son discours ne vinst à se relâcher, sçachant bien que l'ordre appartient à un esprit rassis, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion qui n'est en effet ellemesme qu'un trouble & une émotion de l'ame, il poursuit dans la mesme diversité de Figures. *Tantost il le frappe comme ennemi, tantost pour lui faire insulte, tantost avec*

les poings, tantost au visage. Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur presence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempeste. *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoûtumé aux injures. On ne sçauroit exprimer par des paroles l'enormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractere de ces Figures turbulentes : tellement que dans son ordre il y a un desordre, & au contraire dans son desordre il y a un ordre merveilleux. Qu'ainsi ne soit, mettez par plaisir les conjonctions à ce passage, comme font les Disciples d'Isocrate. *Et certainement il ne faut pas oublier, que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choses, premierement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix mesme, &c....* Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moien des liaisons, vous verrez que d'un Pathetique fort & violent, vous tomberez dans une petite afeterie de langage qui n'aura ni pointe ni éguillon, & que toute la force de vostre discours s'éteindra aussitost d'elle-mesme. Et comme il est certain, que si on lioit le corps d'un

homme quicourt, on lui feroit perdre toute sa force ; de mesme si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, vous lui ostez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la mesme violence, qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la Transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours.* Et cette Figure porte avec soi le caractere veritable d'une passion forte & violente En effet, voiez tous ceux qui sont émûs de colere, de fraieur, de dépit, de jalousie, ou de quelqu'autre passion que ce soit : car il y en a tant que l'on n'en sçait pas le nombre; leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tost un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur pre-

miere resolution. La passion en eux est comme un vent leger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de costé & d'autre: si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni suite dans leur discours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, se servent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorsqu'il ressemble si fort à la Nature, qu'on le prend pour la nature mesme; & au contraire la Nature ne reüssit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voions un bel exemple de cette transposition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainsi aux Ioniens. *En effet nos affaires sont reduites à la derniere extremité, Messieurs. Il faut necessairement que nous soions libres ou esclaves, & esclaves miserables. Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut sans differer embrasser le travail & la fatigue, & acheter vostre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eust voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eust parlé. *Messieurs. Il est maintenant temps d'embrasser le travail & la fatigue: Car enfin nos affaires sont reduites à la der-*

niere extremité, &c. Premierement donc il transpôze ce mot *Messieurs*, & ne l'insere qu'immediatement aprés leur avoir jetté la fraieur dans l'ame : comme si la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter : *En effet nos affaires sont reduites à la derniere extremité* ; afin qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte : mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir estre separées.

Demosthene est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répanduës avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en saoule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroistre que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'Auditeur, par les dangereux détours de ses longues transpositions. Assés souvent donc il suspend sa premiere pen-

ſée, comme s'il affectoit tout exprés le deſordre: & entremeſlant au milieu de ſon diſcours pluſieurs choſes differentes qu'il va quelquefois chercher, meſme hors de ſon ſujet, il met la fraieur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce diſcours va tomber, & l'intereſſe malgré lui dans le peril où il penſe voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, diſant à propos ce qu'il y avoit ſi long-temps qu'on cherchoit; par cette tranſpoſition également hardie & dangereuſe, il touche bien davantage que s'il euſt gardé un ordre dans ſes paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me diſpenſerai d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diverſités de cas, Collections, Renverſemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui eſtant comme vous ſçavez extrémement fortes & vehementes, peuvent beaucoup ſervir par conſequent à orner le diſcours, & contribuënt

en toutes manieres au Grand & au Pathetique. Que dirai-je des changemens de cas, de temps, de personnes, de nombre, & de genre ? En effet qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression ? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre ; ces Singuliers dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

Aussi-tost un grand Peuple accourant sur le port,
Ils firent de leurs cris retentir les rivages.

Et ces Singuliers sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle.

Hymen, funeste Hymen tu m'as donné la vie:
Mais dans ces mesmes flancs où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres;
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

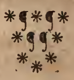
Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne ; c'est à sçavoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de

l'autre. Cependant par le moien de ce nombre ainſi répandu & multiplié en differens pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'eſt par un meſme pleonaſme qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpedons & les Hectors paroiſtre.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon à propos des Atheniens, que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne ſont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la frequentation des nations étrangeres, qui habitons une meſme ville, &c.*

En effet tous ces Pluriels ainſi ramaſſés enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagerer, & dans la paſſion ; c'eſt à dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes ou de pluſieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon ſophiſte.



CHAPITRE XX.

Des Pluriels reduits en Singuliers.

ON peut aufsi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chofe de fort grand. *Tout le Peloponefe*, dit Demofthene, *eftoit alors divifé en factions*. Il en eft de mefme de ce paffage d'Herodote. *Phrynicus faifant reprefenter fa Tragedie intitulée la Prife de Milet, tout le Theatre fe fondit en larmes*. Car de ramaffer ainfi plufieurs chofes en une, cela donne plus de corps au difcours. Au refte je tiens que pour l'ordinaire c'eft une mefme raifon qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet foit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une feule chofe vous en fafsiés plufieurs : foit qu'en ramaffant des Pluriels dans un feul nom Singulier qui fonne agreablement à l'oreille, de plufieurs chofes vous n'en fafsiez qu'une, ce changement impreveu marque la pafsion.



CHAPITRE XXI.

Du changement de Temps.

IL en est de mesme du changement de Temps : lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit presentement : parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure mesme. *Un Soldat,* dit Xenophon, *estant tombé sous le cheval de Cyrus, & estant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se démene & secoüe son maistre. Cyrus tombe.* Cette Figure est fort frequente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Personnes.

LE changement de Personnes n'est pas moins pathetique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-mesme au milieu du peril.

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle,
Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle:

Que rien ne les ſçauroit ni vaincre ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.

Et dans Aratus.

Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.

Cela ſe void encore dans Herodote. *A la ſortie de la ville d'Elephantine,* dit cet Hiſtorien, *du coſté qui va en montant, vous rencontrerez d'abord une colline, &c. Delà vous deſcendrez dans une plaine: Quand vous l'aurez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours vous arriverez à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voiez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend voſtre eſprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faiſant plûtoſt voir qu'entendre. Toutes ces choſes ainſi pratiquées à propos, arreſtent l'Auditeur, & lui tiennent l'eſprit attaché ſur l'action preſente. Principalement lorſqu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en general, mais à un ſeul en particulier.

Tu ne ſçaurois connoiſtre au fort de la meſlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.

Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces Apoſtrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Transitions impreveuës.

IL arrive aussi quelquefois qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joüe son personnage : & cette Figure marque l'impetuosité de la Passion.

Mais Hector de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses soldats, de quitter le pillage :
De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux
Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
Moi-mesme dans son sang j'irai laver sa honte.

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre, & met tout d'un coup, & sans avertir, cette menace precipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet son discours auroit langui s'il y eust entremeslé : *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition impreveuë il previent le Lecteur, & la Transition est faite avant que le Poëte mesme ait songé qu'il la faisoit. Le veritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, & que l'occasion qui se presente ne permet

pas de differer : lorſque ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hecatée. *Ce Herant aiant aſſés peſé la conſequence de toutes ces choſes, il commande aux Deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que ſi je n'eſtois plus au monde. Vous eſtes perdus, & vous me forcerez bientoſt moi-meſme d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple.* Demoſthene dans ſon oraiſon contre Ariſtogiton a encore emploié cette Figure d'une maniere differente de celle-ci, mais extrémement forte & pathetique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer inſolemment les choſes les plus ſaintes? Un ſcelerat, dis-je, qui .... O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pû arreſter ton audace effrenée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laiſſe là ſa penſée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux differentes perſonnes. *Qui..., O le plus méchant de tous les hommes!* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce meſme diſcours qu'il ſembloit avoir laiſſé là ; il touche bien davantage, & fait une bien plus forte impreſſion. Il en eſt de meſme de cet

emportement de Penelope dans Homere, quand elle void entrer chez elle un Heraut de la part de ſes Amans.

De mes fâcheux Amans miniſtre injurieux,
Heraut, que cherches-tu ? Qui t'amene en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'inſtant le feſtin ſe prepare ?
Faſſe le juſte Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Conſumez de ſon fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme eſtoit Ulyſſe ? &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Periphraſe.

IL n'y a perſonne, comme je croy, qui puiſſe douter que la Periphraſe ne ſoit encore d'un grand uſage dans le Sublime. Car, comme dans la Muſique le ſon principal devient plus agreable à l'oreille, lorſqu'il eſt accompagné de ces differentes parties qui lui répondent : De meſme la Periphraſe tournant à l'entour du mot propre, forme ſouvent par rap-

port avec lui une consonance & une harmonie fort belle dans le discours. Sur tout lors qu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé ', mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funebre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tous glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont reconduits hors de ce monde.* Premierement il appelle la mort, *ce fatal voyage.* Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique que leur païs leur avoit preparée exprés, pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choses ne contribuent que mediocrement à relever cette pensée? Avoüons plûtost que par le moien de cette Periphrase melodieusement répanduë dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. De mesme Xenophon. *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vostre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nés pour la guerre; c'est qu'il n'y a rien qui vous*

touche plus ſenſiblement que la loüange. Au lieu de dire : *Vous vous addonnez au travail*, il uſe de cette circonlocution ; *Vous regardez le travail, comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et étendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & releve beaucoup cet eloge. Cette Periphraſe d'Herodote me ſemble encore inimitable. *La Deeſſe Venus, pour châtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya la maladie des Femmes.**

*Voy les Remarques.

Au reſte, il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Periphraſe, pourvû qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſi-toſt elle languit, & a je ne ſçai quoi de niais & de groſsier. Et c'eſt pourquoi Platon qui eſt toûjours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois meſme un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a eſté raillé pour avoir dit dans ſa Republique. *Il ne faut point ſouffrir que les richeſſes d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une ville.* S'il euſt voulu, pourſuivent-ils, introduire la poſſeſsion du bétail ; aſſurément qu'il auroit dit par la meſme raiſon, *les richeſſes de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit en general

suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus Pathetique: or le Pathetique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre: Voions si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde l'expression. Or que le choix des grands mots & des termes propres, soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par consequent il seroit inutile de s'arrester. En effet, il n'y a peut-estre rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force, & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix

des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautez éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflûre de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de meſme que ſi vous appliquiez un grand maſque de Theatre ſur le viſage d'un petit enfant; ſi ce n'eſt à la verité dans la Poëſie * * * * * * * *

L'Auteur aprés avoir montré combien les grands mots sont impertinens dans le Stile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le Stile noble. Voi les Remarques.

Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne ſçai pourquoi, & qui me ſemble au contraire fort à loüer pour ſa juſteſſe, & par ce qu'il dit beaucoup. *Philippes*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la neceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir.* En effet un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe, & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie Ajoûtés qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un Homme qui, pour s'agrandir, ſouffre ſans peine, & meſme avec plaiſir, des

indignitez, ces termes, *Boire les affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de mesme de cette expression d'Herodote, *Cleomene estant devenu furieux, il prit un coûteau dont il se hacha la chair en petits morceaux ; & s'estant ainsi déchiqueté luimesme, il mourut.* Et ailleurs, *Pithés demeurant toûjours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eust esté haché en pieces.* Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse, & renferment neanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHAPITRE XXV.

Des Metaphores.

POUR ce qui est du nombre des Metaphores, Cecilius semble estre de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une seule chose. Mais Demosthene nous doit encore ici servir de regle. Cet Orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut emploier plusieurs à la fois ; quand les Passions, comme un torrent

rent rapide, les entraînent avec elles necessairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux, dit-il quelque part, ces lâches Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débauche ont autrefois vendu à Philippe nostre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre: qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette regle où les anciens Grecs faisoient consister toute leur felicité; de ne souffrir point de maistre.* Par cette foule de Metaphores, prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traistres. Neanmoins Aristote & Theophraste, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y aporter ces adoucissemens, *Pour ainsi dire. Pour parler ainsi. Si j'ose me servir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent-ils, l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de leur avis. Mais je soûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Metaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les emploier qu'à propos: je veux dire, dans

les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique par leur violence & leur impetuosité emportent naturellement, & entraînent tout avec eux; ils demandent necessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

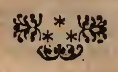
Et mesmes pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses qu'une foule de Metaphores continuées. C'est par elles que nous voions dans Xenophon une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. Platon neanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teste *une Citadelle.* Il dit que le cou est *un Isthme, qui a esté mis entre elle & la poitrine.* Que les vertebres sont, *comme des gonds sur lesquels elle tourne.* Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.* Que la langue est *le Juge des saveurs.* Que le Cœur est *la source des veines, la fontaine du sang qui delà se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous*

costez. Il apelle les Pores, *des ruës étroites. Les Dieux*, pourſuit-il, *voulant ſoûtenir le battement du cœur, que la veuë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colere qui eſt de feu; lui cauſent ordinairement; ils ont mis ſous lui le poumon dont la ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflammée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions.* Il appelle la Partie concupiſcible *l'appartement de la Femme*; & la Partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* Il dit que la Rate eſt *la cuiſine des inteſtins, & qu'eſtant pleine des ordures du foie, elle s'enfle & devient bouffie. Enſuite*, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur ſert comme de rempart & de défenſe contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée qui entoure doucement le corps.* Il dit que le Sang eſt *la paſture de la chair. Et afin*, pourſuit-il, *que toutes les parties puiſſent recevoir l'aliment; ils y ont creusé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur, comme de leur ſource, puiſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reſte quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénoüent com-*

me les cordages d'un vaiſſeau, & qu'ils laiſſent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres enſuite, de la meſme force : mais ce que nous avons dit ſuffit pour faire voir, combien toutes ces Figures ſont ſublimes d'elles-meſmes : combien, dis-je, les Metaphores ſervent au Grand, & de quel uſage elles peuvent eſtre dans les endroits pathetiques, & dans les deſcriptions.

Or que ces Figures, ainſi que toutes les autres elegances du diſcours, portent toûjours les choſes dans l'excés ; c'eſt ce que l'on remarque aſſez ſans que je le diſe. Et c'eſt pourquoi Platon meſme n'a pas eſté peu blâmé, de ce que ſouvent, comme par une fureur de diſcours, il ſe laiſſe emporter à des Metaphores dures & exceſſives, & à une vaine pompe allegorique. *On ne concevra pas aiſément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit eſtre de meſme d'une ville comme d'un vaſe, où le vin qu'on verſé, & qui eſt d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en ſocieté avec une autre Divinité ſobre qui le chaſtie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une Divinité ſobre*, & de ſe ſervir du terme de *châtier* pour temperer : En un mot de s'étudier ſi fort à ces petites fineſſes, cela ſent, diſent-ils, ſon Poëte qui n'eſt pas lui-meſme trop

ſobre. Et c'eſt peut-eſtre ce qui a donné ſujet à Cecilius de decider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias : que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimaſt Lyſias plus que ſoi-meſme, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias: ſi bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs , qui ne ſont pas des deciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. De fait accuſant Platon d'eſtre tombé en pluſieurs endroits , il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé,& qui n'a point de défauts; ce qui bien loin d'eſtre vrai, n'a pas meſme une ombre de vrai-ſemblance. Et en effet où trouverons-nous un Ecrivain qui ne peche jamais , & où il n'y ait rien à reprendre.



CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit preferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ESTRE ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en general, sçavoir lequel vaut mieux soit dans la prose, soit dans la poësie, d'un Sublime qui a quelques defauts, ou d'une Mediocrité parfaite & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dément point : & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions estant naturelles à nostre sujet, il faut necessairement les resoudre. Premierement donc je tiens pour moi qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Mediocre. En effet dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse : & il en est de mesme du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si prés, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quel-

que chose. Au contraire il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & mediocre faſſe des fautes. Car comme il ne ſe hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toûjours en ſeureté, au lieu que le Grand de ſoi-meſme, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau paſſe viſte, & s'écoule bientoſt de noſtre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je ſois peut-eſtre l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins; j'eſtime aprés tout que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes & de petites negligences qui leur ſont échapées : parceque leur eſprit qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arreſter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoûtienne pas également par tout, quand ce ne feroit qu'à cauſe de

ſa grandeur l'emporte ſur tout le reſte. Qu'ainſi ne ſoit, Apollonius celui qui a compoſé le poëme des Argonautes, ne tombe jamais : & dans Theocrite, oſté quelques endroits, où il ſort un peu du caractere de l'eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux eſtre Apollonius ou Theocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratoſthene eſt un poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthene eſt plus grand poëte qu'Archiloque, qui ſe broüille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs endroits de ſes écrits : mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin, dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut ? Et meſme pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtoſt d'eſtre Bacchylide, que Pindare? ou pour la Tragedie, Ion ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet ceux-là ne ſont jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'elegance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal àpropos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois

y a-t-il un homme de bon ſens qui daignaſt comparer tous les ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthene.

QUE ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un ouvrage par le nombre plûtoſt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez; il s'enſuivra qu'Hyperide doit eſtre entierement préferé à Demoſthene. En effet, outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un degré éminent, ſemblable à ces Athletes qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'Exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas-un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet il a imité Demoſthene en tout ce que Demoſthene a de beau, excepté pourtant dans la compoſition & l'arangement des paroles. Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias. Il ſçait adoucir, où il faut, la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un meſme air comme Demoſthe-

ne. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a dans ſa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ſes ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe mocquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'Ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toûjours où il viſe. Au reſte il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une flexibilité admirable pour les digreſſions, il ſe détourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une oraiſon funebre qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſçai ſi pas-un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire Demoſthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtile. Il a quelque

chose de dure, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'estre plaisant, il se rend ridicule, plûtost qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant qu'il tâche d'en approcher. Cependant parce qu'à mon avis, toutes ces beautez qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand: qu'on y voit pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'esprit qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame, personne n'a jamais esté fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. Au lieu que Demosthene ayant ramassé en soi toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette addresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en lui, cette force & cette vehemence dont jamais personne n'a sceu approcher: Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares presens qu'il avoit receus des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualitez humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les siecles: les laissant comme abbatus & éblouïs,

pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement éleyé au deſſus d'eux, qu'il repare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement, il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'eſtre point émû des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

De Platon, & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain.

POUR ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il ſurpaſſe Lyſias non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautez. Je dis plus, c'eſt que Platon n'eſt pas tant au deſſus de Lyſias, par un plus grand nombre de beautés, que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces Eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe delicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raiſon. C'eſt que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe

& de vile condition : mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour eſtre ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete qui ne doit reſpirer que la gloire. C'eſt pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une paſſion invincible, pour tout ce qui nous paroiſt de plus grand & de plus divin. Auſſi yoions-nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte étenduë de l'eſprit humain. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les cieux, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de reflexion ſur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours, que de grand & d'illuſtre, il peut connoiſtre par là, à quoy nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile meſme pour noſtre uſage : mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout. Nous ne ſommes pas fort étonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée, conſerver long-temps ſa lumie-

re pure : mais nous ſommes frappés d'admiration quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouïſſent en naiſſant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature que ces fournaizes du mont Etna qui quelquefois jette du profond de ſes abyſmes,

Pind. Pith. I. *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

De tout cela il faut conclure, que ce qui eſt utile & meſme neceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien de merveilleux, comme eſtant aiſé à acquerir; mais que tout ce qui eſt extraordinaire eſt admirable & ſurprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

A L'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'Utile & le Neceſſaire, il faut avoüer, qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point eſté exempts de fautes, ils avoient neanmoins quelque choſe de ſurnaturel & de

divin. En effet d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éleve presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut estre repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes qui sont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs defauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre, ni la milliéme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siecles, & personne jusqu'ici, n'a esté en estat de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vrai-semblablement ils conserveront toûjours.

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépoüillez au printemps refleurir.

On me dira peut-estre qu'un colosse qui a quelques defauts n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë achevée, comme

par exemple, le Soldat de Polyclete. * A cela je répons, que dans les ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achevement que l'on considere : au lieu que dans les ouvrages de la Nature, c'est le Sublime & le prodigieux. Or, discourir, c'est une operation naturelle à l'homme. Ajoûtez que dans une statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance : mais dans le discours on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Toutefois pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'est le devoir de l'Art d'empescher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute élevation à la longue se soûtienne, & garde toûjours un ton égal, il faut que l'Art vienne au secours de la Nature : parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons creu estre obligez de dire sur les questions qui se sont presentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

* Le Doryphore petite statuë de Polyclete.



CHAP.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POUR retourner à noſtre Diſcours, les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point ***** **********************

*Cet endroit eſt fort defectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures manque tout entier.

Telle eſt cette Hyperbole. *Suppoſé que voſtre eſprit ſoit dans voſtre Teſte, & que vous ne le fouliez pas ſous vos talons.* C'eſt pourquoi il faut bien prendre garde juſqu'où toutes ces Figures peuvent eſtre pouſſées : parce qu'aſſez ſouvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'eſt comme une corde d'arc qui pour eſtre trop tenduë ſe relâche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainſi Iſocrate dans ſon Panegyrique, par une ſotte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphaſe, eſt tombé, je ne ſçai comment, dans une faute de petit Ecolier. Son deſſein dans ce Panegyrique, c'eſt de faire voir que les Atheniens ont rendu plus de ſervice à la Grece, que

ceux de Lacedemone : & voici par où il debute. *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites; & les petites grandes : qu'il sçait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroistre vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacedemoniens & des Atheniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general : que celles-là sont les meilleures qui sont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toûjours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. *Les Siciliens estant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux sur tout qui s'estoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du sang de ces miserables : & neanmoins toute bourbeuse &*

toute sanglante qu'elle estoit, ils se battoient pour en boire. Il est assez peu croiable que des hommes boivent du sang & de la bouë, & se battent mesme pour en boire: & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de mesme de ce que dit Herodote de ces Lacedemoniens qui combattirent au Pas des Thermopyles. *Ils se defendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents: jusqu'à ce que les Barbares, tirant toûjours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes se defendent avec les mains & les dents contre des gens armez, & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis: Cela ne laisse pas neanmoins d'avoir de la vraisemblance: parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole; mais que l'Hyperbole semble naistre du sujet mesme. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remede infaillible, pour empêcher que les hardiesses ne choquent; c'est de ne les emploier que dans la passion, & aux endroits à peu prés qui semblent les demander. Cela est si

vrai que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mesmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vrai-semblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet le Rire est une passion de l'ame causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poëte Comique : *Il possedoit une terre à la campagne qui n'estoit pas plus grande qu'une Epistre de Lacedemonien.*

Au reste on se peut servir de l'Hyperbole aussi bien pour diminuer les choses, que pour les agrandir : Car l'Exageration est propre à ces deux differens effets : & le *Diasyrme*, qui est une espece d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exageration d'une chose basse & ridicule.



CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquiéme à examiner : c'est à sçavoir la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pû apprendre : Nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument necessaire à nostre sujet ; Comme par exemple : que l'Harmonie n'est pas simplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir : mais que dans les instrumens mesme inanimés c'est un moien merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voions-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent & les remplit de fureur, comme s'ils estoient hors d'eux-mesmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le

mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes, mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mesmes : neanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voions, ils causent à l'ame un transport, & un ravissement admirable. Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien, n'estant, s'il faut parler ainsi, que des sons bastards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit : qui remuë tout à la fois tant de differentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautez, & d'elegances avec lesquelles nostre ame a comme une espece de liaison & d'affinité : qui par le mélange & la diversité

des sons insinuë dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mesmes de l'Orateur, & qui bastit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en soi, & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout temps les ravir, & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une verité si universellement reconnuë, & l'experience en fait foi. *

Au reste il en est de mesme des Discours que des corps qui doivent ordinairement leur principale excellence, à l'assemblage, & à la juste proportion de leurs membres: De sorte mesme qu'encore qu'un membre separé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime estant divisées, le Sublime se dissipe entierement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la periode leur donne du son & de l'emphase. C'est pour-

* L'Auteur pour donner ici un exemple de l'arrangement des paroles, raporte un passage de Demosthene. Mais comme ce qu'il en dit est entierement attaché à la Langue Grecque, je me suis contenté de le traduire dans les Remarques. Voy les Remarques.

quoi on peut comparer le Sublime dans les periodes à un festin par écot auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on void beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains qui n'estant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué neanmoins; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes & fort peu élegantes. En effet ils se soûtiennent par ce seul arrangement de paroles qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix: Si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques endroits,& Euripide en plusieurs, comme nous l'avons déja suffisamment montré. Ainsi quand Hercule dans cet Auteur aprés avoir tué ses enfans dit;

Tant de maux à la fois sont entrez dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moien de ce tour qui a quelque chose de musical & d'harmonieux: Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de sa periode, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que dans le sens de ses pensées. De mesme, dans sa

Tragedie intitulée Dircé emportée par un taureau.

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :
Et courant en tous lieux où sa rage le meine,
Traîne aprés soi la femme , & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la verité : mais il faut avoüer que ce qui lui donne plus de force , c'est cette harmonie qui n'est point precipitée , ni emportée comme une masse pesante : mais dont les paroles se soûtiennent les unes les autres , & où il y a plusieurs pauses. En effet ces pauses sont comme autant de fondemens solides sur lesquels son discours s'appuie & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la Mesure des Periodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus ; & qui se prononcent viste , tels que sont les Pyrriques , les Trochées & les Dichorées qui ne sont bons que pour la danse. En effet toutes ces sortes de piés & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément qui a toû-

jours le meſme tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire ; c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arreſtent point au ſens des paroles, & ſont entraînés par le chant : De meſme ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naiſtre du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prevoit d'ordinaire cette cheute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le previent, marquant, comme en une danſé, la chute avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes breves, eſtant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux, aux endroits où ils ſe dés-uniſſent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je defens neanmoins de trop couper les periodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juſte étenduë, mais de celles qui ſont trop petites,

& comme mutilées. En effet de trop couper ſon ſtile, cela arreſte l'eſprit ; au lieu que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en meſme temps apparoiſt des periodes trop longues, & toutes ces paroles recherchées, pour alonger mal à propos un diſcours, ſont mortes & languiſſantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des térmes.

UNE des choſes encore qui avilit autant le Diſcours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voions dans Herodote une deſcription de tempeſte, qui eſt divine pour le ſens : mais il y a meſlé des mots extrémement bas ; comme quand il dit : *La mer commençant à bruire.* Le mauvais ſon de ce mot *bruire* fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il, en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent diſperſez par la tempeſte firent une fin peu agreable.* Ce mot *balotter* eſt bas ; & l'epithete de *peu agreable* n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De meſme l'Hiſtorien Theopompus a

fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs : mais il a tout gasté par la bassesse des mots qu'il y mesle. *Y a-t-il une ville*, dit cet Historien, *& une nation dans l'Asie qui n'ait envoié des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de precieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces païs, dont on ne lui ait fait des presens ? combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses necessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres precieuses, ou artistement travaillez ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grecque; une foule incroiable de bestes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices : des boisseaux remplis de toutes les choses propres à réjoüir le goust : des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustensiles, & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voioient de loin pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre,*

De la plus haute élevation il tombe dans la derniere bassesse, à l'endroit jus-

tement où il devoit le plus s'élever. Car meslant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragousts, & des sacs : il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mist en parade des sacs & des boisseaux ; cela feroit un vilain effet à la vûë : Il en est de mesme des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil : qu'on envoya au Roi, des chameaux & plusieurs bestes de voiture chargées de toutes les choses necessaires pour la bonne chere & pour le plaisir. Ou, des monceaux de viandes les plus exquises, & tout ce qu'on sçauroit s'imaginer de plus ragoûtant & de plus delicieux. Ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur, pour la bouche de leur maistre. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle consideration, à moins qu'on n'y soit forcé par une necessité bien

pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite ; & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la veuë ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, & par où le corps se purge : mais, pour me servir des termes de Xenophon, *a caché, & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a esté possible : de peur que la beauté de l'animal n'en fust soüillée.* Mais il n'est pas besoin d'examiner de si prés toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'annoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.



CHAPITRE XXXV.

Des causes de la décadence des Esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelques jours, un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir, & je veux bien, pour vostre satisfaction particuliere, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne sçaurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres: d'où vient que dans nostre siecle il se trouve assez d'Orateurs qui sçavent manier un raisonnement, & qui ont mesme le stile oratoire: qu'il s'en void, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs discours: mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la sterilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement? que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies: puis qu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs

habiles ont fleuri, & sont morts avec lui? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-estre rien qui éleve davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite, & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoûtez que les prix qui se proposent dans les Republiques aiguisent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des Orateurs: leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont receus de la nature. Tellement qu'on void briller dans leurs discours, la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dés nos premieres années à souffrir le joug d'une domination legitime, qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie, lorsque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes sortes d'impressions: en un mot qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde source de l'éloquence, je veux dire de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme mesmes né dans la servitude estoit capable des autres scien-

ces: mais que nul Esclave ne pouvoit jamais estre Orateur. Car un esprit, continua-t-il, abattu & comme domté par l'accoûtumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-mesme, & il demeure toûjours comme en prison. En un mot pour me servir des termes d'Homere :

Le mesme jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

De mesme donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boëtes où l'on enferme les Pygmées vulgairement appellez Nains, les empeschent non seulement de croistre, mais les rendent mesme plus petits, par le moien de cette bande dont on leur entoure le corps : Ainsi la servitude, je dis, la servitude la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroist & se rapetisse en quelque sorte. Je sçai bien qu'il est fort aisé à l'homme & que c'est son naturel de blâmer toûjours les choses presentes : mais prenez garde que ****
****

Et certainement, poursuivis-je, si les delices d'une trop longue paix sont capables de corrompre les plus belles ames ; cette guerre sans fin qui trouble depuis si longtemps toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoûtez à cela ces passions qui assiegent continuellement nostre vie, & qui portent dans nostre ame la confusion & le desordre. En effet, continuay-je, c'est le desir des richesses, dont nous sommes tous malades par excés, c'est l'amour des plaisirs, qui à bien parler nous jette dans la servitude, &, pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice, il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font si grand cas des Richesses, & qui s'en font comme une espece de Divinité, pourroient estre atteints de cette maladie, sans recevoir en mesme temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion & les autres mauvaises habitudes suivent de prés les Richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moien elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles sejourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voiés donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & la Mollesse qui ne sont point des enfans bastards: mais leurs vraies & legitimes

productions. Que si nous laissons une fois croistre en nous ces dignes enfans des Richesses, ils y auront bien-tost fait éclore l'Insolence, le Déreglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoiables Tyrans de l'ame.

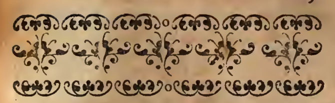
Si tost donc qu'un homme oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & perissables: il faut de necessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui; il ne sçauroit plus lever les yeux, pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il se fait en peu de temps une corruption generale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se séche de soi-mesme, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honneste: parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux presens, ne connoist de juste & d'honneste, que ce qui lui est utile: Comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes: où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire écrire

dans son testament : qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à nostre ame, miserables Esclaves de nos propres passions : Comment, dis-je, se pourroit-il faire que dans cette contagion generale, il se trouvast un homme sain de jugement, & libre de passion, qui n'estant point aveuglé, ni seduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est veritablement grand, & digne de la posterité ? En un mot estant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux, qu'un autre nous commande, que de demeurer en nostre propre puissance : de peur que cette rage insatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette faineantise où tous les Esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet si nous étudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & solide. Mais c'est assez parlé là dessus. Venons maintenant aux passions dont nous avons pro-

mis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du Diſcours, ſur tout, pour ce qui regarde le Sublime.





REMARQUES.

Mon cher Terentianus.] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus:* mais j'ai retranché *Posthumius*, le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reste on ne sçait pas trop bien qui estoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'estoit un Latin, comme son nom le fait assez connoistre, & comme Longin le témoigne lui-mesme dans le Chapitre 10.

Cecilius] C'estoit un Rheteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste & estoit contemporain de Denys d'Halicarnasse avec qui il fut lié mesme d'une amitié assez étroite.

La bassesse de son esprit, &c. C'est ainsi qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot emploié dans le sens que lui veut donner Monsieur. Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui que je lui ay donné. Car pour ce qui est des paroles qui suivent τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire : *que son stile est par tout inferieur à son sujet.* Y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe.

Pour le dessein qu'il a eu de bien faire] Il faut prendre le mot d'ἐπίνοια comme il est pris en

beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cecilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'à loüer pour la penſée qu'il a euë, pour le deſſein qu'il a eu de bien faire.* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *invention* : mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhetorique : c'eſt de la raiſon & du bon ſens dont il eſt beſoin.

Et dont les Orateurs] Le Grec porte ἀνδρᾶσι πολιτικοῖς, *viris Politicis*; c'eſt à dire les Orateurs entant qu'ils ſont oppoſez aux Declamateurs & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogene, *ſçavent* ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage & propre aux affaires, à la difference du ſtile des Declamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour ébloüir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum.*

Inſtruit de toutes les belles connoiſſances] Je n'ay point exprimé φίλτατον : parce qu'il me ſemble tout à-fait inutile en cet endroit.

Et rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes tres-ſçavantes ſur Longin, pretend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιέβαλον εὐκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον εὐκλείαις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs ſiecles.* Mais il ſe trompe : περιέβαλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit meſme entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puiſque περιέβαλον ſignifie quelquefois ὑπερέβαλον, comme on le voit dans ces vers d'Homere Il. Ψ. ἴστε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι.

Il

Il donne au Discours une certaine vigueur noble &c] Je ne sçai pourquoi Monsieur le Févre veut changer cet endroit, qui a mon avis s'entend fort bien, sans mettre πάντας au lieu de παντὸς. *Surmonte tous ceux qui l'écoutent. Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.*

Car comme les vaisseaux, &c.] Il faut suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ πλοῖα &c. & expliquer ἀνερμάτιστα dans le sens de Monsieur le Févre & de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond qui les soûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, ausquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens.

Nous en pouvons dire autant, &c.] J'ay suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. **** Telles sont ces pensées, &c.* Il y a ici une Lacune considerable. L'Auteur aprés avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui lui sont opposés, & entre autres du Stile enflé qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poëte Tragique dont il reste encore ici quatre vers: mais comme ces vers estoient déja fort galimathias d'eux-mesmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les precedoient. J'ai donc crû que le plus court estoit de les passer: n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une Tragedie. *Et qu'ils arrestent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. Car*

si je trouve le Maistre de la maison seul ; alors d'un seul torrent de flammes entortillé, j'embraserai la maison & la reduirai toute en cendre. Mais cette noble Musique ne s'est pas encore fait oüir. J'ai suivi ici l'interpretation de Langbaine. Comme cette Tragedie est perduë, on peut donner à ce passage tel sens qu on voudra ; mais je doute qu'on attrape le vrai sens. Voyés les notes de Monsieur Dacier.

Des sepulcres animés] Hermogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée digne des sepulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de nostre siecle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers.

Ouvre une grande bouche pour soufler dans une petite flûte] J'ai traduit ainsi φορβειᾶς δ' ἄτερ, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut sçavoir que la flûte chez les Anciens estoit fort differente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubaque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en joüer emploier une bien plus grande force d'haleine, & par consequent s'enfler extrémement les joues, qui estoit une chose desagreable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une espece de laniere ou courroye qui s'appliquoit sur la bouche, & se lioit derriere la teste, ayant au milieu un petit trou par où l'on emboucheoit la flûte. Plutarque pretend que Marsias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere, φορβειὰν ; & elle faisoit deux differens effets ; car outre qu'en serrant les joues, elle les empeschoit de s'enfler, elle don-

noit bien plus de force à l'haleine, qui estant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui soufle & se démene sans faire de bruit, le compare à un homme qui jouë de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui; puis qu'à peine on serre les lévres quand on en jouë; j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalante, pourvû qu'elle ne s'éloignast point trop de la chose, afin que le Lecteur qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans estre obligé pour m'entendre d'avoir recours aux remarques.

Il dit les choses d'assez bon sens.] ἐννοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens.

A composer son Panegyrique.] Le Grec porte *à composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses.* Mais si je l'avois traduit de la sorte: on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panegyrique que du Panegyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en nostre langue.

Voilà sans mentir une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.] Il y a dans le Grec *du Macedonien avec un Sophiste.* A l'égard *du Macedonien* il faloit que ce mot eust quelque grace en Grec, & qu'on appellast ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François pour Alexandre seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plûtost en Grec un Rheteur qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais estre pris en bonne part, & signifie

toûjours un homme qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes., *Cavillatorem*: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable.

Qui tiroit son nom d'Hermés] Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé*, mais j'ai mis, *d'Hermés*, afin qu'on vist mieux le jeu de mots. Quoique puisse dire Monsieur Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que ὃς ἀπὸ τοῦ παρανομηθέντος ἦν, veüille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offensé*.

Que ces parties de l'œil, &c.] Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon où l'on a mis θαλάμοις pour ὀφθαλμοῖς, faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur.

Sans la revendiquer comme un vol.] C'est ainsi qu'il faut entendre ὡς φωρίου τινὸς ἐφαπτόμενος, & non pas, *sans lui en faire une espece de vol. Tanquam furtum quoddam attingens*. Car cela auroit bien moins de sel.

Le mal des yeux.] Ce sont des Ambassadeurs Persans qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand, & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela est, il faloit qu'Alexandre l'eust pris à Herodote. Je suis pourtant du sentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche mesme d'Alexandre.

Qui nous laisse beaucoup à penser.] οὗ πολλὴ μὲν ἀναθεώρησις, *dont la contemplation est fort étenduë, qui nous remplit d'une grande idée*. A l'égard de κατεξανάστασις, il est vrai que ce mot ne se ren-

contre nulle part dans les Auteurs Grecs : mais le sens que je lui donne est celui à mon avis qui lui convient le mieux, & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte.

De quelque endroit d'un discours.] λέγων ἔν τι, c'est ainsi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Monsieur Dacier les arrange d'une autre sorte ; mais je doute qu'il ait raison.

En parlant des Aloïdes] Aloüs estoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans ; Otus, & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes ; à cause qu'ils furent nourris & elevés chés Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde.

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.

Voyez par exemple, &c.] Tout ceci jusqu'à *cette grandeur qu'il lui donne, &c.* est suppléé au texte Grec qui est defectueux en cet endroit.

Fremit sous le Dieu qui lui donne la Loi.] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voiant Neptune se ridoit & sembloit soûrire de joie.* Mais cela seroit trop fort en nostre langue. Au reste j'ai crû que *l'eau reconnoist son Roi*, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre, comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoissent leur Roi* J'ai tâché dans les passages qui sont rapportés d'Homere, à encherir sur lui, plûtost que de le suivre trop scrupuleusement à la piste.

Et combats contre nous, &c.] Il y a dans Homere. *Et aprés cela fais nous perir si tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit esté foible en nostre Langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin que, *Et combats con-*

tre nous, *&c.* Ajoûtés que de dire à Jupiter, ***Combats contre nous :*** c'est presque la mesme chose que *fais nous perir :* puisque dans un combat contre Jupiter, on ne sçauroit éviter de perir.

Ajoûtez que les malheurs, *&c.*] La remarque de Monsieur Dacier sur cet endroit est fort sçavante & fort subtile : mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon sens.

A tous propos il s'égare dans des imaginations, *&c*] Voilà a mon avis le veritable sens de πλάνος. Car pour ce qui est de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accusé Homere de tant d'absurditez, cela n'est pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre mesmes dans le détail de ces absurditez. Au reste quand il dit, *des fables incroiables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vrai-semblables; mais des fables qui ne sont point vrai-semblablement contées, comme la disette d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c.

Et passe.] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe* ; mais cela ne se dit point en François.

Un frisson me saisit, *&c.*] Il y a dans le Grec *une sueur froide :* mais le mot de *sueur* en François ne peut jamais estre agreable, & laisse une vilaine idée à l'esprit.

Où elle est entierement hors d'elle] C'est ainsi que j'ai traduit φοβεῖται, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est necessaire. Horace qui est amoureux des Hellenismes emploie le mot de *Metus*, en ce mesme sens dans l'Ode *Bacchum in remotis :* quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu :* car cela veut dire : *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.*

Il imprime jusques dans ses mots.] Il y a dans le Grec, *& joignant par force ensemble des préposi-*

tions, qui naturellement n'entrent point dans une mesme composition, ὑπ' ἐκ θανάτοιο: par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement mesme de la tempeste, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces syllabes qui se heurtent l'une & l'autre, il imprime jusques dans ses mots l'image du peril, ὑπ' ἐκ θανάτοιο φέρονται. Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entierement attaché à la Langue Grecque.

Il estoit déja fort tard.] L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Ctesiphon. Le voici. *Il estoit déja fort tard, lorsqu'un Courier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée estoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussi tost la table: les uns vont dans la place publique. Ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brustent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'armée: On fait venir le Heraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dés le point du jour les Magistrats assemblent le Senat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Senat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple estoit déja assis. Dés que les Senateurs furent entrez, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courier. Il confirme la nouvelle. Alors le Heraut commence à crier. Quelqu'un veut-il haranguer le peuple? mais personne ne lui répond. Il a beau repeter la mesme chose plusieurs fois. Aucun ne se leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs estant presens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier. N'y a-t'il personne*

qui ait un conseil à me donner pour mon salut ?

Ne sert qu'à exaggerer] Cet endroit est fort defectueux. L'Auteur aprés avoir fait quelques remarques encore sur *l'Amplification* venoit ensuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reste mesme dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embarassé le Lecteur, & auroit esté inutile ; puisqu'on ne sçait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent. *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un à mon avis est plus pathetique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toûjours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la verité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Demosthene : mais il se trompe.

Une rosée agreable, &c.] Monsieur le Févre & Mr Dacier donnent à ce passage une interpretation fort subtile : mais je ne suis point de leur avis & je rens ici le mot de καταντλῆσαι dans son sens le plus naturel, *arroser*, *rafraichir*, , qui est le propre du stile abondant opposé *au stile sec.*

Si Ammonius n'en avoit déja rapporté plusieurs.] Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδῶν καὶ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-semblablement est corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit ?

Car si un homme dans la défiance de ce jugement.] C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne Monsieur Dacier s'accom-

mode aſſez bien au Grec : mais il fait dire une choſe de mauvais ſens à Longin : puiſqu'il n'eſt point vrai qu'un Homme qui ſe défie que ſes ouvrages aillent à la poſterité, ne produira jamais rien qui en ſoit digne, & qu'au contraire cette défiance meſme lui fera faire des efforts, pour mettre ces ouvrages en eſtat d'y paſſer avec éloge.

Les yeux étincelans] J'ai ajoûté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homere.

Et du plus haut des Cieux] Le Grec porte, *au deſſus de la Canicule:* ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβὼς, ἵππους. *Le Soleil à cheval monta au deſſus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgerſius, ni Mr le Fevre veulent changer cet endroit, pu:ſqu'il eſt fort clair, & ne veut dire autre choſe, ſinon que le Soleil monta au deſſus de la Canicule; c'eſt à dire dans le centre du Ciel, où les Aſtrologues tiennent que cet Aſtre eſt placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux*, pour voir marcher Phaëton, & que delà il lui crioit encore, *Va par là, revien, détourne*, &c.

Et dans la chaleur] Le Grec ajoûte. *Il y a encore un autre moien; car on le peut voir dans ce paſſage d'Herodote, qui eſt extrémement ſublime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles à cet endroit qui eſt fort defectueux; puiſqu'elles ne forment aucun ſens, & ne ſerviroient qu'à embaraſſer le Lecteur.

Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au diſcours, que d'en oſter les liaiſons.] J'ai ſuppléé cela au texte : parce que le ſens y conduit de lui-meſme.

Nous avons dans le fond.] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme ſi l'endroit eſtoit defectueux; mais ils ſe trompent. La remarque de Longin eſt fort juſte, & ne

regarde que ces deux periodes ſans conjonction : *Nous avons par ton ordre, &c.* & enſuite : *Nous avons dans le fond*, &c.

Et le force de parler] La reſtitution de Monſieur le Févre eſt fort bonne, συνδιωκνύσης & non pas συνδιοικνύσης. J'en avois fait la remarque avant lui.

Auſſi-toſt un grand peuple, &c.] Quoi qu'en veüille dire Monſieur le Févre, il y a ici deux vers, & la Remarque de Langbaine eſt fort juſte. Car je ne voy pas pourquoi en mettant θῦνον, il eſt abſolument neceſſaire de mettre ἦ.

Le Theatre ſe fondit en larmes.] Il y a dans le Grec ἐς θεάμβνοι. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, θέητρον. Autrement Longin n'auroit ſceu ce qu'il vouloit dire.

Ce Heraut ayant peſé, &c.] Monſieur le Févre & Monſieur Dacier donnent un autre ſens à ce paſſage d'Hecatée & font meſme une reſtitution ſur ὡς μὴ ὢν, dont ils changent ainſi l'accent ὡς μὴ ὦν : pretendant que c'eſt un Ioniſme pour, ὡς μὴ ὗν. Peut eſtre ont-ils raiſon, mais peut-eſtre auſſi qu'ils ſe trompent : puiſqu'on ne ſçait dequoi il s'agit en cet endroit, le Livre d'Hecatée eſtant perdu. En attendant donc que ce Livre ſoit retrouvé, j'ai crû que le plus ſeur eſtoit de ſuivre le ſens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, ſans y changer ni accent ni virgule.

De ces differentes parties qui lui répondent. C'eſt ainſi qu'il faut entendre παραφώνων. Ces mots φθόγγοι παράφωνοι ne voulant dire autre choſe que les parties faites ſur le ſujet ; & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphraſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moien deſquels, comme l'Auteur le dit dans

la ſuite, d'une diction toute ſimple on fait une eſpece de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Car je ne ſuis pas de l'avis de ces Modernes qui ne veulent pas que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties, puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ay pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour decider ſouverainement là deſſus.

La maladie des femmes] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans, & entre autres Monſieur Coſtar & Monſieur de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru beaucoup le meilleur, y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes, avec les Hemorroïdes. Je ne blâme pas pourtant le ſens de Monſieur Dacier.

Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸδ' Ἀνακρέοντος, οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur ; le mot ὑπτι.ώτατον n'étant point Grec ; & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fecondité d'Anacreon ? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.*

Qui ont vendu à Philippe noſtre liberté.] Il y a dans le Grec προπεπωκότες, comme qui diroit, *ont beu noſtre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire προπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François.

Au lieu que Demoſthene] Je n'ai point exprimé ἔνθεν & ἔνθενδε : de peur de trop embaraſſer la periode.

Ils ſe defendirent encore quelque temps.] Ce paſ-

ſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait eſté entendu ni de Laurent Valle qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet Auteur. Tout cela faute d'avoir pris garde que le verbe καταχέω veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que ſe donne Monſieur le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, aprés bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommode à Longin, pretendant que le texte d'Herodote eſtoit corrompu dés le temps de noſtre Rheteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais Copiſte, qui y a meſlé des paroles qui n'y eſtoient point. Je ne m'arreſteray point à refuter un diſcours ſi peu vrai-ſemblable. Le ſens que j'ai trouvé eſt ſi clair & ſi infaillible qu'il dit tout.

Qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemonien. J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon.

N'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme.] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſeurement doit eſtre entendu dans mon ſens, comme la ſuite du chapitre le fait aſſez connoiſtre. ἐνέργημα veut dire un effet & non pas un moyen. *n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.*

Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους: c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἔτι ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire: *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimez avoir en eux un charme, pour émouvoir les paſſions & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En

effet il eſt certain que la trompette, qui eſt un inſtrument, ſert à réveiller le courage dans la guerre; J'ai ajoûté le mot d'*inanimez*, pour éclaircir la penſée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolument pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Eſtienne.

Et l'experience en fait foi.] L'Auteur juſtifie ici ſa penſée par une periode de Demoſthene dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais comme ce qu'il en dit, eſt entierement attaché à la Langue Grecque: J'ai crû qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction & le renvoier aux Remarques, pour ne point effraier ceux qui ne ſçavent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainſi cette penſée que Demoſthene ajoûte, aprés la lecture de ſon Decret, paroiſt fort ſublime & eſt en effet merveilleuſe. Ce decret*, dit-il, *a fait évanoüir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe de lui-meſme.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la penſée. Car elle va toûjours de trois temps, en trois temps, comme ſi c'eſtoient tous Dactyles, qui ſont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoi le vers Heroïque, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt composé. En effet, ſi vous oſtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſyllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoiſtrez aiſément, combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet ces paroles,* ὥσπερ νέφος *s'appuiant ſur la premiere ſyllabe*

qui est longue, se prononcent à quatre reprises : De sorte que si vous en ostez une syllabe, ce retranchement fait que la periode est tronquée. Que si au contraire vous en ajoûtez une ; comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὡσπερεὶ νέφος, *c'est bien le mesme sens : mais ce n'est plus la mesme cadence : parce que la periode s'arrestant trop long-temps sur les dernieres syllabes, le Sublime qui estoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit.* Au reste j'ai suivi dans ces dernires mots l'explication de Monsieur le Févre, & j'ajoûte comme lui, τὸ ὥσπερ.

La mer commençant à bruire] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner*, ζεούσης : Mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais son en nostre Langue, & est au contraire agreable à l'oreille. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner.

Mais prenez garde que] Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Aprés plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'apportoit ce Philosophe introduit ici par Longin ; nostre Auteur vrai-semblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes ; c'est à sçavoir la guerre qui estoit alors par toute la terre & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoistre.

Monument de Cyprés,] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée qui sont rapportées dans le troisiéme chapitre, que je ne suis point du sentiment de Mr Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage, consiste dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés*. C'est comme qui diroit à propos des Registres du Parlement, *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.*

FIN.

REMARQUES
SUR
LONGIN.

PREFACE.



*E tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, sur tout quand on débroüille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empesché que Monsieur D*** en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en nostre langue. Il a non seulement pris la naïveté & la simplicité du stile Didactique de cet excellent Auteur, il en a mesme si bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir aussi heureusement que luy toutes les grandes figures dont il traite & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rheteur avec soin, je fis quelques découvertes, en le relisant sur la traduction, & je trouvay de nouveaux sens dont les Interpretes ne s'estoient point avisez. Je me crus obligé de les communiquer à Monsieur D***. J'allay donc chez luy, quoique je n'eusse pas l'avantage de le connoistre. Il ne receut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'esprit & en*

*galant homme ; il convint de quelques endroits , nous disputâmes long-temps sur d'autres ; mais dans ces endroits mesme dont il ne tomboit pas d'accord , il ne laissa pas de faire quelque estime de mes remarques , & il me témoigna que si je voulois , il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'huy. Mais de peur de grossir son livre , j'ay abregé le plus qu'il m'a esté possible, & j'ay tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit icy que de trouver la verité , & comme Monsieur D*** consent que si j'ay raison l'on suive mes remarques, je seray ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin , on laisse mes remarques pour s'attacher à sa traduction , que je prendrois moy-mesme pour modele si j'avois entrepris de traduire un ancien Rheteur.*



REMARQUES.



Vand nous leusmes ensemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage, mais comme le Sublime n'est point necessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble que Longin n'a pû parler ici de cette pretenduë bassesse du stile de Cecilius. Il lui reproche seulement deux choses; la premiere que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matiere, & la seconde qu'il n'en a pas mesme touché les principaux points: συγγραμμάτιον ταπεινότερον ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis *le stile de ce Livre est trop bas;* mais *ce Livre est plus petit que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet.* Le seul mot ὅλης le determine entierement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce mesme sens. Longin en disant que Cecilius n'avoit executé qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire aprés lui sur le mesme sujet. Chap. I. pag. 17.

Cet Auteur peut estre n'est il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à loüer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Dans le texte il y a deux mots Ἐπίνοια & Σπουδὴ Monsieur D*** ne s'est attaché qu'à exprimer toute la Pag. 18.

force du dernier. Mais il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin qui dit que *Cecilius n'est peut-estre pas tant à blâmer pour ses defauts, qu'il est à loüer pour son invention, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire*, Επίνοια signifie *dessein*, *invention*, & par ce seul mot Longin a voulu nous apprendre que Cecilius estoit le premier qui eust entrepris d'écrire du Sublime.

Pag. 20. *Il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interpretes ont traduit de mesme, mais je croy qu'ils se sont fort éloignés de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivy la figure qu'il employe si heureusement. Τὰ ὑπερφυᾶ προσφέροντα βίαν, est ce qu'Horace diroit *adhibere vim*, au lieu de παντὸς, il faut πάντως avec un omega comme Monsieur le Févre l'a remarqué. πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται, est une metaphore prise du manege & pareille à celle dont Anacreon s'est servi, οὐ δ' οὐκ αἴεις οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne sais point que tu es le maistre de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en est pas ainsi du Sublime; par un effort auquel on ne peut resister, il se rend entierement maistre de l'Auditeur.*

Ibid. *Quand le Sublime vient à éclater.*] Nostre langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξενεχθὲν qui est emprunté de la tempeste & qui donne une idée merveilleuse, à peu prés comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*. Longin a voulu donner ici une image de la foudre que l'on voit plûtost tomber que partir.

Chap. 2. pag. 22. *Telles sont ces pensées, &c.*] Dans la Lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un Poë-

te tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur D*** les a rejettez dans ses remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interpretes ; mais je croy que le dernier vers auroit dû estre traduit ainsi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Musique ?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a recitez.

Toutes ces phrases ainsi embarassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.] Monsieur D*** a suivi ici quelques exemplaires où il y a τεθόλωται γὰρ τῇ φράσει, du verbe θολόω qui signifie *gaster*, *barboüiller*, *obscurcir* : mais cela ne me paroist pas assez fort pour la pensée de Longin qui avoit écrit sans doute τετύλωται, comme je l'ay vû ailleurs. De cette maniere le mot *gaster* me semble trop general, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent ou apportent au discours, au lieu que Longin en se servant de ce mot, en marque precisément le defaut, car il dit que *ces phrases & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sauroit estre trop scrupuleux ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices ou des vertus du discours.

Je n'en vois point de plus enflé que Clitarque] Pag. 7.
Ce jugement de Longin est fort juste, & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque qui dit d'une guespe, κατανέμεται τὴν ὀρεινὴν, εἰσίπταται δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς, *Elle paist sur les montagnes, & vole dans les creux des chesnes.* Car en parlant ainsi de ce petit ani-

mal comme s'il parloit du Lion de Nemée ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en mesme temps & desagreable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché.

Pag. 24 *Elle n'a que de faux dehors*] Tous les Interpretes ont suivi ici la leçon corrompuë de *ἀναλήθεις faux*, pour ἀναλθεῖς, comme Monsieur le Févre a corrigé, qui se dit proprement de ceux qui ne peuvent croistre, & dans ce dernier sens le passage est tres-difficile à traduire en nôtre langue. Longin dit : *Cependant il est certain que l'enflure dans le discours aussi bien que dans le corps, n'est qu'une tumeur vuide & un defaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages ou ἀναλήθης a esté mal pris pour ἀναλθεῖς.

Pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sotte affectation.] Longin dit d'une maniere plus forte & par une figure. *Ils échoüent dans le stile figuré, & se perdent dans une affectation ridicule.*

Ch. III. pag. 26. *Il fait beaucoup & dit mesme les choses d'assez bon sens*] Longin dit de Timée πολυΐστωρ ϗ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroist pas pouvoir signifier un homme, *qui dit les choses d'assez bon sens*, & il me semble qu'il veut bien plûtost dire un homme *qui a de l'imagination, &c.* Et c'est le caractere de Timée. Dans ces deux mots, Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur, *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus*. πολυΐστωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικὸς à *sententiarum varietate.*

Ibid. *Qu'Isocrate n'en a employé à composer son Pa-*

negyrique] J'aurois mieux aimé traduire *qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panegyrique.* Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'estoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les Interpretes Latins s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit esté l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perses.

Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.] Longin parle ici de cette expedition des Lacedémoniens qui fut la cause de la naissance des Parthenies, dont j'ay expliqué l'Histoire dans Horace : cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoi comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut necessairement corriger le texte de Longin, où les copistes ont mis un λ qui signifie *trente* pour un κ qui ne marque que *vingt*. Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voici un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement. Ibid.

Ἄμφω τᾶδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαίδεκα' ἔτη
Νωλεμέως αἰεὶ ταλασίφρονα θυμὸν ἔχοντες
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων πατέρες,
Εἰκοστῷ δ' οἱ μὲν κατ πίονα ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeuls assiegerent pendant dix neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtiéme année les Messeniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messeniens, mais elles ne furent pas si longues.

Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée enne- Ibid.

mie qui tiroit son nom d'Hermes de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermon.] Cela n'explique point à mon avis la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si mal-traité.* Timée avoit pris la genealogie de ce General des Syracusains dans les Tables qui estoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien prés de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui estoient dans les temples, que celles qui estoient à l'entrée des maisons des particuliers.

Pag. 28. *S'il eust eu des Vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques*] L'opposition qui est dans le texte entre κόρας & πόρνας n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*: cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver & traduire, *S'il eust eu des vierges aux yeux & non pas des courtisanes.*

Ayant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cyprés] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer, car pourquoi *des Tablettes de Cyprés*, ne pourroient elles pas estre appellées des *monumens de Cyprés?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces memoires de Cyprés.* Et ce sont ces memoires de Cyprés que Longin blâme avec

Platon.

raison

raiſon ; car en Grec comme en noſtre langue on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule eſt d'y joindre la matiere & de dire *des memoires de Cyprés.*

Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote quand il appelle les belles femmes le mal des yeux] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, & ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop ſevere ; car les Perſes dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en general les belles femmes *le mal des yeux*, ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à-vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'étoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas & luy dirent qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'aprés les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpece. Dans le reſte il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs declineront pourtant ici ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon *la fiévre de ſon fils.* Terence a dit *tuos mores morbum illi eſſe ſcio.* Et pour donner des exemples plus conformes à celuy dont il s'agit, un Grec à appellé les fleurs, ἑορτὴν ὄψεως *la feſte de la vûë*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν.

Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & la débauche.] Longin rapporte Pag. 29.
deux choſes qui peuvent en quelque façon excu-

ſer Herodote d'avoir appellé les belles femmes *le mal des yeux*, la premiere, que ce ſont des Barbares qui le diſent, & la ſeconde, qu'ils le diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin qui a écrit, *parce que ce ſont des Barbares qui le diſent, & qui le diſent meſme dans le vin & dans la débauche.*

Ch. V. pag. 32. *La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit defini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa definition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. Monſieur D*** a traduit ce paſſage comme tous les autres Interpretes. Mais je croy qu'ils ont confondu le mot κατεξανάστησις avec κατεξανάστασις Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il eſt vray que le κατεξανάστησις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Or, ἀνάστημα eſt la meſme choſe qu'ἀνάστησις, d'où ἐξανάστησις & κατεξανάστησις ont eſté formés. κατεξανάστησις n'eſt donc ici que αὔξησις, *augmentum*; ce paſſage eſt tres-important, & il me paroiſt que Longin a voulu dire: *Le veritable Sublime eſt celuy, auquel, quoique l'on medite, il eſt difficile, ou plûtoſt impoſſible, de rien ajoûter, qui ſe conſerve dans noſtre memoire & qui n'en peut eſtre qu'à peine effacé.*

Ibidem. *Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, &c.*] C'eſt l'explication que tous les Interpretes ont donnée à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup oſté de la force & du

raisonnement de Longin pour avoir joint λόγων ἰδέᾳ, qui doivent estre separez. Λόγων n'est point ici *le discours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont differens, tout le monde vient à estre frappé également d'un mesme endroit, ce jugement, &c.* Je ne doute pas que ce ne soit le veritable sens. En effet comme chaque nation dans sa langue a une maniere de dire les choses, & mesme de les imaginer, qui lui est propre; il est constant qu'en ce genre, ce qui plaira en mesme temps à des personnes de langage different, aura veritablement ce merveilleux & ce Sublime.

Mais ces cinq sources présupposent comme pour fondement commun] Longin dit, *mais ces cinq sources présupposent comme pour fond, comme pour lict commun la faculté de bien parler.* Monsieur D*** n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation. Ch. VI. pag. 33.

Et le tenir toûjours plein, pour ainsi dire, d'une certaine fierté, &c] Il me semble que le mot *plein* & le mot *enfle* ne demandent pas cette modification, *pour ainsi dire:* nous disons tous les jours, *c'est un esprit plein de fierté, cet homme est enflé d'orgueil.* Mais la figure dont Longin s'est servi la demandoit necessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire, *& le tenir toûjours pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & genereuse.* Ch. VII. pag. 36.

Quand il a dit à propos de la Deesse des tenebres.] Je ne say pas pourquoi les Interpretes d'Hesiode & de Longin ont voulu que Ἀχλὺς soit ici la Deesse des tenebres. C'est sans doute la Tristesse, comme Monsieur le Fevre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hesiode en fait dans le Bouclier au Pag. 38.

vers 264. *La Tristesse se tenoit pré de là toute baignée de pleurs, pasle, seche, défaite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. Ses narines estoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses jouës, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussiere.* Il seroit bien difficile que cela pûst convenir à la Deesse des Tenebres. Lors qu'Hesychius a marqué ἀχλυώδης, λυπούμενος, il a fait assez voir que ἀχλὺς peut fort bien estre prise pour λύπη tristesse. Dans ce mesme chapitre Longin s'est servi de ἀχλὺς pour dire *les tenebres, une épaisse obscurité* : Et c'est peut-estre ce qui a trompé les Interpretes.

Pag. 10. *Dés qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines.*] Ces vers sont fort nobles & fort beaux; mais ils n'expriment pas la pensée d'Homere, qui dit que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous costez devant lui & reconnoissent leur Roi; que de joie, la mer se fend pour lui faire place. Monsieur D*** dit de l'eau ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit fremissement qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux, au lieu de nous representer aprés Homere des flots entr'ouverts & une mer qui se separe.

Pag. 42. *Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont déplorez souvent par les Heros de l'Odyssée.*] Je ne croy point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorez par les Heros de l'Odyssée. Mais il dit : *Ajoûtez qu'Homere rapporte dans l'Odyssée, des plaintes & des lamentations, comme connuës dés long-temps à ses Heros.* Longin a égard ici à ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs & sur toutes

les peines qu'ils avoient eues dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII.

Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.] Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin qui a mon avis n'aura eu garde de dire d'Homere qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage, car c'est luy qui a découvert que le Grec estoit defectueux, & qu'aprés ἀμπώτιδες, il faloit suppléer, ὑπὸ ὁ παρ' Ὁμήρῳ Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage : *Mais comme l'Ocean est toûjours grand quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi aprés avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations mesme incroiables & fabuleuses de l'Odyssée.* Pag. 45

Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions des tempestes] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroiables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempestes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe; car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations increiables & fabuleuses, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempestes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces endroits mesmes qu'Horace appelle *Speciosa miracula*. Ibid.

Il en est de mesme des Colombes qui nourrirent Jupiter.] Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyss. v. 62. Pag. 44

——— οὐδὲ πέλειαι
Τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut voir Athenée Livre II. pag. 490. Longin la traite de songe; mais peut-estre Longin n'estoit-il pas si savant dans l'antiquité qu'il estoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Pheniciens qui appelloient presque de la mesme maniere une Colombe & une Prestresse, ainsi quand ils disoient que des Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prestres & des Prestresses qui lui offroient des sacrifices que l'on a toûjours appellé la viande des Dieux. On doit expliquer de la mesme maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon.

CVIII. Pag. 47. *Mais que son ame est un rendez vous de toutes les passions.*] Nostre langue ne sauroit bien dire cela d'une autre maniere; cependant il est certain que le mot *rendez vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë; car il dit que *Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroistre non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entrechoquent, &c.*

Pag. 48. *Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.*] Je say bien que par *son naufrage* Monsieur D*** a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. neanmoins comme le mot *son* fait une équivo-

que, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-mesme auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la description du naufrage*. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere.

Pour Ciceron, &c.] Longin en conservant l'idée des embrasemens qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractere de Ciceron, qui conserve toûjours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre. Ch. X. pag. 52.

Quand il faut pour ainsi dire, étonner l'Auditeur.] Cette modification *pour ainsi dire* ne me paroist pas necessaire ici, & il me semble qu'elle affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin qui ne se contente pas de dire *que le Sublime de Demosthene vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*, mais qui ajoûte, *quand il faut entierement étonner, &c.* Je ne croy pas que le mot François *étonner* demande de lui-mesme cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec, ἐκπλῆξαι, quoiqu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés. Ibid.

Au contraire l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agreable dans les esprits.] Outre que cette expression *répandre une rosee* ne répond pas bien à l'abondance dont il est ici question, il me semble qu'elle obscurcit la pensée de Longin qui oppose ici καταντλῆσαι à ἐκπλῆξαι; & qui aprés avoir dit que *le Sublime concis de Demosthene doit estre employé lorsqu'il faut entierement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit se servir de cette riche abondance de Ciceron lorsqu'il faut* Ibid.

l'adoucir; Ce καταντλῆσαι est emprunté de la Medecine ; il signifie proprement *fovere*, *fomentare*, *adoucir*, & cette idée est venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι. Le Sublime concis est pour frapper, mais cette heureuse abondance est pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un, qui est pour toucher & pour frapper, est appellé proprement *oratio vehemens*, & l'autre qui est pour adoucir, *oratio lenis*.

Ch. XI. pag. 55. *Et j'en donnerois des exemples, si Amonius n'en avoit déja rapporté plusieurs*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers* Τὰ ἐπ' εἶδος. comme Monsieur le Févre a corrigé.

Ibid. *En effet, jamais à mon avis*] Il me semble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traités de Philosophie, & ne s'estre jetté si souvent dans des expressions, & dans des matieres poëtiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celui qui a déja receu toutes les acclamations, & qui a esté l'admiration de tout le monde.* Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage,

C. XII. pag. 57. *En effet nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer.*] Le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point icy à mon avis, *prix*, mais *spectacle*, Longin dit, *En effet de nous figurer que nous allions rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal, & sur un theatre où nous avons de* tels

tels Heros pour juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer. Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le mesme sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII. Ὁ γὰρ Γύλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν εἶναι, ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους κομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & de Demosthene chefs des Atheniens.

Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, &c.] A mon avis aucun Interprete n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée qu'un homme dans la défiance de ce jugement, pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni mesme qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages : au contraire il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en estat de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse & qu'il feroit les plus grands efforts ; *car si un homme*, dit-il, *aprés avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la derniere posterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siecle, mais envisager toute la posterité. Cette idée lui élevera l'ame & animera ses conceptions, au lieu que si dés le moment que cette posterité se presentera *Ibid.*

à son esprit il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce desespoir lui feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & temeraire, comme il seroit facile de le prouver.

C. XIII pag. 60. *Pren garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers ; il me semble, pourtant, que lors que le Soleil, dit, *au dessus de la Libye, le sillon n'estant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtost comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monsieur D*** a suivi ici tous les autres Interpretes qui ont expliqué ce passage de la mesme maniere ; mais je croy qu'ils se sont fort éloignez de la pensée d'Euripide qui dit : *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité laissera tomber ton char.* C'estoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique.

Pag. 61. *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroist pas assez fort pour exprimer seul le ἐνθουσιᾷν & le βακχεύειν d'Eschyle. Car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers aprés Monsieur D***, je ne laisseray pas de dire que celui d'Eschyle seroit peut-estre mieux de cette maniere pour le sens.

Dans le Penthée.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

Et celui * d'Euripide,

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

* Dans les Bacchantes.

Les images dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage ; mais je ne croy pas que ç'ait esté la pensée de Longin ; car il n'est pas vray que dans la poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhetorique. Longin dit simplement, *que dans la Poësie les images sont poussées à un excés fabuleux & qui passe toute sorte de créance.* Pag. 62.

Ce n'est point, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.*] Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide, je croy qu'il auroit falu traduire : *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loy, c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Car c'est en cela que consiste l'image. *La bataille a écrit cette Loy.* Au lieu qu'en disant, *la bataille a fait passer cette Loy*, on ne conserve plus l'image, ou elle est au moins fort peu sensible. C'estoit mesme chez les Grecs le terme propre, *écrire une Loy, une Ordonnance, un Edit, &c.* Monsieur D*** a évité cette expression *écrire une Loy*, parce qu'elle n'est pas Françoise dans ce sens-là, mais il auroit pû mettre *ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loy, &c.* Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté Pag. 64.

aux esclaves, & qu'on envoyeroit au Pirée, les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite mesme un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est ici question. Il est vray que le mesme passage rapporté par Longin est cité fort differemment par Demetrius Phalereus, *Ce n'est pas moi*, dit-il, *qui ai écrit cette Loy, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je suis persuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne sont point d'Hyperide; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir mesme en expliquant par une espece de pointe le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'assure que cela paroistra à tous ceux qui ne se laissent point éblouïr par de faux brillans.

C. XIV. pag 67. *Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement, il faut voir où, comment, en quelle occasion & pourquoi on le fait*] Ce jugement est admirable, & Longin dit plus lui seul que tous les autres Rheteurs qui ont examiné le passage de Demosthene. Quintilien avoit pourtant bien vû que les sermens sont ridicules, si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que cet Orateur; mais il n'avoit point fait sentir tous les defauts que Longin nous explique si clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX.

C. XV. pag. 69. *Et ne sauroit souffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper comme un enfant par de grossieres finesses.*] Il me semble que ces deux expressions *chetif Rhetoricien*, & *finesses grossieres* ne

peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & *ne sauroit souffrir qu'un simple Rhetoricien*, τεχνίτης ῥήτωρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesses* σχηματίοις.

Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent.] Tous les Interpretes d'Herodote & ceux de Longin ont expliqué ce passage comme Monsieur D***. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐνδέχεσθαι ne peut pas signifier *éviter*, mais *prendre*, & que ταλαιπωρία, n'est pas plus souvent employé pour *misere*, *calamité*, que pour *travail*, *peine*. Herodote oppose manifestement ταλαιπωρίας ἐνδέχεσθαι *prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ διαχρῆσθαι *estre lâche*, *paresseux*; & il dit, *si donc vous voulez ne point apprehender la peine & la fatigue, commencez dés ce moment à travailler, & aprés la défaite de vos ennemis vous serez libres.* Ce que je dis paroistra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le VI. Livre d'Herodote à la Section XI. Chap. XVIII. pag. 77.

Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est à dire les jours où l'on faisoit des revûës ou des tournois; il paroist mesme par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour: c'est de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que comme un homme qui mettroit ces sonnettes tous les jours seroit pris pour un Charlatan; un Orateur qui employeroit par tout ces pluriels passeroit pour un Sophiste. Ch. XIX. pag. 81.

Ce Heraut ayant assez pesé la consequence de C XXIII pag. 86.

toutes ces choses, il commande aux descendans des Heraclides de se retirer.] Ce passage d'Hecatée a esté expliqué de la mesme maniere par tous les Interpretes ; mais ce n'est guere la coûtume qu'un Heraut pese la consequence des ordres qu'il a receus ; ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Monsieur le Févre avoit fort bien vû que ταῦτα δεινὰ ποιεύμενος ne signifie point du tout *pesant la consequence de ces choses*, mais *estant bien faché de ces choses*, comme mille exemples en font foy, ὤν n'est point ici un participe, mais ὦν pour οὖν dans le stile d'Ionie qui estoit celui de cet Auteur ; c'est à dire que ὡς μὴ ὦν ne signifie point *comme si je n'estois point au monde*, mais, *afin donc*, & cela dépend de la suite. Voici le passage entier : *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit receu, fait commandement aux descendans des Heraclides de se retirer. Je ne saurois vous aider, afin donc que vous ne perissiez entierement, & que vous ne m'envelopiez dans vostre ruine en me faisant exiler, partez, retirez-vous chez quelqu'autre peuple.*

C. XXIV. pag. 89. *La Déesse Venus pour chastier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son Temple, leur envoya la maladie des femmes.*] Par cette maladie des femmes tous les Interpretes ont entendu les Hemorroïdes ; mais il me semble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que la periphrase, dont il s'est servi ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas esté seul en peine. Pour moi je suis persuadé que la plûpart pour avoir voulu trop finesser ne sont point entrez dans la pensée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particuliere aux femmes. C'est

en cela aussi que sa periphrase paroist admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient esté toutes ou rudes ou malhonnestes, au lieu que celle qu'il a choisie est tres-propre & ne choque point. En effet le mot νῦσος *maladie* n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale; on peut encore ajoûter pour faire paroistre davantage la delicatesse d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes*; mais par l'Adjectif θήλεαν νῦσον, *la maladie feminine*, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans nostre langue, où il ne peut estre souffert.

Le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse soit des metaphores, soit des autres figures, c'est de ne les employer qu'à propos, &c.] J'aimerois mieux traduire, *mais je soûtiens toûjours que l'abondance & la hardiesse des metaphores, comme je l'ai déja dit, les figures emploiées à propos, les passions vehementes & le grand, sont les plus naturels adoucissemens du Sublime.* Longin veut dire que pour excuser la hardiesse du discours dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions *pour ainsi dire, si je l'ose dire, &c* & qu'il suffit que les metaphores soient frequentes & hardies, que les figures soient emploiées à propos, que les passions soient fortes, & que tout enfin soit noble & grand. C xxvi. Pag. 93.

Il dit que la rate est la cuisine des intestins.] Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans doute d'accord; car la rate ne peut jamais estre appellée raisonnablement *la cuisine des intestins*; & Pag. 95.

ce qui suit détruit manifestement cette metaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον & non pas μαγεῖρον. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tom. III. de l'édition de Serranus. ἐκμαγεῖον signifie proprement χειρόμακτρον, *une serviette à essuyer les mains*. Platon dit *que Dieu a placé la rate au voisinage du foye, afin qu'elle lui serve comme de torchon*, si j'ose me servir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foye est environné d'ordures, la rate qui est une substance creuse, molle & qui n'a point de sang, le netoie & prend elle-mesme toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie, comme au contraire aprés que le corps est purgé, elle se desenfle & retourne à son premier estat.* Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte mesme de Platon, & sur le témoignage de Pollux qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II.

Pag. 93. *De fait accusant Platon d'estre tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, &c.*] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: *En effet il préfere à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfere, dis je, Lysias comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c.*

P. 110. *Et dans Theocrite osté quelques endroits où il sort un peu du caractere de l'Eclogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé*] Les Anciens ont remarqué, que la simplicité de Theocrite estoit tres-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien

vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la meſme idée & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte les endroits que Longin me paroiſt avoir entendus.

Mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin, dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſauroit regler comme il veut] Longin dit en general, *mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de regler.* Ibid.

Outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un dégré éminent.] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il poſſede preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent, il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Demoſthene, & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſſede toutes en un degré preſque éminent,* ϰ̀ σχεδὸν ὕπακρος ἐν πᾶσιν. Chap. XXVIII. pag. 101

Semblables à ces Athletes qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun.] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hyperide qu'au deſſus de l'ordinaire & du commun, ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, Monſieur D*** & les autres Interpretes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rheteur. ἰδιώτας ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils l'ont crû, mais des gens qui ſe meſlent des meſmes exercices; d'où vient qu'Heſychius a fort bien marqué ἰδιώτας ἐπλίτας, je traduirois, *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui veritablement eſt vain-* Ibid.

eu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui est au dessus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq sortes d'exercices. Ainsi la pensée de Longin est fort belle de dire que si l'on doit juger du merite par le nombre des vertus, plûtost que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demosthene comme deux Pentathles qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier sera beaucoup au dessus de l'autre; au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin sur le premier, comme un Athlete qui ne se mesle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir ou pour lutter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui estoit assurément tres-difficile, & qui n'avoit peut-estre point encore esté entendu. Monsieur le Févre avoit bien vû que c'estoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé ἐρασταὶ, mais il ne s'estoit pas donné la peine de l'expliquer.

Ibid. *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.*] Pour ne se tromper pas à ce passage, il faut savoir qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuses & graves, qui sont propres aux Poëtes, & les autres simples & semblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la composition du stile poli que les Rheteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον; & c'estoit là les graces de Lysias qui au jugement de Denys d'Halicarnasse excelloit dans ce stile poli; c'est pourquoi Ciceron l'appelle *venustissimum Oratorem.* Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur: en parlant un jour contre

Eschine qui estoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il est plus facile de compter les dents que les doigts*. C'est par cette raison que Demetrius a mis les graces de Lysias dans le mesme rang que celles de Sophron qui faisoit des mimes.

On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toûjours à jeun] Je ne say si cette expression exprime bien la pensée de Longin. Il y a dans le Grec καρδίῃ νήφοντος, & par là ce Rheteur a entendu un Orateur *toûjours égal & moderé*; car νήφειν est opposé à μαίνεσθαι *estre furieux*. Monsieur D*** a crû conserver la mesme idée, parce qu'un Orateur veritablement sublime ressemble en quelque maniere à un homme qui est échauffé par le vin. P. 103.

Que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes] Le jugement que Longin fait ici de Lysias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cecilius avoit eu tort de croire que Lysias fust sans defaut; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en mesme temps des Orateurs qu'on doit se proposer pour modele. C.XXIX. P. 104.

A l'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'utile & le necessaire, &c.] Le texte Grec est entierement corrompu en cet endroit, comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué; il me semble pourtant que le sens que Monsieur D*** en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet ce Rheteur venant de dire Chapit. XXX. P. 106.

à la fin du Chapitre precedent, qu'il est aisé d'acquerir l'utile & le necessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroist pas possible qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce necessaire & cet utile. Cela estant, je croy que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a crû Monsieur le Févre, & quoique ce savant homme ait desesperé d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisseray pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἔτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'eust écrit, ἐφ' ὧν οὐ δῆτ' ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, &c. C'est à dire : *A l'égard donc des grands Orateurs en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du necessaire, il faut avoüer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le precedent, j'espere que l'on trouvera cette restitution tres-vrai-semblable & tres-bien fondée.

C.XXXI. p. 109. *Les paraboles & les comparaisons approchent fort des metaphores, & ne different d'elles qu'en un seul point ***.*] Ce que Longin disoit ici de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaisons aux metaphores, est entierement perdu ; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une chose, c'est en la seule énonciation, par exemple, quand Platon dit, *que la teste est une citadelle*, c'est une metaphore, dont on fera aisément une comparaison, en disant *que la teste est comme une citadelle.* Il manque encore aprés cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des hyperboles, & jusques où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Demosthene ou plûtost

d'Hegesipe son collegue, font assez comprendre quelle estoit sa pensée. Il est certain que les hyperboles sont dangereuses ; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la colere & dans la passion.

Telle est cette hyperbole : *Supposé que vostre esprit soit dans vostre teste, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison *de Haloneso* que l'on attribuë vulgairement à Demosthene, quoy qu'elle soit d'Hegesippe son collegue. Longin cite ce passage, sans doute pour en condamner l'Hyperbole qui est en effet tres-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons* est une chose bien étrange. Cependant Hermogene n'a pas laissé de la loüer Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus seur que celui d'Hermogene & de tous les autres Rheteurs. Ibid.

Les Siciliens estant descendus en ce lieu, &c.] Ce passage est pris du septiéme Livre. Thucydide parle ici des Atheniens qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrapez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens prés du fleuve Asinarus aux environs de la ville *Neetum* ; Mais dans le texte au lieu de dire *les Siciliens estant descendus*, il faut, *les Lacedemoniens estant descendus*, Thucydide écrit οἵ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas, οἵ τε γὰρ Συρακούσιοι comme il y a dans Longin. Par *ces Peloponesiens*, Thucydide entend les troupes de Lacedemone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui estoient hauts & escarpez, les seules troupes P. 110.

de Gylippe deſcendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Atheniens.

11 *Ils ſe deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient & avec les mains & les dents, juſqu'à ce que les Barbares tirant toûjours les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits.*] Monſieur D*** a expliqué ce paſſage au pied de la lettre, comme il eſt dans Longin, & il aſſure dans ſa remarque qu'il n'a point eſté entendu, ny par les Interpretes d'Herodote ni par ceux de Longin, & que Monſieur le Févre, aprés bien du changement, n'y a ſeu trouver de ſens. Nous allons voir ſi l'explication qu'il luy a donnée lui-meſme, eſt auſſi ſeure & auſſi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui au détroit des Thermopyles, aprés s'eſtre retranchez ſur un petit poſte élevé, ſoûtinrent tout l'effort des Perſes, juſques à ce qu'ils furent accablez, & comme enſevelis ſous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens poſtez & retranchez ſur une hauteur ſe deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours & qui ne les attaquent que de loin. Monſieur le Févre à qui cela n'a pas paru poſſible, a mieux aimé ſuivre toutes les éditions de cet Hiſtorien, où ce paſſage eſt ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici : ἐν τούτῳ σφέας τῷ χώρῳ ἀλεξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν αὐτέων, ταὶ ἐτύγχανον ἔτι περιεοῦσαι, καὶ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. & au lieu de χερσὶ καὶ στόμασι, il a crû qu il faloit corriger χερμαδίοις καὶ δόρασι, en le rapportant à κατέχωσαν ; *Comme ils ſe deffendoient encore dans le meſme lieu avec les épées qui leur reſtoient, les Barbares les accablerent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-ſemblable qu'He-

rodote avoit écrit λάεσι ϗ δόρασι, il avoit ſans doute en vûë ce vers d'Homere du III. de l'Iliade.

Ιοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσί τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits. La corruption de λάεσι en χερσὶ eſtant tres-facile. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ce ne ſoit le veritable ſens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve viſiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Livre VII. D'ailleurs Diodore qui a décrit ce combat, dit que les Perſes environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raiſons Monſieur D*** ne ſauroit oppoſer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce paſſage de la meſme maniere dont il l'a traduit ; mais je réponds, comme Monſieur le Févre, que dés le temps meſme de Longin, ce paſſage pouvoit eſtre corrompu : que Longin eſtoit homme & que par conſequent il a pû faillir auſſi bien que Demoſthene, Platon & tous ces grands Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils eſtoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore ſe donner la peine d'examiner ce paſſage, on cherchera, ſi je l'oſe dire, Longin dans Longin meſme. En effet il ne rapporte ce paſſage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette hyperbole eſt puerile, puiſque lors qu'un homme a approché ſon ennemi & qu'il l'a ſaiſi au corps, comme il faut neceſſairement en venir aux priſes pour employer les dents, il lui a rendu ſes armes inutiles, ou meſ-

me plûtost incommodes. De plus cecy, *des hommes se deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne présuppose pas que les uns ne puissent estre armez comme les autres, & ainsi la pensée de Longin est froide ; parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se deffendent avec les dents & des hommes qui combatent armez. Je n'ajoûteray plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Herodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares estoient armés à la legere avec de *petits* boucliers, & qu'ils estoient par consequent exposez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-cy estoient bien armez, serrez en peloton & tous couverts de leurs larges boucliers.

Ibid. *Et que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis.*] Les Grecs dont parle icy Herodote estoient en fort petit nombre ; Longin n'a donc pû écrire *& que tant de personnes, &c.* Dailleurs de la maniere que cela est écrit, il semble que Longin trouve cette metaphore excessive, plûtost à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose mesme, & cela n'est point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole combattre avec les dents contre des gens armez, & celle-cy encore, estre accablé sous les traits? cela ne laisse pas neanmoins, &c.*

Chapit. XXXII. p. 113. *Que l'harmonie n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais que dans les instrumens mesme inanimés, &c.*] Monsieur D*** assure dans ses Remarques que ce passage doit estre entendu comme il l'a expliqué, mais

mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre pour *un organe*, comme nous disons, pour *une cause*, *un moyen*. Longin dit clairement, *L'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader, & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.* C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage, Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes pour émouvoir & pour persuader n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c.

Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien.] Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flute, *ne disent & ne persuadent rien.* Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens qui, comme j'ai déja dit, sont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire que l'harmonie qui se tire des differens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les differens sons, & par la difference flexion de la voix & que cette derniere harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples. pag 114

Et l'experience en fait foy ****] Longin rapporte aprés ceci un passage de Demosthene qui

Monsieur D*** a rejetté dans ses Remarques; parce qu'il est entierement attaché à la langue Grecque, le voici : τοῦτο τὸ ψήφισμα τοῦ τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. Comme ce Rheteur assure que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques; je croy qu'il ne sera pas inutile d'expliquer icy cette harmonie & ces nombres, vû mesme que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoistre la beauté du passage de Demosthene. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & distincte, & pour cet effet je distribueray d'abord la periode de Demosthene dans ses nombres dactyliques, comme Longin les a entendus.

- o o - o o - o o - o o

[Τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τοῦ τότε] τῇ πόλει]

o u - o - u u u u - u u - o

περιστάν] τα] Κίνδυνον] παρελθεῖν] ἐποίη] σεν

- o o o

[ὥσπερ νέφος.] Voilà neuf nombres dactylique en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques pour les avoir confondus avec les metres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique on n'a égard qu'au temps, & à la prononciation, & pour le dactyle on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un mesme mot peut faire un nombre dactylique sans estre pourtant un Dactyle, comme cela paroist par [ψήφισμα] τῇ πολει}

παρελθεῖν] Mais revenons à noſtre paſſage. Il n'y a plus que trois difficultez qui ſe preſentent: la premiere que ces nombres devant eſtre de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le ſecond nombre de cette periode ψήφισμα, le quatriéme, le cinquiéme & quelques autres paroiſſent en avoir cinq, parce que dans ψήφισμα, la premiere ſyllabe eſtant longue en vaut deux, la ſeconde eſtant auſſi longue en vaut deux autres, & la troiſiéme breve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes ou nombres, comme je l'ay déja dit, on n'a égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainſi φις eſt auſſi bref que μα. C'eſt ce qui paroiſtra clairement par ce ſeul exemple de Quintilien, qui dit, que la ſeconde ſyllabe d'*agreſtis* eſt breve. La ſeconde difficulté naiſt de ce precepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand la periode commence par une ſorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le meſme rythme juſques à la fin.* Or dans cette periode de Demoſthene le nombre ſemble changer, puiſque tantoſt les longues & tantoſt les breves ſont les premieres; mais le meſme Quintilien ne laiſſe aucun doute là deſſus, ſi l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant, *Qu'il eſt indifferent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres breves, parce que l'on n'a égard qu'aux temps & à ce que ſon élevation ſoit de meſme nombre que ſa poſition.* Enfin la troiſiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὥσπερ νέφος que Longin fait de quatre ſyllabes, & par conſequent de cinq temps, quoique Longin aſſure qu'il ſe meſure par quatre. Je réponds que ce nombre ne laiſſe pas d'eſtre dactylique

comme les autres, parce que le temps de la derniere syllabe est superflu & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui delà sont appellez *hypermetres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des temps superflus, quoique la mesme chose arrive aussi quelquefois aux mettres.* Cela suffit pour éclaircir la periode de Demosthene & la pensée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore que Demetrius Phalereus cite ce mesme passage de Demosthene, & qu'au lieu de περιστάντα, il a lû ἐπιόντα, ce qui fait le mesme effet pour le nombre.

Pag.116. *Philiste est de ce nombre.*] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus* & non pas *Philistus*. C'estoit un Poëte Comique ; mais on ne sauroit dire precisément en quel temps il a vécu.

Pag.117. *Dircé emportée par un Taureau.*] Longin dit *traînée par un Taureau*, & il faloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle & son mary Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

Chap. XXXIII. Pag.118 *De mesme ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naistre du discours, &c.*] Longin dit, *De mesme quand les periodes sont si mesurées l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie, jusques là que prévoyant les cadences qui doivent suivre, & batant toûjours la mesure comme en une dance, il previent mesme l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reste ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la Rhetorique d'Aristote, & il peut

nous servir fort utilement à corriger l'endroit mesme d'où il a esté tiré. Aristote aprés avoir parlé des periodes mesurées, ajoûte τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα *** ἐξίστησι, προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ὁμοίῳ πότε πάλιν ἥξει ******* ὥσπερ οὖν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἱρεῖται ἐπίτροπον ὁ ἀπελευθερούμενος, Κλέωνα. Dans la premiere Lacune il faut suppléer asfurément καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι, & dans la seconde; aprés ἥξει ajoûter ὃ καὶ φθάνοντες προαποδιδόασιν ὥσπερ οὖν, &c. & aprés ἀπελευθερούμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroistra beaucoup mieux par cette traduction, *Ces periodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur & le rendent attentif seulement au nombre & aux chutes, qu'il marque mesme par avance, comme on voit les enfans se haster de répondre Cleon, avant que les Huissiers ayent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchy?* Le savant Victorius est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote estoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. Ch.VIII. L.III.

Des armoires & des sacs pleins de papier.] Theopompus n'a point dit *des sacs pleins de papier*, car ce papier n'estoit point dans les sacs; mais il a dit *des armoires, des sacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend du gros papier pour enveloper les drogues & les épiceries dont il a parlé. Chap. XXXVI. pag. 129

La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a esté possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fust soüillée.] La Nature savoit pag. 132

fors bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, la beauté de l'homme en seroit soüillée; mais de la maniere que Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que la nature ait eu quelque espece de doute si cette beauté en seroit soüillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots *de peur que, &c.* & cela déguise en quelque maniere la pensée de Xenophon qui dit, *La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a esté possible, pour ne point soüiller la beauté de l'animal.*

Chap. XXXV. P. 124. *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leurs païs*] Longin dit: *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la mesme liberté que dans leurs actions.* Il veut dire que comme ces gens-là sont les maistres d'eux-mesmes, leur esprit accoûtumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'estre bien éclaircy; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque aprés celle-cy.

Ibid. *Qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & par les façons de faire de la Monarchie.*] *Estre enveloppé par les coûtumes* me paroist obscur. Il semble mesme que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a pretendu. Il y a dans le Grec, *qui avons esté comme emmaillotez, &c.* Mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme sucé avec le lait les coûtumes, &c.*

Les rendent mesme plus petits par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps.] Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la teste jusques aux pieds. Ces bandelettes estoient à peu prés comme celles dont les filles se servoient pour empescher leur gorge de croistre. C'est pourquoi Terence appelle ces filles *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec *δεσμὸς*, que Longin employe ici, & qui signifie *bande*, *ligature*. Encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits de l'Europe les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits. P. 125

Je say bien qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, &c.] Monsieur D*** suit ici tous les Interpretes qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin qui interrompt en cet endroit le Philosophe & commence à lui répondre. Je croy mesme que dans la Lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a crû, & peut-estre n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit, *Je say bien, luy répondis je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est mesme son naturel de blâmer les choses presentes. Mais prenez-y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les delices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long temps toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus genereuses inclinations.* C'est assurément le veritable sens de ce passage, & il seroit aisé de le prouver par l'histoire mesme du siecle de Longin. De cette maniere ce Rheteur répond fort Ibid.

bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est que le gouvernement Monarchique causoit la grande sterilité qui estoit alors dans les esprits, & l'autre que dans les Republiques l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Republiquains dans un mouvement continuel qui élevoit leur courage, qui aiguizoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes veritablement libres sont seuls capables.

P. 128. *Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci*] Le Grec dit quelque chose de plus atroce, *où l'on ne songe qu'à haster la mort de celui ci, &c.* ἀλλότρια θηρᾶν θάνατον. Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession; on voit assez d'exemples de cette horrible coûtume dans les Satires des Anciens.

C. XIII. pag. 60. *Lui montre encor sa route & du plus haut des Cieux*] Monsieur D*** dit dans sa Remarque, que le Grec porte, *que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβώς. & il ajoûte qu'il ne voit pas pourquoi Rutgersius, & Mr le Fevre veulent changer cet endroit, qui est fort clair. Premierement ce n'est point Monsieur le Févre qui a voulu changer cet endroit, au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius qui lisoit σειραίου, au lieu de Σειρίου. Il a dit seulement qu'il faut lire Σειρίου, & cela est sans difficulté, parce que le penultiéme pied de ce vers doit estre un ïambe, ρίου. Mais cela ne change rien au sens. Au reste Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, mais plûtost que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle

appelle Σείριον, *Sirium*, qui est le nom general de tous les astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule. ὄπισθε ne doit point estre construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette maniere : Πατὴρ δ' βεβὼς νῶτα Σειρίου ἵππευε ὄπισθε, παῖδα νουθετῶν, *Le Soleil monté sur un astre alloit aprés son fils en lui criant, &c.* & cela est beaucoup plus vrai-semblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & lui enseigner le chemin. Ce centre du ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton.

Aussi-tost un grand peuple accourant sur le port.] Voici le passage Grec, αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θύνων ἐπ' ἠιόνεσσι διϊστάμενοι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier C. XIX. pag. 80.

——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι διϊστάμενοι κελάδησαν.

Mais Monsieur le Févre soûtient que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer & que si l'on mettoit θῦνον, il faudroit aussi ajoûter un καὶ, καὶ διϊστάμενοι. Monsieur D*** se détermine sur cela, & il suit la remarque de Langbaine qui lui a paru plus juste, parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi en mettant θῦνον on est obligé de mettre la liaison καὶ. Il veut dire sans doute, & cela est vrai, que deux verbes se trouvent tres-souvent sans liaison, comme dans le passage d'Homere, que Longin rapporte dans le Ch. XVI. mais il devoit prendre garde que dãs ce passage chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un seul vers pour les deux verbes, ce qui est entierement opposé au genie de la langue Greque, qui ne souffre pas qu'un seul vers renferme

deux verbes de mesme temps & un participe sans aucune liaison. Cela est certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet asyndeton que l'on veut faire dans ce pretendu vers, au lieu de luy donner de la force & de la vitesse, l'énerve & le rend languissant.

Ch.xxv. Pag.91. *Si ce n'est à la verité dans la poësie* ****] Monsieur D*** a fort bien vû que dans la Lacune suivante Longin faisoit voir que les mots simples avoient place quelquefois dans le stile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacreon, οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin ὑπτικώτατον· καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπτικώτατον est corrompu & qu'il ne peut estre Grec. Je n'ajoûteray que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπτικώτατον Longin avoit écrit ὑπτιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacreon, ὑπτιώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος [οὐκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι.] Il faloit traduire, *cet endroit d'Anacreon est tres-simple quoique pur, Je ne me soucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne signifie point ici *fecond*, comme Monsieur D*** l'a crû avec tous les autres Interpretes, mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de ὑπτιώτατον est tres-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogene qui a aussi appellé ὑπτιότητα λόγου, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacreon cette simplicité consiste dans le mot ἐπιστρέφομαι qui est fort simple & du stile ordinaire. Au reste par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit esté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII. Πώλη Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c.

Fin des Remarques.

TABLE DES MATIERES du Traité du Sublime.

A.

B.

C.

Fin de la Table du Sublime.

image
not
available